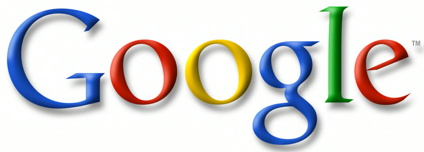
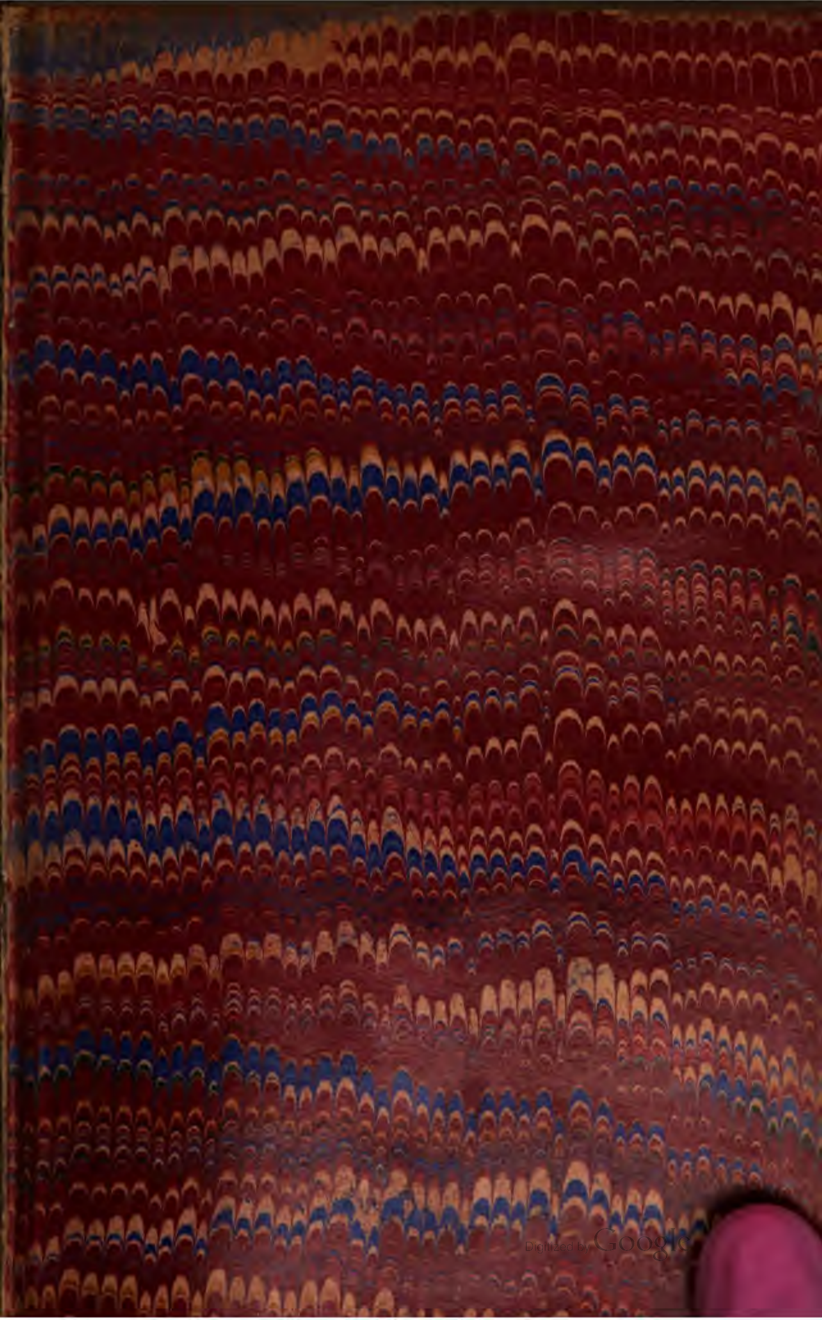



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.


Digitized by Google

ANDRÉE

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE P. BRODARD ET Cie.

ANDRÉE

PAR

GEORGE DURUY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884



ANDRÉE

I

M. de Garamante n'était plus jeune; mais, quoique ses cheveux ondulés, si noirs autrefois, eussent déjà subi l'outrage des premières gelées blanches de la vieillesse, quoique sa taille se fût un peu épaissie, que sa démarche eût perdu l'élégance nerveuse et souple qui fait dire aux femmes : Quel beau cavalier! le comte Melchior gardait encore fort bonne mine et pouvait se féliciter d'avoir doublé sans trop d'avaries le terrible cap de la cinquantaine. Sur ses joues, encadrées d'une barbe rebelle à l'œil mais douce au toucher, le hâle du grand air, se mariait aux teintes fraîches de la santé. Ce mâle visage était illuminé par des yeux bleus, tranquilles et doux, qui savaient au besoin s'armer d'une fine pointe d'ironie et cachaient dans un coin de leurs paupières, comme la bouche dans l'angle moqueur de ses lèvres, un grain d'impertinence. Haute taille, épaules robustes, mains

grandes, mais d'un très beau dessin, tel était au physique M. de Garamante.

Fils unique d'un ancien garde du corps de Charles X, il avait hérité de son père plus de cent mille livres de rente, et l'appétit qu'il faut pour les manger. Devenu maître de sa fortune, il ne tarda pas à l'entamer. Ce ne fut d'abord que rognures légères sur le bord de son capital. Malheureusement la faim vient à table : le comte mit bientôt les morceaux doubles. Les voyages, les réceptions joyeuses en automne dans son château, les grandes chasses, les chevaux, les cartes et ces dames, — celles-ci surtout, — firent de terribles brèches à son patrimoine. Pour se ranger, il prit une maîtresse, sous prétexte qu'unifier ses fredaines est faire acte d'économie et de moralité, que d'ailleurs une liaison sérieuse est le surnumérariat du mariage, et qu'un stage dans le faux ménage est l'apprentissage nécessaire du vrai. Mais la maîtresse de transition qu'il choisit pour se préparer à la vie conjugale, petite blonde aux yeux couleur de myosotis, était un de ces faux anges qui ont le diable au corps. Elle fit danser aux écus du comte une sarabande effrénée, puis, un beau jour, le quitta, lui laissant comme souvenir de leur liaison une mignonne incisive qu'elle avait perdue dans sa première enfance. M. de Garamante fit monter en bague la dent de sa maîtresse et la porta désormais à son doigt. Les

uns affirmaient que cette bague singulière était l'expression symbolique de sa rancune contre le sexe ; d'autres y voyaient un témoignage du souvenir qu'il avait gardé de la charmante et vorace petite bouche. Quoi qu'il en soit, le comte ne se maria point. Il ne lui restait plus guère qu'une vingtaine de mille francs de rente ; l'âge arrivait ; il avait déjà des rhumatismes et des manies. Raison de plus pour prendre femme! disaient ses compagnons de chasse, de cercle et de coulisses. Lui, répondait qu'il était trop vieux pour une jeune fille et qu'on est toujours trop jeune pour une vieille. M. de Garamante prit donc rang dans la légion des vétérans du célibat, qui sert de réserve à l'armée active de la galanterie masculine. Ce corps d'élite ne fait plus la grande guerre; mais, comme son règlement autorise la maraude, le service ne laisse pas d'être assez actif. On s'y enrôle vers quarante-cinq ans : quelques-uns désertent une dizaine d'années plus tard pour épouser leur cuisinière. D'autres préfèrent mourir au champ d'honneur : le comte était de ceux-là.

Après le départ de son infidèle, M. de Garamante régla sa vie conformément aux principes d'une expérience égoïste. En 1876, il vendit son château au riche raffineur Hector Passemard, ne gardant de son domaine patrimonial qu'un pavillon avec un peu de chasse autour. C'est là qu'il passait la belle saison, en compagnie d'un de ses anciens gardes :

présentement, ce vieux brave lui servait de valet de chambre et de cuisinière. L'hiver venu, il s'installait à Paris, non pas dans un appartement dont le loyer et l'entretien eussent grevé trop lourdement son budget, mais dans un de ces logements composés d'un petit salon et d'une chambre, que certains cercles mettent à la disposition de leurs membres. On n'est pas chez soi, sans doute, mais on n'est pas non plus tout à fait à l'hôtel; c'est quelque chose de décent, qui tient le milieu entre le *home* et l'odieux appartement meublé. On dispose d'un nombreux domestique; au besoin, on peut faire porter une lettre par le chasseur du club, ce qui est de bon ton; la table est excellente et ne coûte presque rien; on a, sans bourse délier, les journaux et les revues du cercle, ses voitures, une place dans sa loge, ses billets pour les expositions. Enfin cela sauve les apparences; on paraît moins pauvre, quand on se frotte tout le jour à la richesse des autres, et ce n'est pas seulement au public, c'est aussi à soi-même que l'on fait illusion. Les viveurs en non-activité ont là leurs Invalides; ils y échappent à la solitude; ils retrouvent dans ce milieu tout ce qu'ils ont aimé, depuis le fin arome des cigares exquis, la chère succulente et épicée, jusqu'aux conversations frivoles dont la Bourse, le théâtre, la politique, les chevaux et les femmes font les frais. En prenant ainsi sa retraite dans un cercle, on

peut, à la condition de ne jamais toucher une carte, mener avec vingt mille francs de rente le même train qu'autrefois avec soixante mille. On n'a, j'en conviens, qu'un luxe de surface. Mais qui fait aujourd'hui la différence du ruolz à l'argenterie? Quand le métal brille, qui donc cherche à vérifier le titre et le poids? Ainsi vivait le comte de Garamante. C'est à peine si l'on se doutait qu'il fût presque ruiné, tant l'expérience de la vie de Paris l'avait fait passer maître dans l'art d'accommoder les restes d'une fortune.

On n'est pas juste pour les vieux garçons. On les dit égoïstes toujours, quinteux, revêches et maniaques le plus souvent. C'est une calomnie : je soupçonne les vieilles filles de l'avoir propagée, car vous n'ignorez pas qu'elles ont, par esprit de corps, une sévérité qui ressemble à de la rancune pour les célibataires du sexe adverse. J'en sais pourtant, de ces vieux garçons, qui sont les plus charmants des hommes. M. de Garamante était du nombre. Il possédait cette aimable vertu de tolérance qui donne tant de charme au commerce des sceptiques. Son pessimisme, fruit de l'expérience, n'était point amer, mais souriant. Désabusé de tout, il ne maudissait rien. Sa philosophie indulgente répugnait aux récriminations, aussi bien contre les choses que contre les gens. Il méprisait un peu les hommes, mais sans misanthropie, et ne le laissait voir que tout juste

assez pour montrer qu'il n'était pas dupe. Après avoir largement usé de la vie, il avait sur le tard découvert la vanité de tout, mais ne s'autorisait point de sa triste science pour tenir école de désenchantement. Il aimait les jeunes gens et ne s'indignait point au récit de leurs fredaines. « Car, disait-il, s'il est bon d'être revenu de tout, il est nécessaire, au préalable, d'y être allé! » Sa religion était, comme ses opinions légitimistes, un sujet sur lequel il n'aimait pas à s'expliquer. Au fond, les convenances y avaient plus de part que la foi. Il croyait au retour du roi à peu près autant qu'aux apparitions de la Vierge de Lourdes, lesquelles lui paraissaient chose plus édifiante que vraisemblable. Seulement il pensait se devoir à lui-même, au nom qu'il portait, à ses traditions de famille et à ses relations mondaines, de rester avec les partisans du mystère, en politique aussi bien qu'en religion. Ce désœuvré ne s'ennuyait jamais. Tout lui devenait matière à observation, tout l'intéressait; sans jamais rien faire, il était l'homme le plus occupé de Paris. De fait, rien de plus absorbant que la flânerie quand on la pratique comme lui. C'était une badauderie psychologique de tous les instants, qui s'arrêtait au spectacle des passions humaines comme l'autre aux devantures de boutiques. Il résumait sa vie dans cette formule : Je regarde passer. Le comte avait ainsi rassemblé, à l'insu de tous, une magnifique

collection de documents sur le cœur humain, et la joie était pour lui sans mélange quand il enrichissait son musée intime de l'observation d'un cas rare. Une ou deux fois, il avait songé à dresser son catalogue. Mais il s'était dit bientôt, en jetant un coup d'œil sur sa bague : « Un livre de Pensées! Des Maximes, comme La Rochefoucauld! A quoi bon? A qui profiterait mon expérience, puisqu'elle ne m'a pas profité à moi-même? »

Tout collectionneur, comme on sait, s'adonne à une spécialité : celle de M. de Garamante était l'âme de la femme. Là, de simple amateur, il était passé connaisseur, puis expert. Il l'avait étudiée dans sa complexité illogique et décevante, dans ses contradictions, dans ses faiblesses, dans ses bizarreries, dans ses petitesses et ses grandeurs; il la connaissait à fond, comme un bon horloger connaît une montre; au besoin, il vous aurait fait voir le mécanisme délicat et les rouages imperceptibles qui mettent en mouvement le grand ressort féminin : l'amour. Comme tous les hommes qui ont beaucoup vécu, mais qui n'ont point laissé traîner leur cœur dans les égoûts de la basse galanterie; comme quiconque a aimé, ne fût-ce qu'un jour, et a senti se poser sur soi, ne fût-ce qu'une heure, un vrai rayon d'amour, M. de Garamante professait pour les femmes une sympathie respectueuse et caressante, faite de gratitude, d'indulgence et d'un peu de pitié : tels

ces anciens dévots qui ne pratiquent plus et conservent pourtant un reste de religieuse tendresse pour l'église où ils ont prié dans leurs jeunes ans. Il n'avait point pour celles qui tombent ce lourd mépris des hommes qui, ne connaissant rien de la vie, ne savent pas combien le sol est glissant pour un petit pied de femme. Quand on parlait d'une chute devant lui, il disait que c'était peut-être seulement un faux pas, qu'on n'est jamais sûr de ces choses, et que, le fût-on, il faudrait encore ne le paraître point. Ce n'était pas qu'il crût le moins du monde à la vertu des femmes : elles lui avaient donné tant de preuves de leur fragilité! Mais il n'aimait point qu'on s'appesantît sur ce sujet. Il aurait voulu que les salons organisassent une conspiration du silence autour de ces menues faiblesses féminines, afin d'empêcher les bourgeois — qu'il n'aimait guère — de traîner dans la boue d'adorables petites femmes du monde, coupables seulement d'un peu d'inconséquence. Malgré ses cinquante ans sonnés et l'abandon que l'âge lui avait imposé de la qualité de belligérant, le comte restait galant, empressé, comme au plus beau temps de ses conquêtes, avec je ne sais quoi de chevaleresque qui se perd aujourd'hui. Les femmes lui savaient gré de ne pas leur offrir un cornet de bonbons sans avoir l'air de dire qu'il était prêt à se faire casser la tête pour elles. Au demeurant, c'était un galant homme; l'espèce tend à disparaître.

II

Après la vente de son château, M. de Garamante s'était d'abord soigneusement confiné au Pavillon sans vouloir se commettre avec cette famille de parvenus dont la roture opulente insultait à sa noblesse nécessiteuse. Mais il est bien difficile, à la campagne, d'échapper à la tyrannie du voisinage. Le raffineur lui fit une visite qu'il fut obligé de rendre, pour ne pas avoir l'air de bouder, ce qui eût été de mauvais goût. Mme Passemard le reçut avec déférence, en ayant l'air de lui demander pardon; elle présenta timidement sa fille Andrée et son fils Maxime. Le comte n'aimait point la solitude, car il n'avait que ses souvenirs pour la peupler, et c'est à cinquante ans une triste revue que celle de ces ombres qui défilent confusément, procession de spectres impalpables, sur le fond obscur du passé. Heureux de voir d'autres visages que la face tannée de son vieux garde, M. de Garamante se montra bon prince

et, oubliant qu'il avait devant lui ces marchands de sucre dont les millions avaient exproprié sa pauvreté, renonça au parti pris de politesse froide et hautaine dont il avait résolu d'abord de ne point se départir. Une invitation à dîner suivit de près cette visite. Elle fut acceptée : peu à peu des relations régulières s'établirent entre le pavillon et le château; l'hiver suivant, il daigna, non sans s'être un peu fait tirer l'oreille, honorer de sa présence une petite fête que les Passemard donnèrent dans leur hôtel du boulevard Malesherbes. Quelques jours après, le hasard de sa flânerie ayant conduit M. de Garamante du côté de Saint-Augustin, il se rappela qu'il devait une visite à ses voisins de campagne.

Le salon où il fut introduit était une de ces grandes pièces dont l'ameublement sans caractère convient indifféremment à un ministère, à une mairie, à la salle de conversation d'un hôtel ou au salon d'attente d'un dentiste américain. Grands rideaux de damas rouge aux fenêtres; chaises, canapés et fauteuils recouverts de la même étoffe, pendule, candélabre et lustre en bronze doré, table et chiffonniers de Boule, tout était riche, lourd et laid.

Après quelques minutes d'attente, M. de Garamante se leva en bâillant, puis jeta un coup d'œil indifférent sur quelques tableaux encore garnis de leur numéro d'exposition. Ces toiles, où, sous prétexte d'*impressionnisme*, le dessin, le coloris et la

composition étaient remplacés par un badigeonnage multicolore, n'arrêtèrent pas longtemps le comte, qui, à défaut d'éducation d'artiste, s'était fait, comme beaucoup d'hommes du monde, un certain dilettantisme dont les jugements ne manquaient ni de goût ni de finesse.

« Décidément, se dit-il, ce rustre de Passemard a commandé ses tableaux au tapissier qui lui a fourni ses meubles! » et il promenait un regard railleur autour de lui, avec la satisfaction légitime de l'homme que son esprit venge de sa pauvreté.

A ce moment, une porte s'ouvrit et Mme Passemard entra dans le salon. C'était une grosse femme rougeaude, boursouflée et toujours haletante. Sa robe de satin noir, couverte de jais, eût peut-être été belle sur les épaules d'une autre; sur les siennes, elle accusait seulement, de façon disgracieuse, le conflit inquiétant d'une gorge trop opulente et d'un corsage trop étroit. Il y avait dans son regard cette arrogance qu'on prend quelquefois en devenant millionnaire, avec je ne sais quel reste d'humilité inquiète dont certains parvenus ne peuvent jamais se défaire et qui est la rançon de leur insolence. En voyant M. de Garamante s'incliner devant elle avec beaucoup de bonne grâce, cette personne considérable parut fort embarrassée, ébaucha un sourire qui voulait être aimable, bredouilla d'une voix entrecoupée un : « Monsieur le comte! »

et se mit à souffler bruyamment : l'essoufflement était la forme ordinaire de sa timidité.

« Excusez-moi, madame, de n'avoir point choisi votre jour pour venir vous présenter mes hommages. Je passais sous vos fenêtres et je suis entré.

— Monsieur le comte, après l'honneur que vous nous avez fait d'assister à notre petite réunion de famille...

— Petite réunion!... Fête charmante, voulez-vous dire!

— Oh! c'était bien sans façon, » minauda-t-elle avec cette modestie vaniteuse qui fait qu'on baisse les yeux, tout en se rengorgeant.

« Mon Dieu, madame, je ne sais pas au juste ce que vous appelez réception sans façon; mais je vous jure que cet orchestre tsigane jouait à ravir, que le monologue a eu beaucoup de succès, et que vous nous avez donné un souper qui fait honneur à votre chef et à la cave de M. Passemard.

— Oui,... sans doute,... c'est aussi ce que prétend Veloutine de *la Soirée parisienne*, qui a, je ne sais comment, entendu parler de notre petite fête et qui, paraît-il, en a dit hier quelques mots dans sa chronique... »

Le comte réprima discrètement un sourire furtif qui vint voltiger sur sa lèvre. Ce n'était pas à un Parisien comme lui qu'on en faisait accroire; il connaissait fort bien l'industrie de la célèbre Veloutine.

« En effet, madame, j'ai lu l'article au cercle après déjeuner. On m'a fait l'honneur de me nommer parmi vos invités. »

Mme Passemard rougit légèrement, toussa un peu, agita un éventail, et, avec un sourire forcé :

« Vraiment ces journaux sont d'une indiscrétion...

— Bah ! ils sont faits pour cela. Je reproche seulement à *la Soirée parisienne* de n'avoir pas assez dit avec quel talent mademoiselle votre fille joue de la cithare.

— Il est vrai;... c'est un instrument bien distingué, n'est-ce pas, monsieur le comte, la cithare?

— Très distingué, madame!

— Andrée n'en joue pas mal, et vraiment je ne me repens pas de lui avoir donné Mazzolini pour professeur... C'est que voyez-vous, nous sommes, M. Passemard et moi, ambitieux pour notre Andrée!

— Vous avez raison, madame.

— Oh! vous ne la connaissez pas! Vous ne l'avez vue qu'à la campagne, et combien de fois? Deux ou trois au plus. Mais la campagne, ce n'est pas son milieu. Elle s'y ennuie; c'est Paris qu'il lui faut, et le monde, et le théâtre, le théâtre surtout!

— Mademoiselle votre fille aime beaucoup le théâtre?

— Si elle l'aime! Ah! grand Dieu, oui! Et nous l'y menons tant qu'elle veut, la bonne chérie... Mais

vous ne savez donc pas qu'Andrée joue la comédie comme une actrice, comme une vraie actrice!

— C'est un beau résultat...

— Je le crois bien, et qui fait honneur à son professeur de diction. Figurez-vous que, dans les premiers temps, la petite coquine ne voulait pas vibrer... vous savez, rrre, rrre, rrre,... comme au Français?

— Parfaitement, madame. J'ai un peu connu autrefois une petite actrice de l'Odéon qui...

— Oh! mais à l'Odéon, ce n'est pas du tout comme au Français. On vibre de la luette, c'est très commun, c'est faubourien, tandis que, du bout de la langue...

— Et mademoiselle votre fille vibre du bout de la langue?

— Oui, monsieur! Mais il en a fallu du temps, et de la peine, et des exercices! Tenez, savez-vous le vers que son professeur lui avait donné à étudier pour se délier la langue :

Robert, de roc en roc grimperas-tu, rare homme!

Eh bien! pendant deux mois, elle a comme qui dirait fait des gammes avec sa langue sur ce vers-là. J'en devenais folle! Heureusement, la petite a une volonté de fer, comme son père. Là où la facilité lui manque, l'entêtement la sauve. Ainsi la peinture ne lui allait pas, d'abord...

— Comment! mademoiselle votre fille s'occupe aussi de peinture?

— Mais oui. Pourquoi pas? Cela se fait beaucoup. Elle a même exposé l'année dernière. Tenez, ces trois tableaux sont d'elle.

— Je les ai admirés en entrant, fit galamment le comte, sans savoir que la main qui les avait peints fût la même qui me charmait il y a quelques jours en jouant de la cithare. Mes compliments, madame; avec une telle variété de talents, mademoiselle votre fille mériterait de vivre en un temps moins prosaïque que le nôtre....

— Tiens! c'est justement ce qu'elle me dit toujours, et son père est d'avis qu'elle a bien raison. Voulez-vous que je vous dise? moi je trouve qu'elle donne trop dans les arts. Je voudrais la voir sortir un peu de ses livres, de ses pinceaux, de ses cahiers de musique. Car, enfin, il faudra bien, n'est-ce pas, qu'elle se marie un jour ou l'autre? On n'est déjà plus une gamine. Et, dame, une maison à tenir, surtout comme celle qu'elle aura, ça n'est pas commode! Mais bah! on ne m'écoute pas, ni le père, ni la fille, et je crois bien qu'au fond on me trouve un peu terre à terre. Qu'en pensez-vous? dites-le-moi franchement.

— Mon Dieu! madame, il m'est fort difficile de vous répondre. Je connais à peine Mlle Andrée, mais elle me paraît être une jeune personne ac-

complie. Je comprends fort bien que l'amour-propre paternel de M. Passemard soit délicieusement flatté de cette réunion de talents, dont un seul suffit, d'ordinaire, aux jeunes filles du monde. Peut-être aussi avez-vous raison de souhaiter que les arts d'agrément, cultivés avec tant de succès par mademoiselle votre fille, ne prennent pas tout son temps, et qu'une instruction solide... »

Elle se redressa superbement et dit avec fierté :

« Monsieur le comte, ma fille a passé ses examens !

— Oh ! alors, tout est pour le mieux ! » fit-il avec une imperceptible nuance d'ironie.

Ils en étaient là de leur conversation, quand la porte du salon s'ouvrit. Hector Passemard entra, suivi d'un grand jeune homme que le comte se souvint d'avoir aperçu aux Charmilles quelques mois auparavant.

« Monsieur le... mon cher voisin, dit M. Passemard en se reprenant vivement, charmé de vous rencontrer !... »

Et il secoua la main que le comte lui tendait :

« Permettez-moi de vous présenter mon jeune ami Jacques Henriot. »

Il ajouta en regardant le comte dans les yeux et en scandant les mots :

« Un travailleur, monsieur, un garçon de grand mérite, qui veut être, comme moi, le fils de ses œuvres ! »

Le jeune homme s'inclina légèrement devant le comte, avec cette politesse fière qui ne s'apprend pas.

« M. de Garamante ! continua Passemard en s'adressant à Jacques, notre voisin de campagne, qui m'a vendu les Charmilles...

— Mon Dieu ! oui, monsieur, dit le comte à Jacques avec son beau sourire ; vous voyez en moi un ci-devant châtelain réduit à la portion congrue : un simple pavillon de chasse... Les temps sont un peu durs pour les anciens châteaux historiques... A propos, mon cher monsieur Passemard, est-il vrai que la betterave ne donne pas cette année ? »

Le raffineur unissait, comme beaucoup de millionnaires, l'orgueil du capitaliste à cette mauvaise honte des parvenus qui ne peuvent pas souffrir qu'on paraisse trop bien connaître la source de leur fortune, même quand elle n'est pas impure. Il se disait volontiers « fils de ses œuvres », mais n'aimait pas à préciser, et trouvait dans le vague même de l'expression quelque chose de solennel qui le flattait. Il crut donc entrevoir dans la question du comte une pointe de malice que ce grand maître dans l'art du persiflage discret n'était pas incapable d'y avoir mise, et feignit de n'avoir pas entendu.

« Où est donc Andrée ? demanda-t-il à sa femme brusquement.

— Dans sa chambre, je crois..

— Non, à l'atelier, interrompit Jacques.

— Eh bien! aie donc l'obligeance d'aller lui dire que nous sommes au salon.

— M. Henriot est de vos parents? demanda le comte à Mme Passemard, quand le jeune homme fut sorti.

— Non, mais il est l'enfant de la maison, le camarade de mon fils et de ma fille. M. Passemard lui sert de père depuis plusieurs années, car le pauvre garçon est orphelin.

— Et que fait-il?

— Rien... c'est-à-dire de la peinture. Il est élève de l'École des beaux-arts.

— J'aurais préféré le voir entrer dans l'industrie, reprit Passemard, car je m'intéresse à lui comme à l'unique enfant de mon vieux contre-maître Henriot. Mais pas moyen! Il veut être artiste et n'a pas le sou! Enfin, n'importe! Il a vingt-cinq ans sonnés : Débrouille-toi! comme disait mon père. Je sais bien qu'il a des dispositions, qu'il travaille et que la peinture commence à faire vivre sonhomme. Mais c'est égal; au fond, c'est un métier de gueux.

— Je vous trouve sévère. Madame ne me disait-elle pas tout à l'heure que vous étiez fier du talent de peintre de mademoiselle votre fille? »

Il eut un mouvement de surprise indignée :

« Ah çà, est-ce que vous trouvez par hasard que ce soit la même chose? »

Puis avec un gros rire qu'il cherchait à rendre fin :

« Voyez-vous, moi, je suis un homme pratique, et je n'apprécie pas beaucoup la peinture. Seulement, je ne puis pas dire le contraire, ça me flatte que ma fille soit en état de mettre un de ces bonshommes-là sur ses pieds. — Il montrait du doigt un des tableaux que le comte avait examinés en entrant. — Quant à en faire son métier, halte là! j'aime mieux mes betteraves. »

Il insista sur *betteraves*, afin de bien marquer qu'il avait compris la malice du comte.

La porte s'ouvrit, et Jacques Henriot entra. Il avait l'air un peu penaud :

« Eh bien? dit Mme Passemard, et Andrée?

— Andrée travaille en haut, comme je vous le disais; elle a changé de toilette en rentrant et ne peut pas descendre au salon.

— Allons, bon! dit M. Passemard en éclatant de rire, elle aura mis son costume de travail et n'ose pas se faire voir. Alors, c'est nous qui allons la surprendre dans son perchoir...

— Mon ami! s'écria Mme Passemard.

— Monsieur! dit tout bas Jacques Henriot d'un air de supplication douloureuse qui n'échappa point au comte et piqua vivement sa curiosité.

— Eh bien! quoi? Qu'est-ce que vous avez à me regarder tous les deux? Ne faut-il pas que je fasse

visiter ma maison à M. de Garamante !... Allons, mon cher voisin; le tour du propriétaire ! »

Le comte eut un moment d'indécision. Evidemment, cette visite domiciliaire déplaisait fort à Mme Passemard et à Jacques Henriot : devait-il se prêter à la fantaisie vaniteuse du raffineur, ou bien exaucer, en prenant congé, le vœu muet que formaient, on n'en pouvait douter, la femme et l'ami de Passemard? La curiosité l'emporta sur la galanterie; son instinct d'observateur, qui ne sommeillait jamais tout à fait, s'était éveillé depuis un instant.

« Allons ! dit-il, je vous suis avec plaisir.

— Ne faudrait-il pas prévenir Andrée? hasarda timidement Jacques Henriot.

— Et pourquoi donc?... Une fois pour toutes, mon garçon, mêle-toi donc de ce qui te regarde, » répliqua durement M. Passemard.

L'expression d'une vive contrariété parut sur le visage du jeune homme. Le comte, qui suivait avec intérêt le jeu de sa physionomie mobile et expressive, crut, à voir l'altération soudaine de ses traits, le sillon profond qui se creusa entre ses deux sourcils brusquement rapprochés, que le jeune homme allait oublier le respect dû à un protecteur. Mais, sur un signe effrayé de Mme Passemard, Jacques ne répliqua point et s'enveloppa dans une sorte de résignation muette qui donnait on ne sait quel charme de mélancolie à sa mâle beauté.

« Tiens, tiens, pensa le comte, ce grand garçon a du sang et de la volonté. Il est vraiment fort bien. »

On sortit du salon, et Passemard se mit en devoir de faire consciencieusement admirer à M. de Garamante le confort de son hôtel. Il vanta successivement les tentures en satin bleu de son petit salon, les portières d'Orient de son antichambre, — du Daghestan, mon cher voisin, du vrai, et inusable! — son billard à bandes américaines commandé à New-York, — ne me parlez pas des billards français! — le buffet de sa salle à manger, qui venait de Florence, — oh! ces Italiens! il n'y a qu'eux pour travailler le bois! — la suspension, l'argenterie, la vaisselle, tout. Il s'épanouissait à faire ainsi l'inventaire de sa richesse devant la pauvreté d'un autre. Mme Passemard, qui depuis la petite scène du salon boudait son mari, ne tarda pas à désarmer : elle approuvait de la tête, donnait les prix, s'essoufflait à ouvrir les placards, époussetait les moulures des meubles avec son mouchoir en maugréant contre la poussière des appartements de Paris. Et le comte assistait avec son sourire bienveillant et quelque peu railleur à ce branle-bas d'opulence bourgeoise qui se faisait en son honneur.

« Voici maintenant mon cabinet de travail! » dit Passemard avec une certaine solennité.

Le comte y remarqua sur la cheminée un buste de la République.

« Oh! oh! dit-il, je ne vous savais pas si républicain, mon cher monsieur Passemard! »

Et il coulait un regard narquois vers le ruban rouge qui s'étalait à la boutonnière du raffineur.

« Et pourquoi pas? répondit l'autre avec assurance. Sans doute, je n'ai pas cru pouvoir refuser la croix que le gouvernement déchu m'a offerte, mais j'ai toujours été un homme de progrès, toujours, et je ne vois pas pour quelle raison je ne me serais point rallié aux institutions sagement libérales que la France s'est données.

— Croyez que je n'y vois aucun inconvénient, répliqua M. de Garamante.

— Oui, l'ordre dans la liberté et la liberté dans l'ordre, voilà mon programme.

— Il est simple et net, dit le comte sans sourciller.

— Sans doute, mais ce n'est pas le vôtre, j'imagine, car vous devez être un chevalier du droit divin, vous, monsieur le comte? »

C'était la première fois qu'il employait cette formule depuis le commencement de l'entretien, et M. de Garamante remarqua qu'il la prononçait avec un peu d'affectation.

« Mon cher monsieur Passemard, nous ne nous occuperons pas pour aujourd'hui, si vous le voulez bien, du droit divin. C'est une question complexe, comme le suffrage universel. Réservons-la, et achevons plutôt la visite de votre charmant hôtel.

— Très volontiers. Jacques, sais-tu, par hasard, si Maxime est rentré?

— Je ne pense pas. Il est allé aux courses, et je doute qu'il en soit déjà revenu.

— Monsieur votre fils aime beaucoup le cheval, madame?

— Hélas! monsieur le comte, bien moins encore que les courses.

— Oui, dit Passemard d'un air satisfait, Maxime est un de nos sportsmen les plus distingués.

— Fait-il courir?

— Non; mais je ne dis pas qu'un jour...

— Tu n'y penses pas, Hector, interrompit brusquement Mme Passemard; ce serait de la folie.

— Et pourquoi donc? Est-ce que Desrieux, le petit de Roqueplane, ne font pas courir? Tu n'y connais rien, ma bonne. Cela pose un jeune homme dans le monde, ça lui donne une situation; on parle de lui enfin. N'est-ce pas, mon cher voisin?

— Mon Dieu! reprit le comte, il y a beaucoup de manières de faire parler de soi. L'une d'elles est, en effet, d'entretenir une écurie de courses. Mais il y en a d'autres... Qu'en pensez-vous, monsieur Henriot?

— Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas d'opinion sur ce point.

— Oh! ce n'est pas Jacques qu'il faut consulter, s'écria Passemard, c'est un dédaigneux : hors

de la peinture, de l'art, comme il dit, point de salut... Allons! monsieur de Garamante, préparez vos jambes; nous allons monter au perchoir de ma fille. C'est encore un étage. Je ne vous en fais pas grâce, car vous allez voir ce que j'ai de mieux ici... »

III

Ils étaient arrivés devant une magnifique tapisserie flamande à sujet mythologique qui dissimulait une porte. Passemard l'entr'ouvrit avec précaution, coula un regard par l'entrebâillement, et, se retournant aussitôt, mit un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence. Puis il entra, marchant avec précaution sur un épais tapis d'Orient qui étouffait le bruit des pas. Le comte, fort étonné de tout ce mystère, Jacques Henriot un peu pâle, et Mme Passemard entrèrent après lui.

C'était une de ces grandes pièces qu'il est de mode aujourd'hui de faire construire et de meubler sur le modèle des ateliers de peintres. Pas de fenêtres, mais un immense châssis vitré, occupant tout un des côtés et laissant entrer à flots la lumière. Peu de meubles : ici un bahut de la Renaissance à colonnettes, panneaux sculptés et incrustations de marbre; là, une crédence du même style, chargée de

belles faïences italiennes, un grand coffre enrichi d'ornements de cuivre, des chaises à dossier droit recouvertes de cuir gaufré, un piano qui disparaît à demi sous une de ces draperies japonaises d'un ton éclatant, où des fils d'or brillent çà et là dans la broderie. Le long de la cloison qui fait face au châssis, un divan large et bas, négligemment couvert d'un grand tapis de Perse. Des deux côtés de la glace, encadrée de bois noir, au-dessus de la cheminée, deux palmes d'un jaune d'or, longues et flexibles, montent et se rejoignent près du plafond, en dessinant la courbe gracieuse d'une ogive végétale; sur la tablette de marbre, au lieu de pendule, une belle réduction en bronze du *Persée* de Benvenuto, flanquée de deux coupes ciselées, de vieil argent. Dans de grands vases en faïence, des plantes des tropiques dressent leurs feuilles lancéolées, dont la verdure luisante et rigide a l'éclat froid du bronze poli; sur les murs, des plats de cuivre repoussé, des assiettes de Delft et de Rouen, quelques dessins au crayon noir ou à la sanguine; à la place qu'occupe d'ordinaire le lustre ou la lanterne, un oiseau de mer d'une immense envergure, suspendu par un fil d'archal invisible, plane les ailes toutes grandes.

« Hein! qu'en dites-vous? dit Passemard à voix basse. Est-elle gentille! »

Debout devant un chevalet, palette et baguette en main, Mlle Andrée peint, le dos tourné à la porte.

Une toque de velours noir à la Rembrandt, rejetée un peu en arrière et légèrement inclinée vers l'oreille gauche, laisse vagabonder sur la nuque les touffes indisciplinées d'une chevelure dont le blond, roux et doré tout à la fois, a ce chatoiement fauve qu'aimaient Véronèse et Palma Vecchio. Un col en point de Venise couvre ses épaules un peu grêles. Sa poitrine étroite est enfermée dans une blouse de velours noir à côtes qui tombe droit, sans ceinture. Un pantalon de même étoffe, boutonné au-dessus de la cheville, laisse à découvert les bas rouges qui moulent l'élégance nerveuse des pieds longs et cambrés, chaussés de souliers à boucles d'acier. Dans cet accoutrement masculin, l'aspect de la jeune fille était si bien celui d'un jeune garçon, que le comte eut quelque peine à la reconnaître et ne put réprimer un léger mouvement de surprise. Elle recula d'un pas sans se retourner et pencha la tête de côté, comme font les peintres quand ils veulent se rendre compte de la valeur des tons sur une toile commencée. Au mouvement de sa maîtresse, un grand chien danois, qui sommeillait à ses pieds dans une pose de sphinx, le museau allongé entre les pattes, se réveilla, leva paresseusement la tête, ouvrit en un large bâillement sa gueule rose aux dents aiguës et, tout à coup, dressant ses courtes oreilles de loup, tourna vers la porte ses yeux pailletés d'or, pleins de lueurs phosphórescentes, et resta immobile, re-

gardant obstinément devant lui avec la fixité magnétique des fauves.

« Bonjour, Bichette! cria M. Passemard d'une grosse voix joyeuse; je t'amène une visite. »

Elle tressaillit et se retourna d'un mouvement brusque et sauvage de Diane surprise. Son pur profil de statue grecque s'altéra légèrement, et quelque chose de dur passa dans ses yeux; mais ce ne fut qu'un éclair. Elle glissa un regard oblique vers la glace, et, posant sur un escabeau sa palette et ses brosses, s'avança sans embarras au-devant des visiteurs, avec cette aisance dédaigneuse et superbe que donne aux femmes la conscience d'une grande beauté.

« M. de Garamante, dit-elle d'une voix dont l'intonation grave surprit un peu le comte, voudra bien m'excuser de le recevoir en tenue d'atelier... Je croyais vous avoir prié, Jacques, de dire...

— Ne le gronde pas, interrompit Mme Passemard, c'est ton père qui a voulu monter. Tu penses bien, ajouta-t-elle à voix basse, lui parlant presque à l'oreille, que ni Jacques ni moi n'aimons assez ton costume de carnaval pour...

— Mademoiselle, dit le comte en s'inclinant, c'est à moi de m'excuser... Monsieur votre père ne m'avait pas dit que je dusse, en entrant ici, troubler votre studieuse solitude.

— Tu ne m'en veux pas, dis? Je faisais visiter la

maison à M. de Garamante, et tu comprends, Bichette...

— Mon père, je vous ai déjà supplié de m'épargner ce nom ridicule, » dit-elle à demi-voix, d'un ton bref, avec un froncement impérieux des sourcils qui troubla soudain la sérénité de son beau visage.

Ils firent le tour de l'atelier. M. de Garamante, comme beaucoup de gens aujourd'hui, avait, en courant les ventes et les expositions, pris au vol un certain nombre de ces expressions consacrées dont marchands de « curiosités » ou « amateurs » aiment à émailler leurs conversations et qui sont pour eux comme une sorte de « bibelot » du langage. Il déclara que le bronze de la cheminée avait une très belle *patine*, que les bahuts étaient bien de l'*époque*, que les chaises lui paraissaient très *pures de style*. Les escabeaux à pieds tournés étaient assurément du *seizième;* certains signes cependant pouvaient donner à penser qu'ils appartenaient à une *période de transition*. Andrée et Jacques Henriot approuvèrent ou combattirent quelques-unes de ces assertions, et, comme ils avaient l'un et l'autre un répertoire suffisant de termes empruntés au vocabulaire des commissaires-priseurs, l'entretien devint tout à fait inintelligible pour M. et Mme Passemard, ainsi qu'il arrive en pareil cas aux malheureux qui, ayant échappé à la contagieuse manie de l'*ancien*,

ont négligé de s'initier aux mystères du jargon qui se parle à l'Hôtel des ventes... et ailleurs.

« En vérité, mademoiselle, un goût exquis a ordonné l'ameublement de votre atelier. Votre instinct d'artiste vous a guidée aussi sûrement dans le choix de ces étoffes, de ces tapis, de ces meubles, de ces objets d'art que dans celui de votre ravissant costume de travail. »

Andrée fut charmée du compliment et se garda bien d'avouer que tentures, meubles et bibelots lui avaient été fournis par un de ces spécialistes qu'on nomme architectes d'appartement. Ces artistes, mâtinés de brocanteurs, vous composent un mobilier de style avec l'aisance d'un garçon de restaurant qui dresse le menu d'un souper : ils mettent de l'ancien dans le programme comme l'autre inscrit des huîtres sur sa carte si vous lui en demandez. Leur profession est honorable et lucrative : ils vendent du goût en gros et en détail.

Entre « amateurs », toute visite d'appartement ressemble à une expertise. Le comte ayant fini la sienne, trouvé un mot aimable et technique pour tout, dessins, faïences, tableau commencé, songeait à se retirer. Andrée le retint en lui offrant de prendre une tasse de café turc, qu'elle se mit à préparer elle-même, sur une de ces petites tables très basses, peintes en rouge, cerclées d'une fine galerie dorée, qui viennent de Constantinople. Elle avait mis le

genou gauche à terre; le buste légèrement incliné, la hanche droite formant une saillie qui trahissait son sexe sous le déguisement du costume masculin, dans une pose qui donnait on ne sait quel charme troublant de grâce androgyne à son corps d'éphèbe souple et mince, la jeune fille, attentive à sa jolie besogne, promenait agilement ses doigts longs sur la fragilité des tasses et dosait la poudre parfumée de son café d'Orient. M. de Garamante, assis sur le divan, se pencha vers Jacques Henriot et lui dit à demi-voix :

« Quel joli tableau, n'est-ce pas? »

Le jeune homme inclina la tête en signe d'assentiment, sans répondre, et ne sortit point de sa réserve muette, un peu hautaine. Mais Andrée avait surpris les paroles du comte :

« Vous trouvez? — dit-elle, tandis qu'un sourire, relevant légèrement les commissures de ses lèvres, donnait à son visage cette expression énigmatique de coquetterie raffinée et cruelle qui fait le charme inquiétant des têtes de femmes peintes par le mystérieux Vinci. — Je suis bien sûre que Jacques n'est pås de votre avis, monsieur. Notre ami n'admet point, en peinture, les sujets d'une note trop moderne, comme celui que je pourrais, dites-vous, fournir en ce moment. Jacques est un classique. Vous savez... des Grecs, des Troyens coiffés de grands casques et montés sur des chevaux qui

sont des coursiers!... N'est-ce pas, cher, que vous serez de l'Institut et que vous irez vous asseoir en habit vert à côté de M. Cabanel? »

Elle prononça ces derniers mots d'un ton d'ironie dédaigneuse qui fit passer sur le visage du jeune homme un nuage de tristesse. Cependant il répliqua aussitôt, en fixant sur elle ce beau regard dont M. de Garamante avait déjà remarqué la mâle assurance et la limpidité :

« C'est possible, Andrée. Assurément, j'ai le tort grave de ne pas plus apprécier les badigeonnages de M. de Morincourt que je ne goûte sa poésie. Toutefois j'essayerai de vous prouver qu'en aimant passionnément son art et en le respectant...

— Morincourt, l'impressionniste, le poète macabre? interrompit le comte. Vraiment, mademoiselle, vous estimez beaucoup sa peinture?

— Oh! ne m'en parlez pas, fit Mme Passemard, elle en raffole.

— Oui, appuya son mari, elle a même voulu prendre des leçons de lui, malgré tout ce que Jacques a pu dire pour l'en dissuader.

— Bah! dit-elle méchamment, ce n'est pas étonnant, Jacques est jaloux du vicomte! »

Le jeune homme se leva brusquement, et, d'une voix qui tremblait un peu :

— Vous vous trompez, Andrée! Dans Morincourt je dédaigne l'artiste et je méprise l'homme. Entre

mon dédain et mon mépris il n'y a pas de place pour autre chose. »

Et il sortit, après avoir salué légèrement le comte, qui, pris d'une sympathie subite pour ce grand garçon triste et fier, le suivit jusqu'à la porte d'un regard bienveillant.

« Décidément, Jacques est dans ses jours d'humeur noire et de violence, dit Andrée en offrant une tasse de café à M. de Garamante.

— Le fait est, s'écria M. Passemard, qu'il a été d'une vivacité contre ce pauvre Morincourt!... Ah çà, d'où vient donc sa grande colère contre lui?... Jalousie de métier sans doute?... Comment trouvez-vous ce café, mon cher voisin?

— Parfait! Je n'en ai pas bu de meilleur en Orient.

— Vous avez visité l'Orient? » demanda curieusement Andrée.

Elle soupira légèrement et, après un silence :

« Vous êtes bien heureux!

— Mais oui, répliqua le comte. Autrefois, — il y a bien longtemps, mademoiselle, — quand je n'étais pas un vieillard, j'ai eu l'humeur voyageuse, comme ces grands oiseaux-là, dit-il en montrant l'oiseau de mer. Une mouette, n'est-ce pas?

— Non, mais de la même famille : un goéland. Sur les côtes de Bretagne, on les appelle des mauves. Les pêcheurs croient qu'ils annoncent la

tempête. Quand elles entendent leur cri court et strident, les femmes murmurent le refrain d'une vieille complainte bretonne :

Goélands, goélands,
Rendez-nous nos maris, rendez-nous nos amants.

— Andrée ! fit chastement Mme Passemard.

— Vous oubliez que j'ai vingt-trois ans, ma mère... Ces oiseaux sont heureux, n'est-il pas vrai, monsieur ? D'un coup de leurs grandes ailes ils fauchent l'espace et montent par-delà les nuages... Comme eux, on devrait pouvoir s'élever au-dessus des platitudes et des vulgarités de la vie. »

En disant ces mots, ses yeux brillèrent, les ailes fines de son nez droit se dilatèrent, et elle prit l'air inspiré d'une jeune prophétesse.

Comme tous les gens de beaucoup d'esprit, le comte aimait la simplicité. Un langage prétentieux et ampoulé lui faisait horreur :

« Mon Dieu ! dit-il, je suis d'avis qu'il faut laisser les enfants à leur mère et les goélands à l'espace. Que voulez-vous ? nous avons des jambes, non des ailes. Si l'infini nous appelle, la terre nous retient. Marcher droit ici-bas, mademoiselle, et ne point se crotter, voilà qui n'est pas déjà si vulgaire ! »

Et il se leva pour prendre congé, tandis qu'Andrée lui jetait le mauvais regard d'un acteur qui vient de manquer son *effet*.

« Madame, dit M. de Garamante, je vous fais mes bien sincères compliments. Votre hôtel est charmant... Mademoiselle, veuillez excuser l'importunité de ma visite... »

Elle fit de la tête un petit salut d'adieu et, sans répondre, l'air un peu dédaigneux, retourna à son chevalet.

« Mon cher voisin, j'espère que nous aurons quelquefois le plaisir de vous voir, dit Passemard en reconduisant le comte. Quand vous voudrez venir prendre une tasse de thé le soir avec nous... tout à fait sans façon... Au revoir!.. A bientôt, n'est-ce pas? »

Le comte sortit et se mit à arpenter le boulevard Malesherbes, dans la direction de la Madeleine. Il marchait du pas automatique de l'homme dont la pensée travaille.

« Drôle de petite femme! se disait-il. Education détestable... prétentieuse, mal élevée, coquette en diable, méchante comme une peste; mais intéressante malgré tout... De la race; une jolie ligne onduleuse, serpentine.. Comment diable ce lourdaud de Passemard a-t-il pu?... »

Ici une idée folâtre se présenta à son esprit :

« Oh! non, ce n'est pas possible... N'importe: ou je me trompe fort, ou cette jeune raffineuse qui voudrait avoir des ailes ira loin!... Vingt-trois ans, incomprise, joue de la cithare, déclame, peint,

s'habille en homme. Avec cela, jolie comme un démon. Quelque chose d'étrange et de troublant... Ce grand Henriot a l'air fort épris d'elle : pauvre garçon! »

IV

Hector Passemard, le richissime raffineur, n'avait pas toujours été millionnaire. Dans les premiers temps de l'Empire, il était venu du fond de sa province à Paris avec une lettre de recommandation que son père, petit commerçant de Montauban, lui avait donnée pour un sien cousin, épicier aux Batignolles. Le cousin du père Passemard était un brave homme; il prit Hector pour commis d'abord, puis pour gendre; après quoi, il mourut, avec la consolation de penser qu'il ne pouvait laisser en meilleures mains sa fille et ses pruneaux. Hector Passemard fut, en effet, bon époux et bon commerçant; il donna deux enfants à sa femme, un fils, une fille, et fit prospérer le fonds de son beau-père.

Celui-ci était un négociant du vieux jeu : pas d'initiative, pas de conceptions hardies, point de foi dans la publicité; de ridicules petits bénéfices. Par respect pour la mémoire de son beau-père, Hector

Passemard conserva les traditions de la maison; mais il les jugeait mesquines et affirmait souvent à sa femme *qu'il y avait quelque chose à faire*. Jusqu'en 1855, il chercha sa voie. Cette année-là, il y eut une Exposition universelle qui rassembla sous les yeux des Parisiens les produits du monde entier. Passemard se mit en rapport avec les représentants d'une maison américaine et se fit expédier de New-York un grand approvisionnement de ces conserves que l'on ne connaissait pas encore à Paris. Puis il inonda le quartier des Batignolles de prospectus imprimés ornés d'un drapeau français et d'un drapeau des États-Unis, en couleur. Il était question, dans ce manifeste, de Lafayette et de jambons fumés, de homards en boîtes et de la Déclaration des droits de l'homme. Tous les libéraux du quartier donnèrent aussitôt leur clientèle à Passemard et mangèrent à l'envi du jambon de Cincinnati. C'est de ce jour que commença la fortune de l'épicier novateur. Il eut bientôt un second magasin dans la rue des Martyrs, puis un troisième dans le centre de Paris, rue Montmartre. La clientèle affluait toujours, sollicitée par d'incessantes réclames. En 1862, Passemard liquida et se trouva riche de sept cent mille francs. Avec la richesse l'ambition était venue. Un peu honteux d'avoir, pendant dix ans de sa vie, trafiqué sur la cannelle et les salaisons, il rêvait maintenant de s'élever, d'entrer dans ce qu'il

appelait avec respect le *haut commerce parisien*. L'usine d'un raffineur, qui avait fait de mauvaises affaires, fut mise en vente à Saint-Denis : Passemard l'acheta à bon compte et pensa qu'il avait monté de plusieurs grades parce que, au lieu de débiter du sucre en morceaux, il allait le vendre en pains. Il y a de ces nuances dans le commerce.

Il retrouva, attaché à l'usine en qualité de contremaître, un vieux camarade de Montauban, Firmin Henriot. Le pauvre diable était venu à Paris quelques années auparavant, s'était marié, comme Passemard, mais n'avait pas rencontré la fortune sur sa route. Tandis que son compatriote s'enrichissait à vendre des jambons trichinés, Firmin Henriot suivait la voie douloureuse qui mène la plupart des inventeurs à la folie, au suicide ou à la ruine. Il rêvait de construire une machine où l'électricité devait remplacer la vapeur comme force motrice. Un savant éminent approuva ses plans et déclara qu'il y avait peut-être là le germe d'une grande et féconde découverte. Mais le malheureux chercheur se heurta bientôt à l'impossibilité de rassembler les capitaux nécessaires à ses expériences et à la construction de sa machine. Il vit souscrire dix fois un emprunt émis par des financiers véreux pour la recherche et le renflouement de deux galions espagnols sombrés dans la baie de Rio-de-Janeiro en 1695 : partout, on lui refusa les dix mille francs

dont il avait besoin pour continuer ses travaux. Après la mort de sa femme en 1853, il se trouva sans ressources, avec un enfant de deux ans. Il aimait tant son petit Jacques, qu'il ne voulut point se séparer de lui et fit venir à Paris, pour l'élever, une vieille cousine qu'il avait à Montauban. Une place de contremaître à la raffinerie de Saint-Denis se trouva vacante : il l'obtint, grâce à ses connaissances en mécanique. C'est là que Passemard le retrouva dix ans plus tard. L'expérience de Firmin Henriot lui fut d'une grande utilité, et c'est en grande partie aux conseils du contremaître que l'ancien épicier dut la rapide prospérité de son usine. En quelques années, le raffineur doubla son capital. Il témoigna sa reconnaissance à Firmin en portant ses appointements de 3600 francs à 5000 : c'est plus qu'on ne fait d'ordinaire en pareil cas. Dans une inondation, Firmin sauva, au péril de sa vie, plusieurs personnes : Passemard fut décoré et donna 300 francs de gratification au contremaître. Enfin, celui-ci ayant été, en 1866, broyé dans un engrenage, il le fit enterrer très convenablement et parla sur sa tombe, avec une émotion suffisante, « de la grande famille ouvrière, de la confraternité des travailleurs, de la gratitude que les patrons doivent même à leurs plus modestes collaborateurs. » Il annonça, en terminant son discours, que désormais il se chargeait de l'éducation

du jeune Henriot, alors âgé de quatorze ans. A partir de ce jour, en effet, le fils du malheureux inventeur, toujours victime des machines, fut placé comme interne dans le lycée dont le jeune Maxime Passemard suivait les cours en qualité d'externe. Jacques Henriot devait passer dans la famille du raffineur les dimanches, les congés, les vacances. On trouva généralement la conduite de Passemard admirable; lui-même aimait à se rendre cette justice « qu'il avait fait grandement les choses ».

Jacques arriva au lycée quelques jours après la mort de son père, pâle, muet, les yeux pleins de cette stupeur qui trahit le douloureux étonnement des jeunes âmes blessées pour la première fois par la vie. Les premiers mois d'internat furent pour lui un temps d'épreuve. Jusqu'alors il s'était laissé vivre avec cette heureuse insouciance dont on n'apprécie le bienfait que lorsqu'on l'a perdue. Entre la vieille cousine, le bon abbé leur voisin, et son père, Jacques avait grandi doucement, à la chaleur de ces trois tendresses qui le couvaient. Tout à coup la vie l'avait saisi de sa main brutale : le père était mort, la cousine était partie, l'abbé était loin. L'enfant restait en proie à l'affreuse solitude et promenait autour de lui le regard épouvanté qu'on jette sur un désert où l'on se sent perdu. Oh ! comme il le regrettait maintenant, l'humble petit logement, là-bas, près de la basili-

que! Comme les pois de senteur, les capucines et les volubilis, arrosés chaque matin, s'enroulaient gaiement aux ficelles tendues devant les fenêtres, au lieu de ces affreux grillages rouillés qui meurtrissaient les mains, et partout, au dortoir, à l'étude, en classe, au réfectoire, lui rappelaient que le lycée est une succursale de la prison! Derrière le rideau vert formé par les plantes grimpantes, tapisserie végétale que le moindre souffle de l'air agitait doucement, que de fois il avait, par les embrasures mobiles du feuillage, contemplé la vieille cathédrale! Il ne l'aimait jamais autant qu'en été, à l'heure où le soleil décline et frappe le portail de ses rayons obliques, tandis que les corneilles, revenues des champs, tournoient autour du monument et jettent dans l'air apaisé la note âpre et courte de leur cri sauvage. L'église alors paraît grandir. Les clochetons s'effilent et s'allongent comme pour garder plus longtemps l'auréole radieuse à leur faîte. L'antique édifice semble s'épanouir et sourire. Jacques assistait avec une religieuse émotion à cette transfiguration sublime. L'esprit du moyen âge entrait en cet enfant. Dans sa naïveté mystique, il attribuait une sorte de vie obscure à ces pierres vénérables; il lui semblait qu'un souffle intime devait animer ce grand corps, qu'un peu de la pensée des fidèles qui depuis dix siècles venaient y prier et y espérer circulait confu-

sément dans sa masse. Puis, à mesure que le soleil baissait à l'horizon, l'incendie du portail s'éteignait, la rose elle-même cessait d'étinceler comme un gigantesque écrin plein de pierreries. Quand les derniers clochetons avaient fini de se baigner dans la lumière, une grande ombre, ainsi qu'un voile de veuve, s'étendait sur l'église. La vie semblait se retirer d'elle; la cathédrale, un instant ressuscitée, se glaçait dans son immobilité grise, et les saints agenouillés reprenaient leur éternelle prière.

Souvent, son père, revenant de l'usine, l'avait surpris à la fenêtre, grave, perdu dans une de ces rêveries où toutes les vapeurs de l'âme, pensées confuses, réminiscences fugitives, sensations émoussées, images indécises, flottent comme un brouillard dans notre esprit. Le contremaître, noir du labeur de la journée, entrait dans la chambrette et disait de sa grosse voix joyeuse : « Bonsoir, garçon ! » Et c'était alors des baisers sonores sur les joues fraîches de son fils, des caresses sur ses longs cheveux, des étreintes passionnées, tandis que la vieille cousine grommelait, d'un air de tendresse grondeuse :

« Allons, Firmin, assez comme cela ! Vous voyez bien que la soupe est servie et que vous faites mal à cet enfant. A table ! à table ! »

Et l'on dînait, bien plus gaiement qu'au réfectoire.

« Qu'as-tu fait aujourd'hui, mon garçon? As-tu vu

l'abbé? A-t-il été content de tes devoirs? Mords-tu au latin? C'est que, vois-tu, je ne suis qu'un ouvrier, moi, mais je veux que tu sois autre chose, entends-tu! Je n'ai pas eu de chance; il faut que tu en aies pour nous deux, petit! »

Et jamais Jacques ne songeait sans un serrement de cœur à la douce vie d'autrefois.

Il fut d'abord dans les derniers de sa classe. La monotonie de la vie du lycée l'accablait, paralysait la vivacité naturelle de son intelligence. Le dimanche, un domestique de M. Passemard venait le chercher au lycée. Ce jour de fête, impatiemment attendu par ses camarades, n'apportait aucun soulagement à la souffrance vague qui accablait cette jeune âme. Après l'ennui de sa réclusion désœuvrée pendant la semaine, Jacques avait à supporter, le dimanche, les tortures que lui infligeait sa timidité. Le fils de l'humble contremaître ne pouvait s'habituer aux splendeurs du riche appartement de son protecteur. L'accueil affectueux de Mme Passemard, les questions bienveillantes de son mari sur les professeurs, les devoirs, la place obtenue à la composition hebdomadaire, les ouvertures amicales de Maxime, heureux de retrouver à la maison un condisciple, tout, jusqu'au joli sourire de Mlle Andrée, effarouchait le jeune sauvage.

Quelquefois, au printemps, Mme Passemard l'emmenait au bois dans sa calèche avec son fils et sa

fille. Ces promenades étaient un supplice pour Jacques. Chez lui, la gaucherie de l'adolescence se compliquait de sauvagerie native. Il avait honte de s'offrir ainsi en spectacle et aurait donné beaucoup pour échapper à la curiosité de la foule, qu'il jugeait d'instinct malveillante et narquoise. Surtout, le voisinage de Mlle Andrée l'intimidait. Assis en face d'elle, à côté de Maxime, ce grand garçon se faisait petit afin d'éviter que ses genoux ne frôlassent la robe de la jeune fille, et, pour ne pas rencontrer ses yeux, s'imposait de ne regarder jamais qu'à droite ou à gauche de la voiture. Elle, cependant, serrée dans son corsage étroit, se tenait toute droite à côté de sa mère, qui paresseusement s'allongeait au fond de la calèche. Andrée s'efforçait de vieillir ses seize ans et jouait à la dame avec la gravité comique des jeunes Parisiennes qui, si vite, hélas! cessent d'être fillettes. Laissant sa mère dodeliner par moments la tête, dans une somnolence qui congestionnait sa grosse figure enrubanée de brides rouges, la jeune fille plongeait un regard rapide dans toutes les voitures, détaillait les robes, les corsages, les chapeaux et, d'un mot bref, communiquait ses impressions à son frère. Maxime de son côté, très au courant de la vie mondaine, comme le sont aujourd'hui les garçons de dix-huit ans, désignait à sa sœur les célébrités de la finance, de la politique, des arts, du théâtre ou du sport.

Andrée écoutait avec avidité, se retournait parfois d'un joli mouvement brusque pour mieux voir, et, sur son visage dont les traits restaient enfantins, tandis que l'expression avait déjà cessé d'être jeune, on pouvait lire l'intérêt passionné qu'elle portait au frivole dénombrement de ces illustrations d'un jour.

Parfois on rencontrait un fiacre dont les stores rouges étaient baissés. Maxime poussait son voisin du coude en toussant légèrement et coulait un regard vers sa sœur, qui, raide et convenable, serrait les lèvres, sans bouger, les yeux fixes. Souvent aussi on croisait une de ces jolies victorias dont le cocher porte une fleur à la boutonnière et le cheval un nœud de rubans rouges au-dessous de chaque oreille. La petite dame sanglée dans un de ces corsets qui allongent la taille, ramassent la gorge et la jettent en avant, toisait en passant Mme et Mlle Passemard de l'air provocateur et effronté qu'elles prennent pour regarder les femmes honnêtes. Maxime alors s'agitait, dans l'espoir d'être remarqué, tandis qu'Andrée analysait avidement, sans nul embarras, l'élégance savante et le luxe discret de la toilette portée par la jolie fille aux joues maquillées. Il arrivait parfois que Maxime sût le nom de la personne et quelque particularité de sa vie galante. Alors, il se penchait vers sa mère et lui disait tout bas quelques mots qu'Andrée s'effor-

çait de saisir au vol sans avoir l'air d'écouter. Mme Passemard prenait un plaisir infini à ces polissonneries, empruntées aux journaux spéciaux dont la lecture était permise depuis quelques mois à Maxime, « car il faut, disait M. Passemard, qu'un jeune homme se dégourdisse! » La niaiserie de ces historiettes la charmait; elle les trouvait drôles, spirituelles, riait d'un gros rire, et disait en se pâmant : « Ah! polisson, va, que tu es donc amusant! Es-tu assez au courant de tout! » Et elle regardait son fils avec admiration, en songeant à toutes les passions qu'un garçon de tant d'esprit ne manquerait pas d'exciter plus tard.

Un dimanche qu'on avait fait la promenade ordinaire aux Champs-Élysées, Jacques, en attendant le dîner, était allé s'asseoir dans le petit salon, pièce isolée, où l'attirait souvent son instinct de jeune homme timide et mélancolique. Le petit salon était séparé du grand par une portière qu'on relevait les jours de réception et qui, en temps ordinaire, fermait la baie de communication. Jacques était là, feuilletant un livre, quand un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine, où Andrée venait d'entrer avec une jeune personne de ses amies, Henriette de Morincourt.

S'il vous est arrivé d'entendre, dans un bois désert, babiller deux fauvettes sur une branche, vous savez ce qu'est la conversation de deux jeunes

filles qui se croient seules : quelque chose de musical et de chantant, entrecoupé par des rires, un duo alterné de questions, de réponses qui arrivent trop tard, d'exclamations, de diminutifs tendres, d'épithètes mignardes, un gazouillis de petites phrases incohérentes, ponctuées par des baisers, des envolées de mots qui partent soudain, comme les moineaux d'une haie.

Ces demoiselles se racontaient leur journée. Henriette était allée au Jardin d'acclimatation. Elle avait visité les serres, le chenil, les volières. Le rouge caroubier était décidément à la mode, seulement elle ne savait pas si maman voudrait... Elle avait un bal pour jeudi, un mariage pour samedi. Quel chapeau mettre? L'éléphant ne valait pas la peine d'être vu; quant aux otaries, c'était plus amusant, mais un peu bébé. Un homme l'avait suivie pendant toute la promenade. Elle n'avait rien dit à maman, parce qu'il était très beau : des yeux noirs, une barbe noire, l'air espagnol. Mais elle n'en pouvait plus, il fallait qu'elle confiât son secret à quelqu'un. Or il y avait des raisons de croire que ce monsieur était amoureux d'elle : en effet, il avait, comme elle, caressé le zèbre en répétant avec intention ce qu'elle venait de dire : « Oh! quel beau petit zèbre! » Il avait un pantalon rayé...

« Le zèbre? » dit Andrée.

Alors deux frais éclats de rire jaillirent et égrenè-

rent dans tous les coins du salon leurs notes cristallines, comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Après un silence entrecoupé de : « Ah! tais-toi... j'en pleure... tu me fais mourir... » Henriette reprit d'une voix grave :

« Riez tant que vous voudrez, mademoiselle, mais je vous assure que j'ai fait la conquête de ce monsieur!

— Comme tu es folle! Parce qu'il s'est trouvé par hasard à côté de toi, devant le zèbre! »

Andrée s'interrompit pour rire de nouveau. Mais Henriette répliqua d'un ton important, où perçait un peu de dépit :

« Quand tu auras, comme moi, dix-huit ans passés, tu comprendras, ma chère, bien des choses dont tu ne te doutes pas...

— Vraiment, ma chère? Eh bien! c'est ce qui vous trompe. Mes seize ans et dix mois en savent aussi long que tes dix-huit et demi. Moi aussi j'ai un amoureux!

— Est-ce possible?.. Mais oui, au fait! Moi aussi, il y a deux ans... Oh! dis-moi qui c'est, dis-le-moi, je t'en prie, dis, ma chérie!

— Tu ne le répéteras pas?

— Je te le jure!

— C'est un secret... Personne encore ne s'en doute... Il n'y a que moi qui ai tout deviné...

— Mais qui est-ce? Est-ce que je le connais?

4

— Oui et non.

— Tu me mets au supplice... Parle donc... puisque je t'ai bien dit mon secret...

— Oh! le tien!... Enfin!... Écoute : tu ne lui as pas parlé, mais tu l'as vu déjà.

— Où?

— Ici.

— Je ne trouve pas... Est-il âgé?

— Mais non; dix-huit ans, comme Maxime.

— Est-il beau?

— Mais oui... »

Au commencement de l'entretien des deux jeunes filles, Jacques avait songé à s'esquiver, dans la crainte de se trouver en tête-à-tête avec Andrée et son amie, s'il leur prenait fantaisie d'entrer dans le petit salon. Mais la porte qui donnait sur l'antichambre était fermée à clef par le dehors. Se voyant pris, il se remit à feuilleter son livre pour se donner une contenance et n'avoir pas l'air d'écouter, si l'on venait à le surprendre. Mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre, et bientôt une vive curiosité s'empara de lui lorsqu'Andrée déclara qu'elle avait un amoureux. Il passa rapidement en revue tous les amis de Maxime qu'il avait vus chez M. Passemard depuis quatre ans et ne se trouva pas plus avancé que Mlle Henriette. Celle-ci cherchait toujours :

« Est-il noble? »

Mlle de Morincourt croyait devoir à son nom d'apprécier fort la particule et les titres.

« Oh! non, pas du tout, je t'assure.

— Riche?

— Encore moins. Il est orphelin et si pauvre que papa...

— J'ai trouvé! s'écria joyeusement la jeune fille en battant des mains. C'est le camarade de ton frère...

— Tout juste. Il ne dit rien, il ne me parle pas, ne me regarde jamais en face. Mais je suis sûre qu'il m'aime depuis deux ans au moins. Papa dit qu'il travaille beaucoup, qu'il aime la solitude, qu'il est toujours pensif : tu vois bien que c'est une passion. Mais, surtout, pas un mot! Je te répète que personne ne s'en doute, — personne, entends-tu? »

Et les deux jeunes filles sortirent du salon en se tenant enlacées par la taille. Jacques, en proie à une émotion indicible, pâle comme le jour où l'abbé était venu lui apprendre la mort de son père, s'était brusquement levé. Il restait là, immobile, comprimant d'une main les battements de son cœur, serrant de l'autre son front, où mille pensées s'entre-choquaient. Il ne comprenait pas bien ce qui s'était passé; toutefois il sentait confusément que quelque chose de grave venait de s'accomplir. Il y a dans la vie des moments où une lueur soudaine, comme celle d'un éclair dans les ténèbres, illumine brusque-

ment les profondeurs obscures de l'avenir. Pendant une seconde, le regard y plonge avidement et découvre des horizons inconnus; puis la lueur disparaît, l'ombre nous enveloppe de nouveau, et de la vision évanouie il ne nous reste qu'une sorte d'épouvante et d'éblouissement. C'est ainsi que, ce jour-là, Jacques eut le pressentiment d'une destinée remplie tout entière et dominée par cet amour que lui révélait tout à coup la bouche même de celle qui l'avait inspiré.

V

A l'époque où se produisit cette crise dans la vie de Jacques, Andrée arrivait à la fin de sa seizième année. S'il faut entendre par « éducation soignée » celle qui a coûté fort cher, la jeune fille n'avait pas à se plaindre de ses parents. Son père et sa mère n'avaient pas plus économisé sur son instruction que sur ses toilettes. Elle eut de bonne heure les professeurs à la mode, comme le couturier et la modiste en renom. Son maître de danse fut le fameux Nikolski, qui passait pour un héros de la dernière insurrection polonaise. Cet ancien faucheur, devenu (la destinée a de ces fantaisies) professeur de maintien, prenait on ne sait quel air chevaleresque dont ses élèves raffolaient, quand il esquissait un pas en se donnant la mesure avec sa pochette.

Elle eut les leçons de dessin du célèbre peintre Magnus Dupont, qui avait ouvert un cours dans son

bel atelier, tout rempli de tapisseries, d'étoffes bariolées et de bibelots rares. Andrée y retrouvait la plupart de ses compagnes du cours de danse, car Magnus Dupont avait été adopté par la finance, le haut commerce, et l'on devait aller chez lui, si l'on ne voulait courir le risque de passer pour de petits bourgeois sans le sou. Les jours de dessin étaient jours de fête pour ces demoiselles. Elles arrivaient à l'atelier, leur album de toile grise sous le bras, trottant menu le long des murs, curieuses, pressées, avides de revoir le bel atelier et le beau peintre à la barbe soyeuse taillée en pointe. L'estrade qui sert aux modèles les préoccupait fort : « Rosine, est-ce vrai qu'elles sont toutes nues, dites? — Oui, ma chère! — Oh! comment osent-elles!.. » Et des rires étouffés partaient çà et là, provoqués par de petites idées folâtres dont il faut s'accuser à confesse. Comme Nikolski, Magnus Dupont avait une légende qui le grandissait aux yeux de ses élèves et mettait sur ses longs cheveux noirs, légèrement ondulés, une mystérieuse auréole de poésie. Le bruit courait qu'une grande dame était devenue éperdument amoureuse de l'artiste tandis qu'il faisait son portrait. On se racontait tout bas qu'il l'avait enlevée, qu'il s'était battu en duel pour elle. Aussi inspirait-il le plus vif intérêt. Elles le trouvaient charmant et plein de séductions, avec sa voix vibrante, ses fines moustaches insolemment retroussées, ses grands cols, ses

larges cravates négligemment nouées, son veston de velours noir, ses manchettes de batiste, tuyautées comme le jabot de sa chemise, ses mains nerveuses et l'ongle démesurément long de son petit doigt. Lui, faisait le beau, tendait le jarret, prenait des poses, se promenait entre les rangs de pupitres en caressant sa barbe, jetait un conseil par-ci, un compliment ou un reproche par-là; parfois il s'arrêtait auprès d'une de ses plus jolies élèves, et, penché sur son épaule, frôlant presque de sa poitrine les cheveux de la jeune fille, il arrondissait gracieusement le bras, comme pour la prendre par la taille, et, d'un coup de crayon, rectifiait un nez ou remettait un œil à sa place. Plus d'une avait senti de petits frissons lui courir des épaules à la nuque, quand l'haleine du beau peintre passait, tiède et caressante, près de sa joue. Elles s'aperçurent qu'il parfumait ses mouchoirs d'une essence musquée, très capiteuse, dont l'arome subtil flottait autour de lui et, à de certains jours, les rendait nerveuses. Andrée découvrit le nom du parfum, en acheta un flacon, et fut aussitôt imitée par la plupart de ses compagnes. Quelques mamans crurent bien remarquer que leurs fillettes prenaient un peu plus de goût qu'il n'était nécessaire aux arts du dessin, et se demandèrent si c'était la leçon ou le professeur qui plaisait si fort à ces demoiselles. Mais le moyen de quitter le cours sans avoir l'air de reculer devant le prix

du cachet? Or, dans le monde de la finance, si la première préoccupation est de gagner beaucoup d'argent, la seconde est de paraître en dépenser plus encore. L'honneur du million le veut ainsi.

Comme la danse et le dessin, la musique fut enseignée à Andrée par un professeur à la mode. Mlle Passemard avait l'oreille assez juste et un contralto qui promettait pour plus tard de très belles notes graves. Mais elle ne possédait guère que des « moyens » matériels; le sentiment musical dans ce qu'il a de rare et d'exquis, dans ce que le Conservatoire même ne donne pas, quand la nature l'a refusé, lui faisait défaut. Elle retenait fort mal la musique, parce qu'elle ne la sentait point, parce jamais la divine rosée de l'harmonie ne pénétrait jusqu'à son cœur. Irritée de cette impuissance, elle travailla avec acharnement, et à force de persévérance, grâce aussi à l'habileté qu'elle mit dans le choix de ses morceaux, elle parvint à faire illusion et remplaça de son mieux le don par l'étude. On la félicitait de son talent précoce, mais Andrée avait assez d'intelligence pour savoir ce qui lui manquait : toute jeune encore, elle éprouvait déjà cette souffrance vague qu'inflige à certains esprits la conscience de leur stérilité et aurait donné tout ce qu'on lui avait enseigné pour obtenir en échange un peu de ce qui ne s'apprend pas. Elle se dégoûta du piano, lui reprochant d'être un instrument sans âme, comme font tous ceux qui

ne savent pas lui prêter la leur, et se mit à apprendre la cithare.

Les études de littérature, d'histoire, de sciences, de langues vivantes qu'on lui fit faire eurent pour but, non l'ornement de son esprit, mais l'obtention de ce brevet que la mode exige des jeunes filles depuis quelques années, et en l'honneur duquel on les soumet aux mêmes procédés d'entraînement intellectuel que les futurs bacheliers. On lui apprit de tout un peu. On mit sur son ignorance une mince couche d'instruction : mauvais badigeonnage qui ne tient pas, le jour de l'examen passé. Quelques jugements puérils sur les écrivains et les œuvres des deux derniers siècles; des radotages niais à propos d'histoire de France; une mixture de dates et de formules relatives à celle des autres pays; la pratique des procédés nécessaires pour faire machinalement quelques opérations d'arithmétique; cinquante mots d'anglais; l'art de résoudre certaines difficultés d'orthographe ou de ponctuation : tel fut le profit qu'elle tira des leçons de son institutrice. J'oubliais une jolie écriture anglaise menue, allongée, qu'elle savait à merveille transformer en ronde ou en bâtarde, la science des pleins vigoureux et des déliés agiles; enfin une connaissance approfondie de toutes les embûches que la perfidie de l'auxiliaire peut tendre au participe. On lui avait fait étudier pendant six mois au moins ce dogme mystérieux de la gram-

maire française, la règle des compléments, dont les vieilles institutrices, casuistes en orthographe, connaissent seules toutes les ineptes subtilités.

Andrée venait de passer brillamment son examen. Son père et sa mère étaient encore tout fiers de ce succès. Mais ni l'un ni l'autre n'attribuaient à l'instruction une vertu propre. Ce qu'ils appréciaient en elle, c'était ce brevet conquis par leur fille et qui les remboursait, en monnaie de vanité, de leurs frais de livres, de leçons et de cours. Pleins du lourd dédain des ignorants pour les choses de l'esprit, ils ne soupçonnaient pas que l'instruction, administrée avec intelligence, prépare et facilite la grave métamorphose de la jeune fille en épouse, puis en mère; qu'elle fait de cette jolie créature frivole la digne compagne qu'un mari souhaite pour lui-même et l'éducatrice dont il a besoin pour ses enfants; que la littérature donne aux femmes plus de bons que de mauvais conseils; que le livre est l'ami du foyer, l'allié naturel de l'époux, l'exorciste des tentations mauvaises qui naissent du désœuvrement; que la femme, enfin, a des chances d'être aimée mieux et plus longtemps quand le soin qu'elle prend de son esprit, comme de sa beauté, engage le mari à donner une douce cohabitation intellectuelle comme complément à la communauté de la chambre nuptiale.

Vraiment, ils pensaient bien à toutes ces choses,

les Passemard! Leur vanité avait suivi la marche ascendante de leur fortune. Tous deux, l'homme et la femme, étaient bouffis de la satisfaction d'eux-mêmes et gonflés jusqu'à éclater de leur importance. L'éducation qu'ils donnèrent à leurs enfants fut un chef-d'œuvre d'imprévoyance et de sottise. Mme Passemard n'avait pas même attendu la seizième année de sa fille pour traîner cette enfant au théâtre, dans les concerts, dans les salons des gros négociants et des riches banquiers juifs. Puis elle se mit à recevoir dans son hôtel du boulevard Malesherbes, elle donna de petites fêtes, fit chanter Andrée devant les invités, et rêva bientôt de lui voir jouer la comédie de salon. La jeune fille prit goût à cette existence toute de représentation, remplie par le frivole souci de paraître et de faire parler de soi. Elle y perdit je ne sais quelle fleur délicate de naïveté qui ne résiste pas plus au souffle du monde que le duvet des pêches au contact des doigts. Elle ne tarda pas à trouver ses compagnes sottes et ennuyeuses, se plaisait fort, au contraire, dans la société des hommes. Leurs plaisanteries ne l'effarouchaient point; elle supportait leurs regards avec l'assurance des jeunes filles qui ne savent rien ou qui savent tout, et essayait déjà sur eux sa beauté, avec la grâce perfide d'un jeune chat qui aiguise ses griffes sur l'écorce d'un arbre. A vivre de cette vie artificielle, Andrée eut aussitôt fait de perdre le

naturel que la timidité. Rien n'était simple en elle, car, toujours préoccupée de l'effet à produire, elle prit de bonne heure l'habitude de s'observer, de composer son maintien, son sourire, ses paroles. Aussi eut-elle beaucoup de succès dès son début dans le monde; on lui trouva du piquant, de l'originalité, quelque chose de singulier qui parut au-dessus de son âge. Et Mme Passemard fut la plus heureuse des mères.

Elle, n'était pas la plus heureuse des filles. A leur insu, ses parents expiaient la faute qu'ils avaient commise de donner à leur enfant cette absurde éducation. Ils avaient négligé de faire la discipline de son esprit; et cet esprit rebelle était secrètement impatient de toute règle et de tout frein. Ils n'avaient pas jugé à propos de lui enseigner le respect : elle les trouvait vulgaires et communs. On avait développé en elle la vanité; par vanité, elle rougissait de sa famille. On lui avait proposé pour but les succès mondains; elle ne rêvait plus maintenant que de chanter ou de réciter des vers en public, afin de soulever encore ces murmures flatteurs, ces applaudissements gantés dont le souvenir enivrant la poursuivait.

Depuis qu'elle était en âge de comprendre, elle n'entendait son père parler que de ses gains, de l'augmentation de ses revenus, de coups de bourse, de fructueux placements. Le soir, à table ou au

salon, Passemard mettait sa femme au courant des affaires de la journée; ces épanchements éveillaient l'idée d'un sac d'argent qui crève. Mme Passemard contemplait son Hector avec une admiration béate et se demandait parfois comment un seul homme avait eu assez de génie pour opérer une si miraculeuse multiplication des pièces de cent sous. Lui, cependant, jonglait avec les millions, tout en marchant à grands pas dans le salon, parlait de monter de nouvelles entreprises, d'élargir ses combinaisons, d'acheter des terrains, de bâtir des cités ouvrières, de créer une banque. L'odeur de son or le grisait; il perdait terre, en proie à l'ivresse des spéculateurs heureux, et ne pouvait plus penser qu'à gagner, à gagner toujours, comme d'autres ne pensent qu'à boire sans cesse. Andrée assistait chaque jour au spectacle de ces âpres convoitises de millionnaire inassouvi. Jamais on ne lui parlait de ses devoirs présents de fille, de ses devoirs futurs d'épouse et de mère. L'argent, toujours l'argent, et rien que l'argent! Elle sut que l honneur est une certaine exactitude à ouvrir sa caisse le jour des échéances et que les bénéfices de deux cents pour cent n'ont pas caractère usuraire. Andrée prit ainsi le respect de la fortune. Mais elle s'en cachait soigneusement, affectait, au contraire, de la dédaigner, se donnait volontiers de petits airs détachés quand on parlait écus et faisait semblant d'ignorer si tel objet coûtait vingt sous ou

vingt francs. Bien qu'elle appréciât fort les avantages de la richesse, elle savait mauvais gré à son père de n'être qu'un parvenu et de trop le laisser voir. Elle avait un peu honte de se sentir fille d'un commerçant et rougissait de colère toutes les fois que Passemard racontait avec orgueil ses modestes débuts de petit épicier aux Batignolles, sans oublier « le coup des jambons d'Amérique », dont il était encore fier après dix-huit ans écoulés. Plusieurs fois, des querelles s'étaient élevées à ce sujet entre le père et la fille. Celle-ci avait été jusqu'à déclarer que le commerce lui faisait horreur, que jamais elle n'épouserait un industriel ni un négociant.

« Un prince alors, sans doute! disait Passemard. Il faut un prince pour mademoiselle!... » Et il se mettait à ricaner, ce qui crispait horriblement les nerfs d'Andrée.

« Allons, allons, dit-il un jour, en tapant sur son gousset, on a de quoi t'en offrir un, si tu y tiens absolument. Ça se trouve, un prince, en y mettant le prix! »

La religion aurait pu lui être d'un grand secours, car elle a quelquefois la vertu de comprimer les révoltes des esprits orgueilleux : or il y avait de l'ange rebelle dans cette jeune fille. Mais M. Passemard était plein de défiance à l'égard de la religion. Il faisait profession de ne pas aimer la *calotte*, croyait le plus sincèrement du monde à une vaste conspi-

ration cléricale dirigée par les jésuites, et qui l'épouvantait, bien qu'il ne parvînt pas à en discerner très nettement le but. Il savait à propos parler de l'Inquisition, de la Saint-Barthélemy, du *Syllabus* et du petit Mortara. Toutefois il n'eût pas fallu le pousser beaucoup sur chacun de ces articles, car il ne s'était jamais soucié de vérifier le contenu du formulaire libre penseur que pendant tant d'années M. Havin lui avait fourni tous les matins. Il s'était contenté de l'apprendre comme on apprend le catéchisme, et il y croyait comme on croit aux mystères. Autre chose est d'être libre penseur ou de penser librement.

A force de voir son père accabler sous le poids de lourdes et inconvenantes plaisanteries les dogmes et les pratiques du catholicisme, le pape, les prêtres, les couvents, Andrée commença bientôt à perdre le respect de la religion et la croyance aux naïfs enseignements qui avaient bercé son enfance. Elle essaya de raffermir sa foi ébranlée en lui donnant pour contrefort la piété maternelle. Mais Mme Passemard n'avait qu'une de ces bigoteries étroites dont la puérilité éloigne de la religion plus qu'elle n'y ramène. Elle s'était fait une dévotion à son image, sotte et vaniteuse, allait à la messe moins pour prier que pour s'y faire voir, exhiber ses chevaux et sa livrée, communiait à Pâques afin d'édifier le monde et ses domestiques, croyait aux

cierges bénits, aux scapulaires, aux guérisons miraculeuses et aux conversations de la sainte Vierge avec de jeunes bergères. Lorsque sa fille lui fit part des premières alarmes de sa foi, cette fausse chrétienne ne sut trouver, pour calmer la jeune âme inquiète et souffrante, que des doléances sur l'impiété des hommes. Entre l'incrédulité libre penseuse de son père et la piété mesquine de sa mère, Andrée ne pouvait guère résister au doute qui si vite élargit et change en brèches les premières lézardes d'une foi chancelante. En effet, il ne resta plus en elle que les ruines de sa croyance.

Le mal n'eût peut-être pas été irréparable si, à défaut de règle divine, ses parents avaient eu soin de la pourvoir de quelques solides préceptes de cette morale humaine qui sert, en somme, la même cause que la religion. Ils n'y songèrent même pas, par la raison que ni l'un ni l'autre ne soupçonnait ce que peut être un enseignement de cette sorte. Non qu'ils fussent, le père un coquin, la mère une malhonnête femme ; mais ces deux natures également vulgaires étaient également incapables d'assumer cette tâche délicate entre toutes qui est la formation d'une âme. Ainsi, l'être moral d'Andrée resta en détresse dans une nuit profonde, où ne brillaient ni la douce lueur indicatrice de la foi chrétienne, ni même ces fanaux d'un éclat plus modeste, que la sagesse humaine allume dans le voisi-

nage des écueils. Ah! comme elle aurait eu besoin d'un pilote, la pauvre abandonnée! Elle ne le trouva pas. Andrée pourtant avait un frère, et c'est le devoir des frères aînés de guider les petites sœurs. Rien est-il plus charmant que d'être institué par la nature ami, confident, éducateur et gardien d'une jeune âme! Malheureusement Maxime ne sut pas s'acquitter de ce doux préceptorat. Son influence sur Andrée, loin d'être salutaire, fut corruptrice. Il n'y avait dans ce gros garçon, d'une lourde et insupportable gaieté, ni délicatesse de sentiments ni élévation de pensée. Deux vulgarités, celle de son père, celle de sa mère, confluaient en lui. Son rôle dans l'éducation d'Andrée fut seulement de donner à sa sœur des notions déplorablement précises sur ce que les jeunes gens appellent s'amuser, de l'initier au jargon des courses, de lui inspirer du mépris pour la tranquille vie de famille, de l'encourager enfin à n'estimer, après les jouissances du luxe, que la vaine gloriole d'attirer sur soi les regards du monde. Ainsi, entre la grossièreté de son père, la nullité vaniteuse de sa mère, la sottise épanouie de son frère, Andrée avait grandi, dédaigneuse et ennuyée. Cette éducation fit d'elle une petite femme sans jeunesse, sans naïveté, sans illusions, sans gaieté, sans entrain, sans abandon; ne respectant rien et ne croyant à rien, si ce n'est à l'excellence de l'argent; n'appréciant, avec la for-

tune, que les satisfactions de la vanité; pleine d'une ambition qui réclamait seulement l'éclat et le bruit; affamée de flatteries; redoutable moins encore par sa beauté que par les raffinements d'une froide et précoce coquetterie.

Elle avait deviné l'amour de Jacques avant que le jeune homme se le fût avoué à lui-même. Par désœuvrement et par instinct pervers, elle se plut ensuite à l'entretenir, mais sans lui fournir d'autres gages que ces regards, ces sourires, ces caresses de la voix, ces faibles pressions de main, artifices perfides qu'une femme emploie quand elle veut prendre un cœur sans donner le sien. Après la guerre, lorsque Jacques, ayant terminé brillamment ses études, eut quitté le lycée, Andrée continua ce manège et eut la satisfaction de voir grandir encore la passion qu'elle avait inspirée. Un jour, après le succès de son concours d'admission à l'École des beaux-arts, Jacques, se trouvant seul avec elle, avait enfin osé faire l'aveu qui depuis si longtemps brûlait ses lèvres. Il laissa ruisseler devant elle l'amour qui, goutte à goutte, s'était amassé dans son âme. Il lui conta sa jeunesse solitaire, mélancolique et laborieuse, ses espérances et ses découragements, le rêve qu'il avait fait d'illustrer son nom, d'arriver pour elle à la gloire et à la fortune.

« Andrée, disait-il, je vous aime. Vous acceptez, n'est-ce pas? le don de ma vie que l'enfant vous a

fait, que l'homme ne pourrait plus aujourd'hui vous reprendre? Dites-moi que vous m'attendrez, et laissez-moi espérer... »

Elle l'interrompit d'un geste, et, plongeant dans les yeux du jeune homme un de ces regards étranges qui l'enivraient, de sa voix mélodieuse et grave elle dit seulement :

« Ami, ne savez-vous pas que vous êtes mon frère d'élection? »

Puis elle passa doucement, d'un air de tendre espièglerie, une rose qu'elle tenait à la main sur les lèvres de Jacques et sortit de ce pas léger qui faisait dire qu'elle glissait au lieu de marcher. Le pauvre naïf se crut dès lors uni à la jeune fille par on ne sait quelles fiançailles mystiques. S'il n'avait point été aveugle, il aurait mieux discerné ce qui se passait en elle. Or Andrée, sans rester tout à fait insensible à la mâle beauté de Jacques, à l'ardeur et à la fidélité de son amour, n'était point disposée à l'épouser.

Pour remplacer la fortune qui lui manquait, aussi bien que le nom, le fils du contremaître Henriot n'avait encore que des espérances de talent. La jeune ambitieuse ne pouvait donc pas compter sur lui pour trouver dans le monde la grande situation qu'elle rêvait. D'ailleurs le mariage alarmait un peu les instincts d'indépendance qu'une éducation imprévoyante avait singulièrement développés en elle.

Se sachant belle et riche, Andrée n'entendait pas se presser de faire un choix.

Depuis son admission à l'École des beaux-arts, Jacques n'avait plus voulu rester à la charge de M. Passemard. Il prit une chambre avec un atelier près du Luxembourg et vécut d'une petite rente, fruit des économies du contremaître, placées avantageusement par le raffineur à la mort de Firmin Henriot et capitalisées jusqu'à la majorité de son fils. Deux ou trois fois par semaine, le jeune homme venait dîner et passer la soirée à l'hôtel du boulevard Malesherbes. On l'y recevait avec une bonhomie cordiale qui laissait trop paraître qu'on ne voyait pas en lui un candidat à la main d'Andrée. Plus d'une fois, il avait été question en sa présence de projets de mariage pour la jeune fille; toujours elle avait élevé des difficultés et fini par rejeter les partis proposés. Jacques en était arrivé à croire par moments qu'elle se réservait pour lui, bien qu'elle n'eût pris aucun engagement à cet égard, si ce n'est pas en prendre que de glisser un regard caressant vers l'homme qui vous adore, en disant d'une voix ennuyée et câline :

« Non, plus tard; je ne veux épouser qu'un homme de talent et qui m'aime. »

Jacques vivait ainsi dans une incertitude douloureuse ou enivrante, selon que le doute ou l'espoir l'emportait en lui. Andrée savait le relever lors-

qu'elle le voyait abattu, le contenir lorsqu'il semblait prêt à se donner carrière : elle pratiquait à merveille cette haute école de la coquetterie qui ne rend la main que pour serrer les rênes aussitôt et fait concourir au dressage d'une passion les propriétés contraires de la cravache et du mors. L'abandon et la réserve, l'affection et la froideur, la câlinerie et l'indifférence étaient combinés avec un art d'autant plus redoutable qu'il se dissimulait soigneusement sous les apparences de la camaraderie. Jacques, étourdi, dompté, en était venu à ce point de résignation docile qu'il acceptait sans se plaindre, en échange de sa pure tendresse, cette amitié ambiguë qui est la fausse monnaie de l'amour. Telle était la situation respective des deux jeunes gens lorsque M. de Garamante vint faire à Mme Passemard cette visite, au cours de laquelle sa perspicacité d'homme qui connaît la vie et qui observe beaucoup ne tarda pas à discerner le manège d'une jeune coquette dépourvue de sens moral aux dépens de la paix d'un cœur simple et grand. Le comte n'eut pas de peine à voir que, si Jacques avait mis un gros enjeu, il n'en était pas de même d'Andrée. Or ce galant homme n'aimait pas qu'on trichât : il se promit de surveiller la partie.

VI

Paris, 10 mai 1877.

« Je suis bien heureux, mon cher ami : j'ai le prix du Salon ! Mon nom mis en lumière, un voyage en Italie, huit ou dix mois de tête-à-tête avec les maîtres, une moisson d'études, et, au retour, quelque belle œuvre... Ah ! mon cher Henri, qu'il est doux ce premier baiser de la gloire !... Et tu ne sais pas tout, tu ne peux pas comprendre... Viens, viens vite, je t'expliquerai... Boucle ta valise et prends le premier train. J'ai besoin de toi, je t'attends et je compte les heures.

« Ton vieil ami,

« JACQUES HENRIOT. »

Quarante-huit heures après le départ de cette lettre, Henri Mareuil frappait à la porte de l'atelier de Jacques.

Ils s'étaient connus au lycée, où le père de Henri Mareuil, greffier au tribunal de commerce de

Rouen, obtint une bourse pour son fils. De complexion nerveuse et délicate, sensible à l'excès, le petit Mareuil était, à l'époque de son entrée au collège, une de ces natures faibles, féminines, que les rudesses de l'internat meurtrissent. Il fut bientôt en butte à l'hostilité de ses camarades. On l'accabla de moqueries, on le battit même, à cause de ses longs cheveux blonds, l'orgueil de sa mère, qui, d'un geste familier, aimait à caresser les boucles soyeuses épandues sur les épaules de son enfant. La vie du lycée ne commença à devenir supportable pour lui que lorsque Jacques Henriot entra dans la classe. Le fils du contremaître, indigné des mauvais traitements que ses condisciples faisaient subir au jeune paria, le prit sous la protection de ses poings vigoureux. C'est ainsi que naquit l'amitié qui ne devait plus cesser d'unir les deux jeunes geus. Admirative et reconnaissante chez Henri, elle prit chez Jacques, avec le temps, le caractère de tendre sollicitude et de protection que revêt parfois l'affection d'un frère aîné pour son cadet. Ils achevèrent côte à côte leurs études avec un égal succès. Henri avait une imagination vive, de l'esprit, une remarquable facilité de parole, beaucoup d'ambition et peu de volonté.

« Tu es une femmelette, lui disait parfois Jacques avec son bon sourire; tu n'as que de l'intelligence et pas de caractère.

— Que veux-tu? répondait-il, à force de me battre, quand tu n'étais pas là, on a cassé en moi le ressort de l'énergie. Je suis faible, indécis, c'est vrai; audacieux dans mes idées et irrésolu dans ma conduite. Mais qu'y faire?... Je suis ton esprit critique, et tu es, toi, ma volonté. »

Il prit ses premières inscriptions de droit en même temps que Jacques entrait à l'École des beaux-arts, vécut pendant trois ou quatre ans de la vie du quartier latin, et dut beaucoup de succès à sa jolie tête blonde. Il s'en autorisa pour affecter ce dédain de la femme qui est une des formes de la fatuité. L'amour lui paraissait un de ces délassements enfantins dont on peut user à la rigueur, mais à la condition de ne point garder d'illusion sur leur puérilité. Les grands enthousiasmes de Jacques le faisaient sourire. Lorsque celui-ci vantait la beauté de la passion :

« Voilà bien mon don Quichotte! disait-il en tordant sa fine moustache; sais-tu que tu es de la race des chevaliers errants, mon bon Jacques? Tiens, je te vois en paladin...

— Je ne t'y vois pas du tout, moi, avait un jour répliqué Henriot.

— Eh non! reprit-il, je ne fais pas anachronisme comme toi, parbleu! Tu n'es qu'un instinctif; tu méritais de vivre il y a trois cents ans, avec ces grands gaillards du XVIe siècle, plus raides que

leurs armures, qui vous tuaient un homme comme une mouche, puis avaient des extases et causaient avec la sainte Vierge. Moi, je suis un analyste. Je me surveille, je me défie de moi-même comme des autres, et ce m'est une joie que tu ne comprendras jamais de découvrir et de déjouer une duperie de mes sens, de mon cœur ou de mon imagination. »

Mareuil disait vrai. Ce jeune homme « déniaisé et guéri du sot » portait clairement la marque d'une époque d'extrême criticisme. Les trois ou quatre générations de Chicaneaux normands dont il était l'héritier lui avaient légué une subtilité avocassière qu'il aiguisa encore par une culture intellectuelle très raffinée. Mais ce n'est pas impunément qu'on excelle aux distinctions sophistiques : son caractère avait perdu en force ce que son esprit avait gagné en agilité. A la conférence Molé, on remarqua quelques-uns de ses discours, où les théories les plus radicales étaient exposées avec un talent précoce. Il ne cachait point d'ailleurs son absolu scepticisme, en politique comme en religion, et pensait que les opinions sont affaire de convenance pour les uns, de routine pour les autres, d'intérêt pour presque tous. Après le succès éclatant de ses derniers examens, il revint à Rouen avec l'intention de chercher fortune au barreau d'abord, puis dans la politique ; c'est là que la lettre de son ami était venue le trouver.

« Mon bon Jacques, va, que je suis heureux de t'embrasser! Sais-tu bien que nous nous sommes un peu perdus de vue depuis quelque temps. Te voilà donc illustre!

— Ne te moque pas, Henri... Assieds-toi plutôt, car nous avons à causer de toi.

— De moi?

— Mais oui; crois-tu donc que je t'aurais fait venir de Rouen seulement pour me féliciter? J'ai bien autre chose en tête.

— Voyons, je t'écoute.

— Es-tu toujours ambitieux?

— Parbleu!

— Bien. Et quelle est ta situation à Rouen?

— Triste. On ne plaide plus en Normandie. Tu ne me crois pas? On ne m'a offert encore qu'une affaire : il s'agissait de défendre un berger soupçonné d'avoir par enchantements et maléfices donné le tournis aux moutons de son fermier. Tu comprends que pour aborder un jour la politique...

— Oui, cela ne vaut pas le procès Baudin, n'est-ce pas?

— Ah! mon ami, que dis-tu là! Le procès Baudin! Quel coup de fortune! Notre rêve à tous, nous autres les débutants! Tu ne le répéteras pas, n'est-ce pas? Eh bien! à la conférence, j'en connais plus d'un qui tuerait Baudin afin de plaider pour lui. Songe donc, quelle cause magnifique!

— Pardon si je t'interromps, mais nous ne sommes pas aux assises, maître Mareuil. Voici ce que j'ai à t'offrir : M. Passemard...

— Ton correspondant du lycée?

— Oui, le grand industriel qui m'a servi de tuteur après la mort de mon père.

— Eh bien?

— Il veut se lancer dans la politique.

— Ah!

— Il songe à se présenter aux prochaines élections dans son département.

— Quelle teinte?

— Cela dépendra. Il ne sait pas encore au juste.

— Bien. Il sera nommé. Mais, au moins, est-ce une des nuances du prisme républicain?

— Oh! certainement. Il cherche un secrétaire et me demande de lui trouver un jeune homme distingué, versé dans la connaissance du droit et sachant de l'économie politique...

— Je refuse.

— Et pourquoi, je te prie? Tu aurais été en relation chez lui avec une foule d'hommes politiques. Au lieu de végéter en province et de gaspiller ton talent dans de misérables affaires, tu serais rentré dans ce grand Paris, tu te serais plongé dans son puissant courant d'idées. Enfin, mon cher Henri, te l'avouerai-je? j'avais un autre motif, tout égoïste celui-là, pour souhaiter que tu acceptasses.

— Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit plus tôt? Voyons vite. Qu'y a-t-il? »

Jacques parut hésiter, se leva, fit quelques pas dans l'atelier, revint s'asseoir en face de son ami et reprit d'une voix qui tremblait un peu :

« Il y a, mon ami, ce que tu dois deviner maintenant, car je t'ai dit quelques mots à ce sujet, il y a bien longtemps. J'aime la fille de...

— Comment! cela dure encore?

— Cela durera toujours... Je vais partir pour l'Italie. La bourse de voyage que le prix du Salon m'a value me permettra d'y passer quelques mois.

— Mais pourquoi partir? Il serait si simple de renoncer à ta bourse et de rester. »

Henri demeura quelques moments sans répondre.

« Sans doute, dit-il enfin avec effort; mais j'ai besoin de travailler là-bas, d'étudier ces maîtres que je connais à peine, les Vénitiens surtout. Il faut que j'achève de me faire un nom. Il le faut; cela importe au bonheur de ma vie. Comme je te le disais dans mon billet, je compte fermement, après huit ou dix mois de labeur et de recueillement, rapporter quelque chose, une œuvre qui me mette tout à fait hors de pages. Et alors, tu comprends, devant partir dans quelques jours, je m'étais épris de cette combinaison qui adoucissait pour moi l'amertume de la séparation et de l'éloignement. Tu aurais été dans la maison, auprès d'elle, tu l'au-

rais vue chaque jour; tu lui aurais parlé de moi quelquefois... tu m'aurais parlé d'elle souvent. »

Jacques prononça ces derniers mots d'une voix basse, qui trahissait une profonde émotion. Henri en fut touché et reprit d'un ton plus grave que d'ordinaire :

« Je comprends, cher ami. Mais, dis-moi, j'ai besoin de te demander quelques renseignements préalables...

— Tu consens donc?

— Comment peux-tu en douter? Vois-tu, mon bon Jacques, tu me reprochais autrefois de ne croire à rien. J'aurais dû te répondre que mon scepticisme s'arrêtait à l'amitié. J'ai commencé de t'aimer il y a douze ans, quand tu m'as arraché aux jeunes tortionnaires qui exerçaient leur cruauté sur ma faiblesse. Depuis j'ai éprouvé que tu étais l'ami le plus sûr qui se pût rencontrer...

— Oui, oui, c'est convenu, passons... Donc, te voilà secrétaire d'un futur homme politique et confident d'un amoureux?

— Pas encore, car tu ne m'as pas tout dit. Je vois bien que tu l'adores, parbleu! la fille de ce raffineur qui se croit apte à faire des lois parce qu'il l'est à faire des pains de sucre. Mais elle, tu ne m'as pas encore dit si elle t'aimait, Jacques! »

Un nuage passa sur son front.

« Elle m'aime, dit-il d'une voix brève.

— Tu en es sûr?

— Sans doute.

— Elle te l'a dit?

— Oui et non.

— Comment! Ah çà, sais-tu bien que je ne comprends plus? »

Jacques se leva et dit brusquement :

« Tiens, Henri, j'ai tort de ne point te parler avec franchise. Oui, j'aime Andrée ardemment : avec mon imagination, qu'elle a séduite, enivrée; avec mon cœur, qu'elle remplit depuis dix ans; avec mes sens même, car il n'est pas une partie de mon être qui échappe à la domination souveraine qu'exerce sur lui la plus étrange et la plus désirable des femmes. Mais elle?... J'ai menti tout à l'heure en te disant qu'elle m'aime. En vérité, je ne le sais pas. Il y a des jours où je crois ne pouvoir plus douter de son affection; il en est d'autres où je trouve dans la froideur de son accueil, dans ses sarcasmes, la preuve de son indifférence et presque de sa haine. Ah! mon ami, cette jeune fille est un sphinx.

— Sois son Œdipe, au lieu de te laisser manger par lui!... Mon cher Jacques, il me semble que tu es engagé dans une aventure où la clairvoyance d'un ami t'est nécessaire. J'ai hâte de connaître ton Andrée et de l'étudier. Si c'est, comme tu le prétends, un rébus, tu es trop amoureux pour le dé-

chiffrer. J'en saurai plus long sur ta bien-aimée à la voir pendant deux heures qu'à t'entendre parler d'elle pendant huit jours. Ta droiture, ton honnêteté robuste et confiante ne peuvent pas discerner certaines ambiguïtés féminines que je soupçonne. Tiens, mène-moi chez M. Passemard.

— Il y a réception chez lui aujourd'hui même. Je lui ai dit que je te verrais et que je te parlerais cet après-midi. Il m'a prié de t'amener ce soir si tu acceptais.

— Parfait! Allons dîner; nous passerons notre habit ensuite, et à dix heures je prendrai possession de mes doubles fonctions de secrétaire et de... comment dois-je dire?... de chien de garde, parbleu! Va, tu seras content de moi : tu verras comme j'aboierai aux voleurs! »

Il éclata de rire, et, passant son bras sous celui de son ami, l'entraîna en disant :

« Oh! ces Hercules! comme ils font la partie belle à Omphale! Quelle faiblesse, mon cher, d'être épris comme tu l'es, au point de perdre l'esprit critique, qui est l'honneur et la vraie force des hommes supérieurs! »

VII

Vers onze heures, la voiture qui amenait les deux amis roula sous la voûte de l'hôtel Passemard.

« Mademoiselle demandait il y a un instant si monsieur n'était pas encore arrivé, » dit Baptiste, en prenant le pardessus et la canne de Jacques.

« Ah ! ah ! dit Henri à voix basse, il paraît qu'on a hâte de te voir. Sache te faire attendre, mon bon, c'est une grande force ! En amour, quand l'homme n'arrive pas, c'est la femme qui vient. »

Près de la porte du grand salon, M. Passemard recevait ses invités, tout en causant avec M. de Garamante et quelques personnes appartenant au monde de la finance et de a politique. Le comte, apercevant Jacques, fit vivement quelques pas en avant, lui tendit la main avec la plus franche cordialité, et de sa voix mâle qui donnait à ses paroles on ne sait quel charme de loyauté :

« Monsieur, dit-il, j'ai appris par les journaux, il y

a deux jours, le succès que vous venez de remporter, et ce m'est une joie très vive de vous en faire mes plus sincères compliments. Je suis heureux que vos pairs, en vous accordant cette haute distinction, aient confirmé le verdict que j'avais, pour mon compte, déjà prononcé...

— Eh bien! te voilà donc, grand vainqueur! interrompit Passemard. Alors, c'est bien toi qui as le prix du Salon, avec bourse de voyage?

— Mais oui, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Permettez-moi de vous présenter mon intime ami, Henri Mareuil.

— Ah! très bien!... Messieurs, je vous quitte pour un instant... Voulez-vous prendre la peine de me suivre, monsieur; j'ai quelques mots à vous dire dans mon cabinet... Jacques, tu nous accompagnes; je compte, après notre petit entretien, te confier M. Mareuil pour que tu le pilotes dans le bal et le présentes à Mme Passemard et à sa fille. »

Ils entrèrent dans le cabinet de travail.

« Asseyez-vous, messieurs, dit Passemard. Je reste debout, car la position assise est funeste aux hommes qui tout le jour (il passa la main sur son front et soupira) sont astreints au travail de la pensée... Où en étions-nous?... Ah! votre ami Jacques a dû vous faire connaître, monsieur, mes intentions, et, d'autre part, il m'a donné sur vous tous les renseignements que je pouvais souhaiter...

— Parfaitement, monsieur.

— Voilà qui est fort bien. Je n'ai donc qu'un mot à vous dire, monsieur mon secrétaire... »

Et il le mit au courant de ses projets. Il songeait à se présenter aux prochaines élections. Sa situation industrielle était magnifique, mais sa situation politique était encore à faire. Il n'était pas même conseiller général de son département! Il avait résolu de faire pénétrer ses idées dans les masses profondes du suffrage universel sous la forme d'articles de journaux, d'opuscules et de petites brochures, qu'on répandrait à profusion dans la circonscription. Le temps lui manquant, il avait besoin d'un collaborateur et se félicitait d'en avoir trouvé un tel que M. Mareuil.

« Et maintenant, jeunes gens, allez vous rafraîchir au buffet; dansez, amusez-vous! Toi, Jacques, je te charge de M. Mareuil. Présente-le à ces dames, fais-lui faire connaissance avec Maxime et ses amis. Moi, je retourne à mon poste de maître de maison. Je vais reprendre avec quelques personnages politiques que j'ai là un intéressant échange de vues, que nous avions commencé tout à l'heure, sur la réforme de la constitution dans un sens plus démocratique. Retenez bien ceci, monsieur Mareuil: le cléricalisme et la magistrature, voilà les deux ennemis. »

Et il sortit, portant la tête avec plus de fierté que

Mirabeau après qu'il eut rudoyé M. de Dreux-Brézé. Henri tendit les deux mains à Jacques et dit en riant :

« Comme il faut que je t'aime ! »

Quand ils rentrèrent dans le grand salon, les danses avaient commencé. Les couples enlacés tournoyaient dans l'espace étroit, sous l'œil des mamans. Les braves et dignes femmes ! qu'elles sont majestueuses à leur banc de quart ! La vieille garde n'était pas plus solide au feu qu'elles ne sont résistantes à la fatigue. Elles s'ennuient, oh ! oui, elles ont chaud, elles ont sommeil. Mais chacune a pour le moins une fille à marier, et l'on sait que la valse fait bien des mariages ! Elles resteront donc toutes jusqu'à la fin, stoïques. Elles entendront pour la centième fois, en dodelinant la tête, la même polka insipide; pour la centième fois, elles subiront le supplice de l'odieux cotillon. Pas une ne désertera ! Leur récompense est là, en bas, dans la voiture :

« Eh bien! ma fille, y a-t-il du nouveau?

— Le petit baron m'a demandé deux valses et un quadrille.

— Il t'aime, ma fille !... Quel bonheur! Un si charmant garçon ! Riche, des espérances, et si rangé ! »

Or, tandis que le coupé du petit baron dépose son maître, avenue de Villiers, à la porte de Mlle Nana, la mère et la fille, serrées l'une contre l'autre, ne se

disent plus rien, parce qu'elles font toutes les deux un beau rêve. L'une se voit en longue robe blanche, perdue dans un nuage de mousseline et descendant, les yeux baissés, l'escalier de la Madeleine, tandis que du fond de l'église, dont l'obscurité est mouchetée de points d'or, l'orgue jette ses grandes ondes vibrantes; l'autre croit bercer sur ses genoux un petit être frais et rose qui regarde on ne sait où, et tend ses mains mignonnes pour prendre on ne sait quoi... Ah! les braves femmes!

Par l'embrasure d'une porte encombrée d'habits noirs, les deux amis regardaient les danseurs, lorsqu'un petit mouvement nerveux de Jacques apprit à Henri qu'Andrée était là. Elle passa, en effet, devant eux, emportée par le tourbillon de la valse, pâle, les yeux mi-clos, les lèvres un peu serrées, la tête légèrement inclinée en arrière. Sa taille flexible ployait sous le bras du grand homme brun qui l'entraînait : elle ne paraissait ni voir ni entendre, tant elle était ravie en extase par l'ivresse du rapide tournoiement.

« C'est elle, n'est-ce pas? dit Henri à l'oreille de son ami.

— Oui, répondit Jacques d'une voix brève. Viens que je te présente à sa mère. »

Les dernières mesures de la valse venaient en effet de résonner. Les deux amis se frayèrent un passage jusqu'à Mme Passemard. Elle trônait, au

milieu de plusieurs matrones, qui promenaient sur les hommes le regard inquisiteur des mères de famille en quête d'un gendre, ce regard prompt à découvrir les indices de calvitie et les symptômes d'abdomen, ce regard où il y a de la supplication, mais aussi de la menace, et qui signifie : Ah! si l'on pouvait donc marier sa fille sans avoir un gendre!

« Henri Mareuil! madame, dit Jacques, l'ami dont je vous ai parlé ces jours derniers...

— Monsieur, je suis heureuse de voir chez moi un jeune homme dont la distinction... Vous venez de Rouen, je crois?... Y aura-t-il beaucoup de pommes en Normandie, cette année? »

Mme Passemard avait appris que le dernier mot de l'amabilité est de mettre les gens à leur aise en les plaçant sur leur terrain. Et, dame, quand on vient de Rouen!... Henri, un peu étonné de cette sollicitude pour le cidre, cherchait une réponse, quand l'excellente femme reprit :

« Ah! j'aperçois M. de Garamante : que je vous présente bien vite à lui! »

Les violons grincèrent un instant après. Henri se retourna pour chercher Jacques et ne le vit plus. Comme les danseurs faisaient de nouveau irruption dans le grand salon, il battit en retraite vers l'antichambre, se trouva à côté de M. de Garamante, et profita de sa récente présentation pour engager la conversation avec lui.

Il y a une sorte de franc-maçonnerie intellectuelle qui permet à deux hommes, étrangers l'un à l'autre, de se reconnaître pour gens d'esprit après qu'ils ont échangé dix mots. Le comte, charmé de trouver dans Henri Mareuil un fort agréable partenaire, se mit à causer avec lui sur un ton aimable et enjoué.

« Ainsi, monsieur Mareuil, votre ami M. Henriot ne prend pas même le temps de jouir de son beau succès et part dans quelques jours pour l'Italie?

— Mon Dieu oui, monsieur. Il a grande hâte d'étudier les maîtres chez eux. Il me disait hier soir encore que l'œuvre d'art a besoin d'être vue dans le milieu où elle a été composée, qu'un Raphaël perd quelque chose à sortir du Vatican ou des Offices, un Véronèse à être exilé loin de Saint-Marc; qu'enfin un Rubens ne se doit pas goûter aussi bien à Madrid qu'à Anvers ou à Gand.

— Oui, c'est là une opinion ingénieuse. Ainsi, pour votre ami, les œuvres des grands peintres n'auraient pas pour cadre seulement un morceau de bois doré, mais, si je puis dire, le pays même où elles ont été conçues. Soit!... Mais n'a-t-il pas le cœur un peu gros de quitter ainsi, pour plusieurs mois, sans avoir jamais voyagé auparavant, que je sache, Paris, ses amis, et cette excellente famille Passemard, où tout le monde le traite comme l'enfant de la maison?

— Sans doute. Néanmoins, l'intérêt de son avenir doit passer avant toute considération d'amitié, et, d'ailleurs, rien ne le retient ici...

— Tant mieux, monsieur! » dit le comte avec une nuance de gravité qui fut remarquée de Henri.

Leurs yeux se rencontrèrent; Mareuil lut dans ce regard si limpide que le vieux gentilhomme connaissait le secret de Jacques.

« Avez-vous vu Mlle Passemard? reprit M. de Garamante; elle est tout à fait en beauté, ce soir, avec sa robe rouge.

— Je l'ai aperçue tout à l'heure. Elle faisait un tour de valse.

— Avec qui, savez-vous?

— Non. Un grand monsieur brun que je ne connais pas.

— De longues moustaches noires, sans doute? C'est M. de Morincourt, un peintre dont elle a pris des leçons d'aquarelle, et qui, dit-elle, a beaucoup de talent... Vous le verrez souvent ici.

— Ah! »

Il y eut de nouveau un silence. Le comte ajouta négligemment :

« Oui, il est très assidu chez les Passemard, surtout depuis quelque temps. Je m'étonne que M. Henriot ne vous ait pas parlé de lui; car, puisque vous devenez le collaborateur de M. Passemard, et, — dit-il avec un sourire, — l'utiles

auxiliaire de sa récente ambition politique, votre ami aurait dû, ce me semble, vous mettre un peu au courant des choses et des gens...

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu prendre la peine de réparer cet oubli.

— Me remercier, inutile! J'ai pour M. Henriot de l'estime et de la sympathie : il m'est donc fort agréable d'avoir eu l'occasion d'échanger quelques paroles avec son meilleur ami... Encouragez-le à partir, monsieur Mareuil!.. S'il hésitait au dernier moment, pour un motif ou pour un autre, insistez, du droit de votre amitié. Croyez-moi, il a mieux à faire en Italie qu'à Paris. »

En prononçant ces mots, le comte avait les yeux fixés vers la porte : Henri suivit la direction de son regard et vit Andrée qui s'avançait vers eux, appuyée sur le bras de Jacques. Elle marchait avec cette grâce alanguie que donne aux femmes, à la fin d'une nuit de bal, la fatigue de la danse. Indifférente en apparence au murmure flatteur qui accompagnait chacun de ses pas, elle levait un peu la tête, d'un joli mouvement de femme amoureuse, pour regarder Jacques en lui parlant. Henri était si loin de s'attendre à ce spectacle, qu'il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers M. de Garamante : celui-ci ne répondit à cette interrogation muette que par le plus ironique de ses sourires et s'inclina profondément devant la jeune fille, qui reçut ce salut avec

un peu de froideur. Sans même attendre que Jacques lui eût présenté Mareuil :

« Monsieur, dit-elle, votre ami m'a si souvent parlé de vous qu'il me semble non pas vous voir pour la première fois, mais vous retrouver. Laissez-moi donc vous traiter comme une vieille connaissance. »

Et elle lui tendit la main, ce qui ne laissa pas de troubler un peu Henri, bien qu'il se fût depuis longtemps corrigé de la timidité comme d'une faiblesse.

A ce moment, un nom passa de bouche en bouche dans le groupe voisin; toutes les têtes se tournèrent curieusement vers l'antichambre que traversait une grande femme brune, très maigre, vêtue d'une superbe robe de satin noir. En l'apercevant, Andrée quitta le bras de Jacques, rajusta rapidement devant la glace le haut chignon de sa coiffure *à l'empire* et se dirigea vers la nouvelle venue en disant :

« Ah! madame de Rénouville!... Je vous quitte, messieurs; à tout à l'heure! »

Jacques la suivait d'un long regard chargé d'amour, quand Henri interrompit brusquement sa rêverie pour lui dire :

« Eh bien! comment vont tes affaires, ce soir?

— Mieux que je n'espérais. Elle m'a beaucoup félicité de mon prix, tout en faisant des réserves sur le mérite de mon tableau, à ce qu'il m'a semblé....

Dieu qu'elle est belle ce soir! Ne trouves-tu pas que cette coiffure grecque lui donne l'air d'une jeune Diane?

— Oui, oui, tout à fait... Mais, c'est égal, je n'aimerais pas à être son mari.

— Vraiment! Et pourquoi?

— A cause d'Actéon, mon cher! »

Jacques fronça les sourcils et jeta un regard furieux sur Henri. Il allait sans doute lui adresser quelque mot vif, lorsque M. de Garamante se rapprocha d'eux :

« Monsieur Henriot, dit-il, je vous reproche de retenir votre ami dans le petit salon alors qu'il se passe dans le grand des choses fort intéressantes.

— Quoi donc?

— Venez voir... Tenez, là, près de cette portière, nous serons à merveille... »

Mme de Rénouville, debout au milieu du salon, promenait sur le cercle d'hommes et de femmes qui l'entouraient l'impertinence de son regard myope en jouant négligemment avec un superbe lorgnon d'or. Mme Passemard s'empressait auprès d'elle :

« Ah! madame la baronne, que c'est aimable à vous! Je n'osais plus espérer que notre petite fête eût l'honneur de votre visite...

— Je me suis laissé retenir un peu tard, en effet, chez les Sauveterre, où il y avait ce soir une réu-

nion tout à fait *selected.* Cette bonne duchesse voulait absolument me garder à souper...

— Nous accorderez-vous au moins, madame la baronne, le plaisir que vous lui avez refusé? dit galamment Passemard.

— Non; je le regrette, mais je suis attendue chez la marquise de Monte-Cavallo : j'ai promis... Ah! voici votre fillette, » dit-elle en apercevant Andrée.

Elle porta son lorgnon à la hauteur des yeux et cligna les paupières en examinant la jeune fille. Puis à demi-voix et se penchant vers Mme Passemard :

« Très réussie, cette coiffure empire! Bien dans le caractère de la tête. Un bon point aussi pour la robe. Worth ou Doucet?... Doucet, n'est-ce pas? je m'en doutais, au style du corsage. Worth se néglige un peu... Avez-vous eu du monde ce soir?

— Mais certainement : le comte de Garamante, le vicomte de Morincourt...

— Il vient de publier un bien joli volume de vers... Qui encore?

— Le baron et la baronne de Champrosay, M. Samuel Ganoc, les Oltenheim, le comte de Sassoferrato....

— L'ancien hautbois du théâtre de Nice, n'est-ce pas? dit-elle d'une voix douce.

— Oui, répondit Mme Passemard avec un peu de confusion; mais vous savez que, depuis son mariage à Marseille avec la riche veuve de l'armateur Mou-

lineaux, il a obtenu du pape un titre de comte et qu'on l'accepte aujourd'hui dans le meilleur monde...

— Oh! je sais, je sais... Je ne suis pas fâchée, néanmoins, d'apprendre qu'on m'avait bien renseignée sur lui... Ce monsieur ne reçoit pas sans doute; du moins il ne m'a pas encore donné signe de vie... Il faudra pourtant que je m'occupe de lui un de ces jours... Vous pouvez le lui dire, puisque vous le connaissez. »

Mme Passemard, très penaude, voulait reprendre l'énumération. L'autre l'interrompit au premier nom :

« Oui, oui, dit-elle, je vois que vous avez autre chose et mieux que des comtes du pape. Cela fait un peu sourire, vous savez, cette noblesse de pacotille... Allons, au revoir, chère madame! »

En la reconduisant, Mme Passemard murmura à son oreille quelques mots que l'on n'entendit pas. Mme de Rénouville lui répondit en s'enveloppant dans sa sortie de bal :

« Je ne puis vous le promettre... Je tâcherai,... la place me manque bien...

— Un mot seulement, chère madame, pour ma fille! Vous avez toujours été si bonne pour nous! »

Mme Passemard rentra dans le salon.

« Eh bien! vous avez vu? dit M. de Garamante aux deux jeunes gens.

— Ah çà, quelle est cette femme? » demanda

Henri, qui avait tout observé avec le plus vif intérêt : les cajoleries de Mme Passemard et de son mari, l'air insolent de la dame et les efforts que tous, hommes et femmes, faisaient pour être remarqués d'elle.

« Cette femme! reprit le comte. Peste, comme vous la traitez! Sachez, jeune homme, que vous venez de voir une souveraine. Et son trône est solide à celle-là, car il repose sur la forte base de la sottise humaine! Saluez Veloutine, de *la Soirée parisienne*, arbitre du goût, reine des élégances, dispensatrice des réputations mondaines! Veloutine, qui sert chaque matin la manne intellectuelle dont s'alimentent avant midi trente mille cerveaux de femmes, grandes dames, bourgeoises, cocodettes, cocottes, grisettes et femmes de chambre! Veloutine, dont une chronique élogieuse fait pâmer de joie des duchesses et des corsetières, des ténors et des académiciens!

— Vraiment, c'est elle! Je ne connaissais encore que sa prose.

— Prose admirable, monsieur, genre nouveau qui manquait à notre littérature contemporaine : la réclame sentimentale et le boniment lyrique. Étudiez ses chroniques : tout y est tendre, délicat, débordant de poésie. Pas une où il ne soit question d'hirondelles, de zéphirs, de lacs bleus, de ciels d'opale, d'infini, d'au delà, à propos de la traîne de Mme X... ou du corsage de Mme Z... L'adresse de la

bonne lingère s'y glisse discrètement entre un mot de Rivarol et deux vers de Musset. C'est charmant, vous dis-je! Ajoutez que Veloutine est pleine de bons sentiments, qu'elle a de la religion, du respect pour les grandes infortunes royales ou impériales, qu'elle déplore les excès de la révolution. Oui, le comte de Chambord a parfois l'honneur d'être patronné par elle, entre une modiste et un bottier! Je vous assure que cette femme fera époque. On ne soupçonnait pas avant elle jusqu'où pouvait aller la bêtise et la platitude d'un côté, de l'autre l'impudence.

— Que voulez-vous y faire?

— Moi? Rien! En rire à l'occasion, et, comme tout le monde, lire chaque matin son article de Barnum idéaliste. Sous l'ancien régime, par exemple, si j'avais été au pouvoir, je crois que je l'aurais fait fouetter un peu en place de Grève... Oh! rassurez-vous, pas très fort, tout juste assez pour l'empêcher après d'être prise au sérieux...

— Et sous quel prétexte?

— Comme coupable du délit d'effronterie au premier chef et responsable d'une inquiétante recrudescence de la vanité et de la puérilité féminines en France...

— Eh bien! monsieur de Garamante, dit Andrée en entrant, comme vous nous traitez, *poverine chè siamo!* C'est bien comme cela qu'on dit en italien, n'est-ce pas, Jacques?

— Ma foi, je ne suis pas bien fort.

— Vous savez donc l'italien, mademoiselle? demanda Henri.

— Oh! non. J'en suis bien loin encore. Mais je m'amuse à l'étudier un peu pour mon chant... Et puis, c'est mon rêve de lire Léopardi dans le texte.. Il faudra même, Jacques, que, pour me faire faire des progrès, vous m'écriviez de là-bas en italien; j'essayerai de vous répondre...

— De grand cœur, je vous assure... Quelle magnifique langue, n'est-ce pas?

— Oui, mais, dit-elle en minaudant un peu, je ne lui pardonne pas d'avoir fait *fleur* du masculin... Messieurs, le souper est servi... monsieur de Garamante veut-il m'offrir son bras? Nous allons, si vous voulez, aller du côté des jeunes... Oh! ne protestez pas, monsieur le comte, les célibataires sont toujours jeunes! Non, pas par là... ce sont les hommes politiques et mon père qui continuent à réformer la constitution : il paraît qu'elle en a grand besoin, car ces messieurs ont commencé à dix heures et voici que deux heures sonnent. Tenez, j'aperçois mon frère avec ses amis, là-bas, au fond du petit salon. Nous serons seuls.. Allons le rejoindre.. Monsieur Mareuil, je vous présente mon frère Maxime... Et maintenant, asseyons-nous. »

Ils prirent place tous quatre à une de ces petites tables qui permettent aux soupeurs de s'isoler et de

former des groupes sympathiques : ingénieuse innovation, à laquelle le flirt n'a rien perdu, et qui remplace, au grand profit de la gaieté, la solennité un peu froide de la table unique d'autrefois. Les jeunes filles apprécient fort cet usage qui leur permet de prendre, sous l'œil maternel, une sorte d'avant-goût du cabinet particulier, et c'est merveille de voir comme cette seule pensée émoustille toutes ces demoiselles.

« Petit frère, pourquoi ne t'a-t-on pas vu ce soir au salon? » interpella Andrée.

Petit frère tourna vers sa sœur un visage charnu, rose, absolument imberbe, et qui semblait, comme celui de quelques jeunes Anglais, modelé dans un rosbif. Avant de répondre, il commença par rire lourdement, et d'une voix pâteuse il dit enfin :

: J'étais *vanné*. Alors j'ai taillé un petit *bac* dans ma chambre avec Loulou et Panonceau.

— Ils sont donc venus ce soir? C'est égal, tu as eu tort de ne pas descendre; M. de Morincourt avait amené sa sœur...

— Ah! oui... Un mariage, n'est-ce pas?.. Je t'ai déjà dit que je n'étais pas encore sur mes boulets.

— Il est charmant, ce jeune homme! » murmura Henri à l'oreille de Jacques.

Le souper terminé, M. de Garamante se retira, après avoir serré très cordialement la main de Jacques.

« Bon voyage, monsieur Henriot! Tous mes vœux vous accompagnent. Rapportez-nous de là-bas quelque belle œuvre. Croyez-en un vieux philosophe : le travail est encore ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Lui seul ne trompe pas, lui seul rend ce qu'on lui donne, lui seul par conséquent vaut la peine qu'on l'aime passionnément. Au revoir! »

Maxime et ses amis avaient quitté le petit salon; Henri passa négligemment dans le grand. Jacques et Andrée demeurèrent seuls. On entendait sous la voûte le roulement sourd des voitures qui emmenaient les derniers invités de M. Passemard. Les deux jeunes gens restèrent un moment silencieux :

« Ainsi, vous partez? dit Andrée.

— Oui.

— Quand?

— Le plus tôt possible. Demain.

— Pourquoi?

— Vous le savez.

— Si je le sais, redites-le-moi.

— A quoi bon?

— Parlez, je le veux.

— Je pars pour échapper au supplice de la vie d'incertitude à laquelle vous me condamnez depuis si longtemps. Je suis las. Je veux tenter l'épreuve de l'absence, et voir si d'aventure elle aurait cette vertu miraculeuse de mettre l'amour dans votre cœur ou l'oubli dans le mien.

— Vous ne m'aimez plus?

— Et vous, m'aimez-vous enfin?

— Vous savez bien qu'une femme répugne à faire de ces aveux... Elle prouve qu'elle aime... elle ne le dit pas. »

Debout près de la chaise sur laquelle Jacques était assis, elle approcha d'un mouvement très lent et très doux sa main des lèvres de son ami. Celui-ci détournait la tête avec une sorte d'effroi, lorsqu'un arome subtil, dont le corps même de la jeune fille semblait imprégné et que Jacques connaissait depuis des années, monta tout à coup à ses narines. Alors il se jeta avidement sur la main qu'elle lui tendait toujours et la couvrit de baisers. Il n'avait plus peur, maintenant, il ne luttait plus contre la dangereuse ivresse. La jeunesse et la passion flamboyaient dans ses yeux. Elle chercha faiblement à se dégager, ravie et troublée, car elle ne l'avait jamais vu si beau.

« Jacques! » dit-elle, un peu pâle.

Il abandonna aussitôt sa main et s'écarta d'un pas. Alors un sourire, indéfinissable comme celui de la Joconde, releva l'angle moqueur des lèvres de la jeune fille.

« Vous êtes fou, je crois? dit-elle de l'air le plus tranquille du monde.

— Oui, Andrée... et c'est pourquoi je pars. Je vais chercher là-bas la paix qui me manque ici. Je tâche-

rai de rapporter assez de réputation pour arriver à votre cœur par le chemin de la vanité, qui seul y conduit... »

Il fit quelques pas pour sortir, et, se retournant :

« Ainsi, vous me laissez partir sans un mot, sans une espérance?

— Ami, dit-elle, pour mériter Rachel, Jacob servit sept ans! »

Et elle disparut, après lui avoir adressé de la main un signe qui pouvait être un geste d'adieu ou un baiser.

Le lendemain soir, vers huit heures, Jacques et Henri se promenaient sur le quai de la gare de Lyon en attendant le train d'Italie.

« Ainsi, disait Jacques, c'est bien entendu. Parle-lui de moi mais surtout parle-moi d'elle. Tu me tiendras au courant de tout, n'est-ce pas? S'il est de nouveau question de quelque mariage, si M. de Morincourt ou tout autre devient menaçant, ne crains pas de me prévenir.

— Alors, interrompit Henri, ce que tu m'as dit cette nuit en rentrant est bien vrai? Tu as eu une explication avec elle et tu n'en es pas plus avancé! Et moi qui croyais quand j'ai quitté le petit salon... Ah! c'est trop fort!... Mais elle se moque de toi, mon cher, et de la plus indigne façon!

— Henri, ne sois pas si sévère pour Andrée. C'est

un caractère très complexe, difficile à définir. Il y a en elle une part de sincérité... Tiens, je suis sûr maintenant qu'elle m'a aimé hier... pendant que je la promenais dans le bal, et après le souper, dans le petit salon... Oui, j'en suis sûr, te dis-je.

— Et comment te l'a-t-elle prouvé? Quel gage t'a-t-elle donné? Non, non, je ne crois pas à cet amour intermittent. Mon pauvre ami, tu es entre les mains d'une coquette d'espèce rare et dangereuse. Donne-moi le temps de l'étudier encore un peu, et je m'engage à mettre ses artifices si bien à découvert, que le charme qui t'enchaîne à elle en sera rompu pour jamais. J'ai commencé mon enquête hier, et j'ai déjà la déposition d'un galant homme qui paraît s'intéresser fort à toi, M. de Garamante. Je te promets un joli dossier dans quelque temps. Tu verras! Pendant que tu seras là-bas, je soumettrai ta bien-aimée à une analyse méthodique et persévérante.

— Soit! fais de la psychologie tant que tu voudras... Seulement, Henri, n'oublie pas que tu es mon avocat auprès d'elle et que j'ai confié à ton amitié mes plus chers intérêts.

— Ah çà, de quel ton me dis-tu cela? Qu'as-tu donc?

— Rien... Une idée qui me passait par la tête... une idée absurde.

— Tu vas me le dire!

— Mille fois non! J'en rougis déjà... Ah! voici le train. Allons, mon ami, il faut nous séparer!.. Plaide bien ma cause, Henri; il me semble que je laisse ma destinée tout entière entre tes mains. »

Ils s'étreignirent dans une longue et muette accolade. Puis Jacques sauta dans son wagon; un coup de sifflet retentit, le train se mit en marche et Henri resta seul, pensif.

« Une idée absurde, a-t-il dit. Laquelle? » murmurait-il à mi-voix. Tout à coup, haussant les épaules : « Grand jaloux, va! » dit-il avec un sourire.

VIII

Le château des Charmilles, que M. Passemard avait acheté au comte de Garamante, est situé dans le voisinage de la forêt de Fontainebleau, au sommet d'une colline d'où le regard embrasse un de ces paysages sans grandeur, mais non pas sans charme, qu'on trouve aux environs de Paris. Le parc descend en pente très douce jusqu'à la Seine : les molles sinuosités de la plus nonchalante des rivières se déroulent entre les coteaux boisés de la rive gauche, et, à droite, une vaste plaine où la moisson, verte en avril, jaunissante en juin, dorée en août, ondule à perte de vue. A quelque distance du château, sur la lisière de la forêt, le pavillon de chasse habité par M. de Garamante pendant la belle saison dresse son toit pointu au-dessus d'un bouquet de bois.

Vers le milieu de juin 1877, la famille Passemard quitta Paris et s'installa aux Charmilles. Henri Ma-

reuil se félicita fort de ce départ. Depuis un mois qu'il avait pris possession de ses fonctions officielles et secrètes, il avait seulement entrevu, aux heures des repas, la fille de M. Passemard et échangé avec elle quelques paroles insignifiantes. Le nom de Jacques avait à peine été prononcé. Aussi fut-ce avec un peu de surprise qu'il entendit un soir, à la fin du dîner, Andrée lui dire tout à coup :

« Eh bien! monsieur Mareuil, avez-vous reçu des nouvelles d'Italie?

— Aujourd'hui même, mademoiselle. Le piéton m'a remis tout à l'heure une lettre de Jacques.

— A-t-il fait bon voyage?

— Excellent.

— Et que vous dit-il d'intéressant?

— Mon Dieu, pas grand'chose. Il a passé quelques jours à Turin, à Gênes, et se propose d'arriver à Florence seulement vers la fin de la semaine. Il ne se presse pas et prétend qu'on doit déguster l'Italie à petits coups, comme un verre de vin vieux.

— Est-ce tout?

— Mais oui, à peu près... Ah! j'oubliais une commission : Jacques me charge de présenter son respect à madame votre mère et à M. Passemard.

— Ah!... »

Elle changea brusquement de sujet, et il ne fut plus question du voyageur.

Henri avait supprimé à dessein, dans le compte

rendu de la lettre, tout ce qui avait trait à Andrée. C'était une petite expérience qu'il tentait, afin de savoir comment la jeune fille accepterait cette prétendue indifférence de Jacques.

Andrée fut, ce soir-là, de très méchante humeur. Elle s'était assise dans un coin du salon, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil, et regardait obstinément en l'air, sans rien dire, tandis que son père étudiait les cours de la Bourse et que Maxime cherchait dans ses journaux de sport des révélations sur les performances de différents chevaux. Après un assez long silence, Mme Passemard, qui ne cessait de s'agiter sur sa chaise et poussait de gros soupirs en regardant sa fille, interrompit un travail de couture pour lui dire :

« Est-ce que tu es souffrante, Andrée!... C'est sans doute le changement d'air?... Veux-tu prendre une tasse de camomille? »

Mme Passemard avait une dévotion particulière pour cette tisane et la préconisait avec autant de confiance contre les idées noires que contre les crampes d'estomac. Andrée se redressa brusquement et répliqua d'une voix irritée :

« Mais non, je ne suis pas souffrante! Je me tais, voilà tout. C'est une persécution, ma mère, de me proposer une tasse de camomille toutes les fois que je n'ai pas envie de parler.

— Allons, Bichette, dit Passemard, du calme! Ne

sois pas nerveuse comme cela, que diable! Ça t'ennuie un peu d'avoir quitté Paris, n'est-ce pas? Te voilà bien malheureuse!... Voyons, il faut te distraire... Veux-tu faire un besigue avec moi ou ton frère?

— Non, merci, jouez ensemble.

— Viens-tu faire un tour au potager?... Allons voir les melons, dis, veux-tu, pendant qu'il fait encore un peu jour?

– Non, il y a trop d'humidité. Allez prendre l'air tous les deux. Je reste ici. »

Elle se leva nonchalamment, étendit les bras en bâillant, s'approcha de la table où Henri lisait, tout en l'observant du coin de l'œil, feuilleta *l'Illustration* et *le Tour du Monde*, parcourut le sommaire d'une revue, puis, se laissant tomber d'un air découragé sur le tabouret de son piano, elle jeta au hasard quelques accords et se mit à chanter :

Ah! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez!

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement!

Après un silence, elle reprit la seconde strophe d'une voix lente, termina avec une fort belle note grave et resta pensive, oubliant ses doigts sur le clavier.

« Jolie musique ! dit Henri.

— Belles paroles ! répliqua-t-elle... Bonsoir, ma mère... Décidément, je suis fatiguée. Je vais me coucher... Bonsoir, monsieur Mareuil... Veuillez, dit-elle avec un peu d'affectation, me rappeler au souvenir de Jacques quand vous lui écrirez...

— Vous rappeler à son souvenir, mademoiselle !... Je ne pense pas que cela soit nécessaire, » répondit-il à voix basse, après une seconde d'hésitation et en s'efforçant d'atténuer, par l'innocence de son air, la hardiesse de sa réponse.

Elle sortit.

« Tiens ! tiens ! pensait-elle en montant à sa chambre, il paraît que ce bon Jacques n'a pas voulu quitter Paris sans laisser auprès de moi un fondé de pouvoirs, et c'est à M. Mareuil qu'il a confié sa procuration... Oh ! mais cela devient très amusant, alors ! »

La chambre de la jeune fille communiquait de plain-pied avec un balcon par une porte-fenêtre. Andrée l'ouvrit, et, appuyée sur la grille, elle regarda. C'était une de ces claires nuits d'été qui ajoutent on ne sait quel mystère et quel recueillement à la majesté des grands bois. La lune baignait de sa lumière lactée une immense pelouse, qui, entourée par les masses sombres des taillis, semblait une nappe d'eau phosphorescente bordée par de noires falaises. Dans l'air apaisé flottaient ces

vagues parfums qui sont l'haleine nocturne des champs. Ils sortent non seulement des fleurs, mais aussi de la bonne terre nourricière qui ouvre tous ses pores à la fraîcheur du soir, des herbes que la rosée vivifie, des feuillages frissonnant sous la caresse d'une brise légère, des troncs mêmes, dont l'écorce est gonflée par le flux puissant de la sève. Au milieu du grand silence des êtres et des choses, seul, un mélancolique oiseau de nuit jetait son cri monotone, dont la note unique, infiniment triste et douce, traversait l'espace à intervalles réguliers et se perdait au loin dans la campagne endormie.

Si peu sensible que fût d'ordinaire Andrée à la grandeur simple des spectacles de la nature, la poésie de cette nuit splendide avait un charme si pénétrant que la jeune fille se sentit gagnée après quelques minutes de contemplation par une émotion inconnue. Elle songea à son ami absent; elle revit Jacques tel qu'il lui était apparu dans le petit salon, non pas triste et timide comme de coutume, mais la voix impérieuse, le geste dominateur, les yeux pleins de flamme. « Pourquoi n'est-il pas toujours ainsi? » pensa-t-elle. Puis, par un retour sur elle-même, elle se prit à regretter amèrement le vide et l'inutilité de sa vie : « Que devenir? Attendre encore ou bien épouser Jacques? Mais est-ce que je sais seulement si je l'aime, moi, ce chevalier de la Triste Figure !... Mme Jacques Henriot : belle

situation dans le monde!... Dieu! que je suis seule et que je m'ennuie!... »

Elle en était là de ses réflexions quand un pas résonna au-dessus de sa tête. C'était Henri qui rentrait dans sa chambre, à l'étage supérieur. Sa fenêtre était ouverte : Andrée l'entendit fredonner d'une jolie voix de ténor :

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment...

« Tiens! se dit-elle en quittant le balcon, ce n'est pas comme son ami : il est musicien, lui, au moins! «

Et elle ferma doucement sa fenêtre, tandis que le jeune homme se mettait à la sienne pour se reposer, en regardant cette belle soirée, d'une longue et fastidieuse conversation politique qu'il venait de soutenir au salon. M. Passemard avait cru devoir discuter avec lui les principaux points de la profession de foi qu'il se proposait d'adresser bientôt aux électeurs de sa circonscription.

IX

Le lendemain matin, Henri, après avoir écrit quelques lettres au nom de M. Passemard, se promenait dans le parc, une heure avant le déjeuner, lorsqu'il aperçut Andrée au bout d'une allée. La jeune fille était accompagnée de son chien, et, tout en marchant, agitait au-dessus de la tête de Sloug un de ces longs gants de peau de daim qui montent jusqu'au coude. Le bel animal, sollicité par cette agacerie coutumière, se ramassait sur lui-même en ployant comme un arc son échine maigre où les vertèbres saillaient sous la peau, puis, détendant tout d'un coup les ressorts de son corps souple et nerveux, il bondissait, la gueule ouverte, d'un si vigoureux élan, que ses dents aiguës effleuraient chaque fois le gant brusquement élevé. En dépit de ses préventions contre Andrée, Henri fut obligé de s'avouer qu'il avait sous les yeux un charmant tableau. Il le contemplait en souriant, appuyé contre le tronc d'un

des énormes frênes qui bordaient l'allée, lorsque la jeune fille l'aperçut tout à coup, parut très surprise, jeta un : « Sloug, à bas ! » qui interrompit le jeu, et s'adressant à Henri :

« Ah ! monsieur, ce n'est pas bien ! dit-elle d'un air mutin et enjoué ; vous auriez dû vous faire voir pour m'éviter d'être prise en flagrant délit d'enfantillage... J'en suis toute rouge, voyez plutôt... Sans compter que vous vous moquiez de moi...

— Dieu m'en garde, mademoiselle !.. Je souriais à un souvenir... un souvenir de ce bal du mois dernier où j'eus l'honneur de vous être présenté.

— Un souvenir du bal?... Peut-on vous demander?...

— Certainement. Jacques prétendait ce soir-là qu'avec votre coiffure grecque vous ressembliez à une jeune Diane.

— Vraiment... Eh bien ?

— Eh bien ! je me disais tout à l'heure, en vous voyant venir avec votre dogue, que Jacques avait raison. »

Elle le regarda bien en face et répondit :

« Monsieur Mareuil, est-ce que votre ami vous a chargé en partant de me faire des madrigaux à sa place? »

Bien que Henri fût l'homme le moins timide de la terre, il faillit perdre à cette question toute son assurance et resta penaud pendant une seconde, car

la raillerie de la jeune fille réveillait précisément un vague remords, qu'il avait éprouvé au moment même où il achevait la phrase malencontreuse.

Elle sourit en le voyant si confus et reprit :

« Croyez bien au moins que je ne vous en veux pas. Je constate seulement que vous savez tourner un compliment plus galamment que ce bon Jacques... Il n'y connaît pas grand'chose, ce cher ami !...

— Et je l'en félicite, mademoiselle, car Jacques n'est pas de ces hommes qui possèdent pour tout mérite l'art de chatouiller agréablement la coquetterie des femmes. C'est un noble cœur...

— Oui, oui, il y a longtemps que je le sais. Ne vous fatiguez pas à dresser l'inventaire de ses vertus. Pas tant de chaleur, monsieur Mareuil !... On dirait, je vous assure, que vous faites un acte de contrition !

— Vous vous trompez, mademoiselle; c'est un acte de foi en l'amitié qui m'unit à l'un des hommes les plus...

— Ah ! mon Dieu, voilà que vous recommencez ! Mais vous allez me le rendre odieux si vous continuez... Et ce n'est pas pour cela que vous êtes ici, j'imagine ?.. »

Le petit rire moqueur qui accompagnait cette phrase déplut fort à Henri. Il aurait voulu riposter par un de ces mots incisifs dont il n'était jamais à court d'ordinaire. Mais toute sa présence d'esprit,

toute sa verve caustique l'avaient soudain abandonné. Il ne trouva rien à répliquer. Andrée parut enchantée de sa victoire, et, renonçant à continuer les hostilités contre un adversaire qui ne se défendait plus, elle porta la conversation sur un autre terrain.

« A propos, dites-moi donc où en est la candidature de mon père? La campagne est-elle engagée? Croyez-vous au succès?

— Monsieur votre père a beaucoup d'atouts dans son jeu : une grande situation industrielle, de la fortune, le patronage du comité républicain qui siège à Paris, enfin son mérite, qui...

— Oui, oui, passez. C'est comme pour les vertus de Jacques, je suis au courant. »

Il la regarda avec un peu d'étonnement et reprit :

« Je dois ajouter cependant que la circonscription ne me paraît pas très bonne.

— Bah! ne peut-on pas la bonifier, en y mettant le prix?

— Mademoiselle, je vois avec admiration que les mœurs électorales de notre beau pays n'ont plus de secret pour vous et que le mécanisme du suffrage universel vous est connu jusque dans ses rouages les plus délicats.

— Moi qui vous croyais républicain, monsieur Mareuil!

— Vous pouvez même dire, mademoiselle, que

je suis un peu jacobin. Seulement j'appartiens à la nouvelle école, celle en qui la conviction se combine dans une mesure heureuse avec la clairvoyance... On peut aimer la bonne cuisine, je vous assure, tout en sachant comme se font les sauces.

— Ah! monsieur, si Jacques vous entendait!

— Jacques n'a pas le sens politique. C'est un artiste et un poète, un tempérament de héros ou d'apôtre. Ce qu'il aime dans la République, c'est moins une forme politique qu'un état social destiné à inaugurer dans le monde le règne de la fraternité. Cette même chaleur de cœur a fait de lui le chrétien dont la ferveur m'inspire, je l'avoue, plus de respect que d'émulation.

— Du respect!... Un peu de pitié suffirait peut-être. »

Henri, très surpris de cette brusque profession de foi, se trouva de nouveau dans la position fort embarrassante d'un garçon d'esprit qui cherche une réponse et ne la trouve pas. Elle reprit :

« Je vois que je vous scandalise. Une femme libre penseuse, fi donc! Rassurez-vous, monsieur, et ne m'exorcisez pas. Je respecte les convenances et n'affiche pas plus mon scepticisme que je n'allume dans la rue les délicieuses cigarettes hongroises que j'aime tant à fumer dans mon atelier. Je vais à la messe, monsieur Mareuil, dites-le bien à Jacques. Je sors à l'instant même de l'église, et, tenez voici mon livre d'heures. »

Elle ouvrit le fermoir de l'aumônière qu'une double chaînette d'argent bruni suspendait à sa ceinture de cuir et en tira un adorable petit livre, véritable merveille de typographie, qu'elle tendit à Henri. C'était une édition elzévirienne des poésies de Sully-Prudhomme.

« Oui, dit-elle, c'est là-dedans que je lis ma messe avec une attention qui paraît fort édifiante à toutes les dévotes du pays... Aimez-vous ce poète délicat et profond? Moi je l'adore, n'en déplaise à ma mère.

— Madame votre mère n'aime pas Sully-Prudhomme?

— Mon Dieu, ce n'est pas qu'elle le déteste... Seulement elle s'obstine à croire qu'un de ses vers les plus remarquables est :

Ce sabre est le plus beau jour de ma vie...

Ma mère est la meilleure femme de la terre, mais elle ne peut pas souffrir la littérature...

— Et vous l'aimez beaucoup, vous, mademoiselle?

— Beaucoup, — plus même que la peinture et que la musique.

— Moi, je mets la musique au-dessus de tout.

— Je m'en doutais, vous êtes très musicien.

— Moi, musicien! Par exemple! je ne joue pas même du piano.

— C'est possible, mais vous avez la voix juste et d'un très joli timbre.

— Ah! voilà qui est fort!... Me direz-vous, mademoiselle?...

— Qui donc chantait, hier soir, vers onze heures, à sa fenêtre :

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment...

— Vous m'entendiez donc! Je suis confondu, en vérité!

— Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi. Par ce beau clair de lune, cette nuit tiède et parfumée, on aurait dit une sérénade. Je suis très romanesque, comme toutes les vieilles filles qui s'ennuient : vous comprenez que cette chanson... Ah! mon Dieu! la cloche qui sonne!.. Sloug, ici!.. Dépêchons-nous, monsieur; nous allons être en retard pour le déjeuner. »

X

Le repas terminé, Henri se retira aussitôt dans sa chambre, sous prétexte de finir un article que M. Passemard lui avait demandé pour le journal républicain du département. De fait, le jeune homme voulait seulement s'isoler afin de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, qu'il sentait en proie à un trouble indéfinissable. Depuis sa conversation avec Andrée, il éprouvait à la fois de la confusion, du dépit, et quelque chose qui ressemblait à un vague remords. Il ne tarda pas à se plonger dans une de ces méditations intenses où le travail de la pensée contracte les traits du visage, tandis que de petits mouvements nerveux trahissent l'agitation de l'âme. Il repassait en lui-même le détail de sa rencontre et de son entretien dans le parc avec la fille de M. Passemard. La démarche gracieuse d'Andrée; son chapeau tyrolien légèrement incliné sur l'oreille et flanqué d'une grande aile fauve d'oiseau de proie;

sa robe étroite, moulée sur les hanches et tombant droit comme une amazone; le corsage à basquine, qui dessinait la cambrure flexible de la taille et, par devant, dissimulait la gorge sous de larges plis plats; la façon dont elle s'effaçait en arrière pour éviter les bonds du chien, tout en agitant le gant au bout de son bras levé; ses mots durs à l'adresse de Jacques, ses sarcasmes qui n'épargnaient rien ni personne, la franchise audacieuse de son langage, les raffinements d'une coquetterie qui savait se faire successivement enjouée et sentimentale, familière et hautaine, complimenteuse ou ironique, sans jamais cesser d'être maîtresse de soi : tout était présent à l'esprit de Mareuil.

Après être resté longtemps pensif, il prit dans un tiroir plusieurs lettres que Jacques lui avait écrites depuis son départ et dans lesquelles il était beaucoup moins question de l'Italie que d'Andrée.

« Comme il l'aime! » pensait-il en les parcourant.

Il referma le tiroir et s'abandonna de nouveau à sa rêverie. Une idée importune le harcelait :

« Ah çà, pourquoi ai-je été faire à cette coquette un compliment sur sa beauté? Qu'aurait pensé Jacques s'il m'avait entendu? Que n'a-t-elle pas pensé peut-être, elle! »

Il se leva et arpenta la chambre à grands pas :

« Parbleu, oui, Jacques a raison. C'est une tête de statue grecque, un profil d'une pureté parfaite.

Mais à quoi bon le lui dire?.. Quelle folie aussi de se mettre à chanter, fenêtre ouverte, cette romance prétentieuse et sentimentale! ... Que le diable emporte Gounod et Sully-Prudhomme!.. »

Il se prit à sourire en se rappelant le mot d'Andrée sur sa mère.

« Elle est vraiment fort amusante!... Jacques ne m'avait pas dit qu'elle eût de l'esprit. »

Et, pour se réconcilier avec lui-même, peut-être aussi pour donner à son insu satisfaction au besoin nouveau qu'il éprouvait de s'occuper d'Andrée, il prit le parti de consacrer la fin de l'après-midi à une longue lettre qu'il se proposait, depuis plusieurs jours, d'écrire à son ami. Jacques se plaignait de n'avoir encore reçu que de simples billets, beaucoup trop laconiques, et réclamait avec instance la correspondance détaillée que Henri lui avait promise.

« Les Charmilles, 26 juillet.

« Tu me reproches, mon cher ami, de ne pas tenir ma promesse et de te négliger beaucoup. Je pourrais te répondre qu'étant obligé d'avoir pour M. Passemard des idées, du style et même de l'orthographe, il ne me reste pas beaucoup de temps. Mais je préfère te dire tout simplement que j'ai voulu prendre l'air de la maison et étudier un peu les gens avant de te parler d'eux. Depuis un mois et demi que nous

sommes ici, je n'ai pas laissé passer un seul jour sans soumettre Andrée, comme je te l'avais promis, à une observation que j'ai tâché de rendre pénétrante sans qu'elle cessât un instant d'être discrète. J'ai poussé mes investigations dans tous les sens : il me semble que je connais bien aujourd'hui mon sujet.

« La femme que tu aimes, mon cher Jacques, est ce qui se peut concevoir de moins simple et de plus artificiel. Il est probable que, depuis plusieurs années, Andrée exerce sur elle-même une incessante surveillance et qu'elle a pendant longtemps travaillé sans relâche avant d'arriver à se faire ce qu'elle est aujourd'hui.

« As-tu remarqué son écriture? Les lettres forment des ogives, s'allongent, se recourbent, s'entrelacent : c'est du gothique flamboyant. Or, l'autre jour, ayant ouvert un placard de ma chambre, je trouvai un cahier oublié là et qui contenait des styles, des dictées, des résumés d'histoire, des exercices d'arithmétique datant sans doute de l'époque où elle préparait ses examens. L'écriture, au lieu d'être droite et quelque peu masculine comme aujourd'hui, s'y effile à l'anglaise, menue et penchée, semblable à celle de deux ou trois cent mille jeunes filles ou jeunes femmes de France, qui toutes paraissent avoir pris les leçons de la même institutrice et respectent, leur vie durant, le grand principe de l'alternance symétrique des pleins et des

déliés. J'étais un peu surpris; je le fus plus encore quand je vis, en tournant les feuillets, les marges couvertes çà et là d'étranges arabesques. C'étaient des lettres isolées ou des mots entiers; il est évident qu'Andrée, en les traçant, s'essayait déjà à la rébellion contre l'orthodoxie de l'écriture, et je reconnus sans peine l'ébauche de la manière nouvelle. A mesure que j'approchais de la fin du cahier, l'esprit d'indépendance triomphait dans la fantaisie des majuscules et la hardiesse révolutionnaire de certains paraphes. Au bas du dernier devoir, l'institutrice avait calligraphié en cursive, dont la perfection seule était un reproche, cette note mélancolique : « Orthographe satisfaisante; un peu de recherche dans le style; écriture déplorable et de jour en jour plus inquiétante. » A côté de cette note, la main de la jeune indisciplinée avait écrit à l'encre violette un : « Zut! » irrévérencieux qui, par son étrangeté voulue, marquait une rupture définitive avec les saines traditions.

« Ainsi, toute jeune encore, Andrée était déjà tourmentée du désir de se distinguer de ses compagnes, de piquer la curiosité, ne fût-ce que par la bizarrerie de cette écriture qu'elle s'imposait. Or, telle ce cahier nous la montre à seize ans, telle je la retrouve aujourd'hui : il y a seulement perfectionnement et extension du procédé. Qu'Andrée marche, danse ou monte à cheval, toujours on remarque

en elle cette flexibilité onduleuse de la taille qui n'est pas son moindre charme, je le reconnais, mais où je ne puis me défendre de soupçonner un peu d'étude. Ses toilettes n'ont rien de tapageur, et pourtant, je ne sais comment, elles ne ressemblent à celles d'aucune autre femme. Ta bien-aimée ne devance point la mode, mais ne la suit pas non plus : elle la côtoie, à distance si bien choisie, que, tout en ne marchant pas contre le courant, elle évite soigneusement de paraître s'y abandonner. Je crois entrevoir dans sa mise l'intervention habilement déguisée d'un art subtil, qui établit de secrètes harmonies non pas seulement entre les proportions du corps et la coupe d'une robe ou d'un corsage, mais entre certains goûts de l'esprit, certains états de l'âme, et le caractère général d'une toilette, moins même, la couleur d'une étoffe ou le choix d'une fleur. Elle pousse si loin le goût de ces mystérieuses concordances, que j'en trouve la preuve jusque dans le parfum qu'elle a cru devoir adopter. C'est une essence très forte, tu le sais, dont l'arome pénétrant flotte autour d'elle et l'enveloppe d'un nimbe invisible. Quand elle vous a donné la main, on a les doigts imprégnés d'une senteur musquée, qui se retrouve dans sa mantille, jusque dans ses livres et ses cahiers de musique. Sais-tu quelle est cette odeur, capiteuse comme la beauté dont tu n'as que trop senti, mon pauvre ami, les effluves troublants? De

l'extrait de géranium, qui, j'ai eu la curiosité de m'en assurer, se fabrique seulement en Orient et n'est connu d'aucun parfumeur en France. M. de Garamante avait dit un jour devant elle que cette essence est fort appréciée dans les harems de Constantinople et du Caire. Sur le désir qu'elle exprima de s'en procurer, le comte lui en a galamment envoyé plusieurs petites fioles dorées, qu'il a rapportées de ses voyages. Depuis lors, elle porte toujours, suspendue par une agrafe à sa ceinture, une cassolette en filigrane d'argent, grosse comme une noix, qui contient un peu d'ouate imbibée de quelques gouttes de l'énervante liqueur. De l'eau de Cologne? fi donc!

« Ceci m'amène à toucher un point fort délicat et sur lequel il convient, je crois, que j'appelle ton attention, puisqu'il est entendu que je dois chercher à te donner la clef d'un caractère maintes fois qualifié par toi d'énigmatique. Andrée a une peur affreuse du bourgeoisisme. Ignorant que rien n'est si peu bourgeois que d'être parfaitement naturelle, cette jeune raffineuse repentante a commis la faute de confondre la vulgarité qui est haïssable avec la simplicité qui est divine, de sorte que, voulant atteindre à l'extrême distinction, elle a, dans la vigueur de son élan, passé par-dessus le but, pour tomber en pleine afféterie. De même qu'il y a de la prétention dans ses manières, il y a de la préciosité dans son lan-

gage et probablement aussi dans son style : sur ce dernier point, je n'affirme rien, mais tu peux en juger, toi qui as des lettres d'elle. L'autre jour, à propos de je ne sais plus quoi, elle a prononcé dans une conversation le mot de *Râmâyana*. C'est déjà grave, n'est-ce pas, pour une jeune fille, de vous jeter au nez, sans que rien l'y force, le nom d'une épopée indoue en cinquante mille vers? Mais ce qui l'est beaucoup plus, c'est que, hors le titre, elle ignorait de ce poème tout, jusqu'au sujet même, et fut obligée de se dérober piteusement quand je lui jouai le tour de la pousser un peu sur cet article. Je ne déteste pas les bas bleus, au contraire; je veux seulement qu'ils soient bien tirés et n'ai plus pour celles qui les portent la moindre indulgence dès qu'ils font des plis.

« Son intelligence? Je crois pouvoir affirmer qu'elle est un reflet plutôt qu'un foyer. Quelque réminiscence se cache toujours, à ce qu'il m'a semblé, dans ce qu'Andrée dit avec l'évidente intention de faire preuve d'originalité. Les soupçons que j'avais à cet égard se sont changés en certitude le jour où je l'ai entendue, à propos de je ne sais quelle citation que je venais de faire, me féliciter de ma mémoire et se plaindre d'en être tout à fait dépourvue. Je l'ai surveillée depuis lors, et je crois avoir découvert son procédé. De même que nous faisions au lycée, dans l'intérêt de nos discours ou de nos

vers latins, des cahiers d'expressions et mettions impudemment au pillage Cicéron et Virgile, elle recueille avec soin, dans ses lectures, des pensées, des images, des comparaisons, jusqu'à des mots rares, et s'enrichit des dépouilles de ses auteurs favoris. Ceux-ci d'ailleurs ne sont pas en général des écrivains très répandus. Elle a découvert je ne sais où, dans les littératures étrangères aussi bien que dans la nôtre, un certain nombre de livres inconnus, les uns médiocres, les autres fort remarquables, dont elle nourrit assidument son esprit. D'où vient cette préférence? Peut-être du parti pris qu'elle a de se singulariser en tout, mais peut-être aussi de la facilité plus grande qu'elle trouve à exploiter des ouvrages que personne n'a lus.

« Quoi qu'il en soit, le miel laborieusement butiné sur tant de fleurs diverses ne laisse pas d'être agréable, et c'est vraiment une fort industrieuse abeille que ton Andrée! J'aime, je l'avoue, sa conversation, et (vois combien j'ai le sens dépravé!) il n'est pas jusqu'au petit grain de pédanterie dont elle l'assaisonne qui ne lui donne, à mon goût, je ne sais quelle saveur. Puis, si elle est incapable d'inventer, elle comprend, et c'est beaucoup pour une femme! Comprendre, c'est presque aussi beau et presque aussi rare que de créer! De ce qu'on lui dit, rien ne se perd. Elle absorbe votre pensée et se l'assimile avec l'avidité d'un sol aride qui

boit jusqu'à la dernière goutte l'eau bienfaisante dont il est privé. Enfin, la toilette de son esprit est bien faite. Elle a vu la superficie de beaucoup de choses ; on peut parler avec elle d'art, de littérature, de philosophie, de religion, d'histoire, voire même un peu de sciences, sans trouver closes les portes de son intelligence. Je reconnais qu'elles ne sont pas toujours ouvertes à deux battants; mais il faut lui savoir gré de les tenir au moins entrebâillées : c'est une attention que si peu de femmes daignent avoir pour nous !

« Ce qu'il me reste à te dire n'est pas chose facile à énoncer. Je voudrais te parler de la nature des sentiments d'Andrée pour toi, et j'hésite à le faire, tant j'ai peur de me tromper dans un sujet si délicat. — As-tu remarqué, mon cher ami, la couleur indécise de ses cheveux? Ils sont d'ordinaire d'un blond cendré; mais, dès qu'un rayon de soleil se pose sur eux, des reflets fauves et rutilants passent dans leurs épaisses torsades. Ses yeux, qui paraissent d'un jaune d'or au grand jour, deviennent noirs dans la pénombre; son corps frêle et nerveux est, sous la robe, celui d'une jeune fille, et semble celui d'un éphèbe dans l'étrange costume d'atelier qu'elle revêt parfois. Elle a une voix androgyne, un de ces contraltos troublants où des notes mâles et femelles sont bizarrement accouplées. Enfin, il n'est pas jusqu'à son nom d'Andrée qui ne soit hybride comme

le reste, car un hasard singulier a voulu que cette créature ambiguë portât un nom hermaphrodite.

« Or ce dualisme de son être extérieur, je crois le retrouver dans son être moral. Elle a pour toi, si je ne m'abuse, plus que de l'amitié et moins que de l'amour. C'est un sentiment équivoque, innommable à cause de sa complexité même, un composé de camaraderie, d'habitude, d'affection, d'indifférence et, dois-je te le dire? d'un peu de dédain. Tout cela s'agite en elle d'une manière confuse; tantôt c'est l'un des éléments qui domine et tantôt c'est l'autre. Tu lui plais et tu l'ennuies; elle t'appelle et te repousse, t'attend et se dérobe, regrette peut-être ton absence et n'a pas cherché à te retenir; elle est tout près de t'aimer quand elle te rudoie et va bientôt te désespérer alors qu'elle t'encourage; elle prétend n'avoir pour toi que l'affection raisonnable d'une sœur, sauf à exiger en retour la tendresse passionnée d'un amant; elle n'accepte pas ton amour et souffrirait pourtant s'il fallait qu'elle le perdît. Les femmes ne se soucient guère de la logique, et peu leur importe de se mettre en contradiction avec elles-mêmes, surtout dans les affaires de cœur. Nos sentiments, à nous autres hommes, sont en général francs de ton, un peu crus peut-être : elles, au contraire, aiment les demi-teintes, les coloris doux, dont les dégradations insensibles dissimulent le passage de l'indifférence à l'intérêt, de

l'intérêt à la sympathie, et de la sympathie à l'amour. Tant que la passion ne les a pas touchées, elles se plaisent à rester dans le clair-obscur. C'est ce que fait Andrée : elle t'aime et ne t'aime pas.

« Le malheur, vois-tu, mon pauvre bon Jacques, c'est que ta nature droite et simple se trouve aux prises avec une nature encore bien plus complexe que ne le sont d'ordinaire ces ondoyantes natures féminines. Tu as cru, n'est-ce pas, que, pour te faire aimer, il suffisait d'aimer toi-même passionnément, d'être honnête, constant, résigné, de mettre à ses pieds l'adorable douceur des forts? Eh! non, mon ami, il y fallait autre chose encore. Au lieu de chercher à l'apitoyer sur les souffrances de ton amour malheureux, que n'as-tu piqué sa curiosité, éveillé sa jalousie, flatté son ambition, rugi enfin au lieu de bêler! Quand tu as vu que la porte de son cœur était close, que n'as-tu frappé à celle de son esprit? Tu m'as dit, et je le crois, qu'Andrée n'avait pas encore aimé : sois assuré que c'est par l'intelligence, non par le sentiment qu'elle sera prise, et que l'art, la littérature ou la musique joueront un rôle capital dans son premier amour. Toujours la crainte d'être bourgeoise!

« Or qu'as-tu fait pour t'emparer d'elle, pour la dominer de toute la hauteur de ton savoir, de ton talent, de ton éloquence? Crois-moi, Jacques, de toutes les manières de dompter une femme, l'une

des meilleures, la plus sûre peut-être, est de se montrer tellement supérieur à elle, qu'elle puisse, en vous aimant, satisfaire le vague besoin d'adorer sans comprendre qui les tourmente toutes et incline cet être crédule à la génuflexion devant l'amant, comme devant le prêtre. Ah! si j'avais été à ta place, comme il me semble que j'aurais gagné la partie au lieu de la compromettre! Mais quoi! tu n'as pas su jouer de l'instrument, et tu t'étonnes ensuite qu'il ne rende sous tes doigts que des fausses notes!

« Je te gronde, au lieu de te réconforter. Cela serait presque cruel si l'intérêt que je te porte n'était tout à la fois l'explication et l'excuse de ma vivacité. Tu as voulu que je te dise tout : je ne t'ai rien caché ni des travers que j'aperçois dans Andrée, ni des fautes que je crois avoir été commises par toi. La situation est d'ailleurs la même qu'à ton départ; elle s'ennuie visiblement, beaucoup plus encore aux Charmilles qu'à Paris, et pense à toi plus souvent qu'elle ne voudrait en convenir. L'autre soir, elle a chanté, très joliment ma foi! et avec un singulier charme de douceur mélancolique, la romance :

Ah! si vous saviez comme on pleure,
De vivre seul et sans foyer!...

« Je ne crains pas de t'affirmer qu'elle a choisi ce morceau comme étant la traduction d'une pensée intime qui doit l'obséder depuis ton départ. Quand

une femme n'a sous la main ni son amie, ni son confesseur, ni sa perruche, c'est à son piano qu'elle raconte ses petits secrets, et la musique devient le truchement discret des peines inavouées de son cœur. Évidemment elle songeait à toi en modulant ces vers exquis. J'en étais tout heureux et me réjouissais de voir que la pente de sa rêverie la conduisait doucement vers mon pauvre exilé. Mais, le lendemain, elle a gâté ma joie par deux ou trois mots peu aimables pour toi. A propos, tu ne m'avais pas dit qu'elle eût de l'esprit, et du plus mordant au besoin. J'en sais quelque chose, car elle a bien voulu prendre la peine de me décocher plusieurs traits : il est vrai que son père et sa mère ont eu part à cette distribution d'épigrammes. Maxime, plus heureux, a été épargné. Est-ce comme indigne? Je l'espère. Les chiens et les chevaux ont décidément pris possession de sa vie. Or Platon prétend qu'on finit par devenir semblable à l'objet de sa contemplation : dis donc à Maxime qu'il s'occupe trop de bêtes.

« Que te dirai-je encore, avant de clore cette interminable lettre? M. de Garamante n'est pas au Pavillon; je crois qu'il voyage. Nous attendons aux Charmilles plusieurs visites, des amis de Maxime, je crois. Pas le moindre petit projet matrimonial sous roche jusqu'ici, à ma connaissance. Un mot de M. de Garamante m'avait donné des inquiétudes au sujet d'un certain Morincourt, que tu n'aimes pas

beaucoup, je crois, et de qui j'ai entendu parler il y a quelques années au quartier latin. Il est venu deux ou trois fois boulevard Malesherbes après ton départ, mais n'a pas mis les pieds aux Charmilles. Celui-là ne me paraît pas très menaçant. En somme, calme plat, ennui, désœuvrement. On lit des romans, on semble dégoûtée de la peinture, on fait un peu de musique; on bâille sa vie en attendant l'oiseau bleu. Peut-être pourrais-tu lui écrire; mais de la prudence surtout! Parle de ton voyage, de tes impressions, de ton travail : pas un mot de ton amour. Il faut lui laisser croire, comme j'ai commencé de le faire, que l'éloignement et l'absence agissent sur toi, et que tu es entré déjà dans la période de 'apaisement, qui précède celle de l'oubli. Crois-moi; suis mon conseil, tu t'en trouveras bien

« Cordialement et toujours à toi.

« HENRI.

« J'oubliais de te dire qu'il est arrivé la semaine dernière un volume de vers, avec dédicace de l'auteur, Morincourt, à Andrée. J'ai passé une soirée à lui lire (aussi mal que possible) des morceaux de cet ouvrage. Tu devines quels commentaires ont dû accompagner cette lecture! Tu aurais été content de moi! »

Mareuil relut sa lettre, la mit sous enveloppe et sortit pour la porter lui-même au bureau de poste

du village voisin. Sur le palier du premier étage, il rencontra Andrée, qui sortait de sa chambre.

« Eh bien! monsieur, dit-elle, avez-vous bien travaillé? On ne vous a pas vu de l'après-midi : moi qui voulais vous proposer une promenade en forêt! J'espère au moins que votre article est fini... Et où allez-vous maintenant? Chercher de l'appétit dans le parc avant dîner?

— Non, je vais jeter une lettre à la poste aux Plâtreries.

— Inutile de prendre cette peine. Donnez-moi votre lettre; Baptiste la portera dans un moment avec celles-ci que je viens d'écrire. »

Henri, un peu embarrassé, aurait bien voulu trouver une échappatoire; mais, comprenant que la moindre hésitation serait offensante pour la jeune fille et ridicule pour lui-même, il prit la lettre dans son portefeuille et la tendit à Andrée.

« Oh! mais c'est un volume, dit-elle, il y aura une surtaxe!... Tiens, c'est pour l'Italie!... Monsieur Mareuil, vous faites donc corriger vos articles par Jacques? fit-elle avec son sourire le plus moqueur... Je ne l'aurais pas cru.

— Ce n'est pas un article, mademoiselle, c'est une étude de psychologie que je lui envoie. Je le prie non de la corriger, mais de la méditer.

— Ah!... De la psychologie féminine, n'est-ce pas? C'est bien intéressant, et très profond sans doute?

— Je ne sais. Il en jugera, » répondit-il avec un peu d'impatience, agacé par le persiflage indiscret de la jeune fille.

Sans se laisser déconcerter, elle reprit :

« Monsieur Henri, est-ce le bien que vous lui dites de moi qui rend votre lettre si lourde?... Vous ne répondez pas... Alors je vois que je suis joliment drapée! Vous avez tort, car moi je pense beaucoup de bien de vous;... mais oui, beaucoup, je vous assure... »

Et elle laissa Henri tout interloqué sur le palier.

XI

Six semaines plus tard, vers le milieu de septembre, Henri prenait un matin le frais à sa fenêtre, lorsqu'un bruit de grelots retentit dans le lointain sur la grand'route, dominant le grondement sourd des roues d'une voiture, le cliquetis métallique de fers de chevaux frappant les pavés et une clameur confuse qui semblait être le refrain de quelque chanson. Bientôt le jeune homme perçut le refrain d'une de ces ineptes chansons de café-concert, dont le mérite se mesure à la profondeur de la niaiserie et qui font les délices du peuple le plus spirituel de l'univers.

Le voilà, Nicolas, ah! ah! ah!

Mareuil donnait au diable les fâcheux qui troublaient sa rêverie, quand le vacarme des roues et des sabots, rebondissant sur la pierre, cessa tout à coup et fut remplacé par un grincement de sable

écrasé. La voiture venait, en effet, de franchir la grille du parc : quelques instants après, un grand break, conduit par Maxime, qui avait pris et occupait avec beaucoup d'autorité la place du cocher, décrivait une courbe savante en débouchant devant la façade du château et s'arrêtait au pied du perron. Trois jeunes gens mirent pied à terre, tandis que les domestiques s'emparaient de leurs valises. Après avoir flatté les chevaux, échangé sur eux quelques observations, d'un air de connaisseurs, loué la régularité du demi-cercle tracé dans le sable par les roues, ils entrèrent avec Maxime dans le salon, qu'un double escalier de pierre faisait communiquer avec le parc.

« Allons, bon! pensa Henri, voici les amis de Maxime!... Nous étions pourtant si bien sans eux! »

Et il quitta en soupirant l'appui de sa fenêtre.

Il commençait, en effet, à prendre goût à la vie paisible qu'on menait aux Charmilles. Trois fois par semaine, M. Passemard, appelé à Paris par ses affaires, partait dès le matin et ne rentrait qu'à l'heure du dîner, avec ou sans Maxime, que des intérêts d'un autre ordre retenaient souvent. Ces absences n'alarmaient plus Mme Passemard depuis le jour où son mari lui avait expliqué, argument sans réplique, que tous les jeunes gens du monde font des fredaines. « Laisse-le jeter sa gourme, disait-il, ça me regarde! Je saurai bien l'arrêter quand il sera temps!

Tu ne vois donc pas qu'il est fort comme un Turc, ton Maxime!... J'ai fait comme lui, moi qui te parle, » ajoutait-il d'un petit air scélérat. Mme Passemard s'était donc depuis longtemps résignée à voir son fils prendre les habitudes de ces précoces viveurs qui, fourbus à trente ans, se traînent sur leurs boulets quelques années encore et tombent épuisés sur la litière du mariage, dans un état voisin de celui qui fait envoyer les chevaux à l'équarrissage. Certaine mine avantageuse que Maxime se donnait quelquefois en partant pour Paris, l'air de mystère qu'il prenait en ouvrant ses lettres, la préoccupaient fort. Elle soupçonnait qu'il était aimé d'une femme du monde, et la fierté était grande, pour cette bourgeoise, de penser que son Maxime avait su contracter une liaison si distinguée. Elle osa même l'interroger à ce sujet, non pas avec la réserve pudique et la gravité triste d'une mère qui s'alarme, mais avec cette curiosité dont l'empressement sollicite les joyeuses confidences. En effet, la grosse tendresse qu'elle témoignait à ses enfants, à Maxime surtout, son préféré, n'avait rien de la prévoyante sollicitude ni de la dignité du véritable amour maternel. C'était un instinct, plus qu'un sentiment. Parfois elle prenait son fils dans ses bras et faisait pleuvoir sur son cou, sur ses joues, une averse de baisers humides : une chatte qui lèche ses petits les caresse avec moins de bestialité. Elle disait, entre

deux de ces baisers donnés à pleine bouche : « Dieu ! que tu es beau, mon fils ! » Henri, témoin de ces effusions, avait dû plus d'une fois se détourner pour cacher un sourire.

Que M. Passemard allât ou non à Paris, Mareuil restait aux Charmilles en compagnie d'Andrée et de sa mère. Le raffineur, plein de confiance dans le savoir et l'habileté de son secrétaire, lui laissait la direction de toute la correspondance politique qu'il entretenait avec les électeurs influents de la circonscription, les comités républicains de Paris déjà organisés en vue de la grande lutte qui se préparait, et les journaux de la capitale ou du département. Doué d'une rare facilité de travail, Henri expédiait toute sa besogne en quelques heures, pendant la matinée, et passait le plus souvent les après-midi auprès d'Andrée. Il avait dans l'esprit un tour frondeur qui étonnait et charmait la jeune fille, habituée à prendre laborieusement le contre-pied de l'opinion commune, mais incapable de jongler comme lui, sans effort ni apprêt, avec les plus brillants paradoxes. Sa verve railleuse inquiétait Andrée, qui ne parvenait pas toujours à la déconcerter et qui, d'ailleurs, péchait trop souvent contre le naturel et la simplicité pour ne pas redouter d'instinct la perspicacité aiguë d'un homme unissant le goût de l'observation au don de l'ironie. Le scepticisme absolu que Mareuil faisait profession d'étendre à tout, et dont il affectait

de tempérer les rares enthousiasmes qu'il se permettait, comme s'il avait poussé la crainte d'être dupe jusqu'à se défier de lui-même, paraissait à Andrée la marque de l'homme tout à fait supérieur. Elle admirait en secret, et non sans une pointe d'envie, la subtilité d'un esprit habile à discerner et à rendre mille nuances de pensée insaisissables pour elle, cette imagination vive qui lui avait été refusée à elle-même, cette intelligence souple, ailée, d'étendue plus vaste et de qualité plus fine que la sienne, cette parole facile, colorée, qui touchait tous les sujets avec une grâce d'abeille voltigeant sur des fleurs. Henri, de son côté, trouvait une satisfaction d'amour-propre à voir la fille de M. Passemard remplacer peu à peu les épigrammes par des égards et montrer, en une foule de petites circonstances, le cas qu'elle faisait de lui. Andrée commençait à le consulter, à lui emprunter des jugements, des mots, jusqu'à des formes de phrase; en littérature, en politique, il lui arrivait de modeler ses opinions sur celles de Mareuil. C'est ainsi qu'elle abandonnait George Sand, Feuillet et Musset pour passer à Balzac, Baudelaire et Zola. De même, elle affectait de parler avec mépris de la république parlementaire et orléaniste, s'élevait violemment contre le scrutin d'arrondissement et lançait à tort et à travers des professions de foi qui sentaient le jacobinisme. Henri ne disait mot et riait en lui-même

au spectacle des belles indignations qui enflammaient alors la famille Passemard : c'était comme une sorte de représaille que sa pauvreté exerçait sur leur richesse. Il goûtait un plaisir mauvais d'ambitieux sans le sou à troubler la quiétude de ces parvenus opulents et jugeait piquant de leur faire jeter, par leur propre fille, l'expression de sa rancune d'homme qui n'est pas encore parti, contre ceux qui sont arrivés.

De toutes les flatteries qu'on puisse adresser à un homme, la plus délicate est assurément de faire la cour à son esprit, de se parer de ses idées comme on portait autrefois les couleurs d'une belle en signe d'amoureux vasselage. Henri, touché de l'hommage discret rendu à son mérite par la docilité inattendue de la jeune fille, sentait se fondre de jour en jour l'espèce d'aversion qu'elle lui avait inspirée d'abord, découvrait en elle des qualités qu'il se reprochait presque de n'avoir point remarquéès encore et se promettait bien de les signaler à Jacques dans une nouvelle lettre, moins dure, moins injuste, qu'il ne trouvait pas le temps d'écrire.

Il aurait peut-être dû concevoir quelque défiance de lui-même en sentant qu'une force douce et irrésistible le poussait à s'abandonner au courant de sympathie qui le portait vers elle. Mais, pour tromper la raison, le cœur a de merveilleux sophis-

mes. Mareuil se persuada que, en prenant insensiblement de l'ascendant sur Andrée, il travaillait seulement d'une manière plus efficace à faire triompher auprès d'elle la cause de son ami. De fait, il ne se passait pas de jour qu'il ne fît de Jacques le plus magnifique éloge. Depuis quelque temps surtout, il mettait une singulière ardeur à vanter non seulement son courage, sa droiture, sa bonté, l'élévation de ses sentiments, mais, ce qui devait toucher davantage une jeune ambitieuse, la puissance et l'originalité de son talent. Andrée l'écoutait avec un imperceptible sourire, d'un air quelque peu distrait, sans jamais l'interrompre, sans donner une marque d'impatience, sans diriger contre Jacques un seul de ces sarcasmes dont elle était naguère encore si prodigue; puis, après avoir, en quelques mots d'approbation banale, protesté de son estime pour Henriot, elle détournait la conversation. Mareuil, désormais en règle avec sa conscience, rassuré contre certaines inquiétudes vagues par la preuve qu'il se donnait fréquemment à lui-même de la sincérité de son dévouement et de l'honnêteté de ses intentions, ne songeait plus alors qu'à faire chatoyer sous les yeux de la jeune fille les mille facettes de son brillant esprit. L'amitié qui l'unissait à Jacques était si vraie, si pure de tout alliage; il faisait si bien cause commune avec lui, et, comme certains avocats, s'identifiait si complètement à son client. qu'il en arrivait

à voir dans son propre succès auprès de la jeune fille une vengeance tirée par Jacques lui-même des dédains dont il avait été abreuvé par elle. Et le temps coulait doucement aux Charmilles; les longues causeries, les lectures à haute voix, les discussions sans fin sur l'art, la littérature, la politique, alternaient avec les excursions en voiture dans la plus belle forêt du monde, les courses à pied, et, quelquefois, des promenades en barque le long des rives de la Seine, où les iris sauvages, aux feuilles tranchantes comme des lames de sabre, se dressent sur la berge vaseuse, au bord de l'eau noire qui dort sous les vertes ombrelles des nénuphars. C'est pour cela que Mareuil pestait contre ces amis de Maxime, dont la présence importune allait altérer la douceur de cette quiétude qu'il goûtait, sinon sans quelque trouble passager, du moins sans crainte et sans remords.

XII

Tandis qu'il s'habillait pour le déjeuner, les jeunes gens que Maxime avait été chercher au chemin de fer causaient dans le salon avec M. et Mme Passemard. Tous les trois étaient des compagnons de plaisir du fils Passemard, de ces amis de rencontre qu'on recrute à Paris dans l'enceinte du pesage, dans les écuries du cirque, à l'hippique, autour du tapis vert d'un tripot et dans le boudoir des petites dames : relations frivoles où chacun des intéressés apporte une indifférence affable et polie qui est à l'amitié ce que le strass est au diamant.

Le plus âgé, M. Gaétan de Salbris, pouvait avoir une trentaine d'années. Il avait fait du mariage sa carrière, quêtait les grosses dots avec une ardeur de limier et tombait en arrêt devant toutes celles qui passaient à portée de son âpre convoitise. Il avait renié sa famille d'agriculteurs aisés du pays chartrain, quitté son nom roturier de Dupont pour

prendre celui d'un petit village voisin de la ferme que son père lui avait laissée et qu'il s'était empressé de vendre ; signait « Salbris » sans la particule, comme d'autres signent « Broglie » tout court; affectait de ne s'affubler d'aucun titre, mais portait discrètement un tortil de baron au fond de son chapeau, à l'angle de son mouchoir, et une fleur de lis en épingle de cravate. Sa tenue toujours irréprochable avait cette correction qu'on remarque dans la mise d'un garçon qui va bientôt signer son contrat; de fait, il était virtuellement candidat perpétuel à la main de toutes les héritières de Paris. A force de philosopher sur son art, Salbris avait découvert que les jeunes filles à marier regardent d'un postulant surtout les extrémités : la tête, les mains, les pieds, et que les mamans examinent plutôt le centre : la taille, la poitrine, les épaules. De là un peu de fantaisie qu'on pouvait reprocher à la couleur de ses pantalons, à la forme audacieuse de ses bottines, à la coupe de ses moustaches : tout cela était pour ces demoiselles. Mais il rachetait ces concessions faites au goût frivole de la jeunesse par la sévérité de ses redingotes et le puritanisme du nœud de ses cravates : gages donnés d'avance à l'austérité d'une belle-mère. De la sorte, il était impossible d'avoir plus l'air d'un homme fait pour le mariage, puisqu'il réunissait en lui, sans être ni l'un ni l'autre, le double aspect du fiancé et du gendre.

Ses mœurs étaient régulières, comme il convient, quand on peut à tout moment être appelé à fournir les preuves d'une sérieuse vocation pour la vie conjugale. Nul ne lui avait jamais connu de maîtresse. Cocottes, femmes mariées, ne comptaient pas à ses yeux. Toutefois ces dernières pouvaient parvenir à l'intéresser : il suffisait pour cela que, étant riches, elles devinssent veuves. Bien qu'il eût à peine six cents louis de rente, Salbris, à force d'expérience, d'ordre et surtout d'économie, paraissait fort à son aise. Il avait un rez-de-chaussée très convenable, rue de l'Université, dans une de ces maisons tranquilles où la moralité compte parmi les charges des locataires. Ce célibataire malgré lui se montrait aux courses le jour du Derby et du Grand-Prix, parce que cela est de bon ton, mais n'y pariait point; appartenait à un cercle sérieux où il ne touchait jamais une carte; fréquentait assidûment les ventes et concerts de charité, les sermons de Saint-Thomas-d'Aquin; ne manquait pas un bal de l'hiver, et passait à bon droit pour le premier conducteur de cotillon de Paris. On le voyait souvent au bois, galopant dans l'allée des Poteaux par les belles matinées de printemps, et nul ne savait qu'il déjeunait chez lui, ces jours-là, de deux œufs à la coque et d'une tasse de thé, afin de regagner en partie sur sa nourriture le prix de la location de son cheval. L'été, il paraissait dans deux ou trois

villes d'eaux, à Trouville et à Dinard, faisait rapidement le tour de la colonie anglaise et américaine, organisait des charades, dirigeait de charmants petits jeux de société, se faisait couvrir d'applaudissements dans la comédie de salon, où il excellait, et toujours calme, toujours maître de soi, au milieu des sourires enchanteurs des misses blondes ou brunes, s'éclipsait, après renseignement pris sur toutes les dots, tant françaises qu'exotiques, de l'endroit.

Ses prétentions étaient formidables; un million, même avec de belles espérances autour, ne semblait pas à son appétit un plat de résistance. Il n'avait pourtant à offrir en échange qu'une intelligence ordinaire, une petite frimousse assez insignifiante de ténor brun, le titre de chargé d'affaires de la principauté de Monaco, et une boutonnière multicolore, fleurie de tous les ordres des républiques de l'Amériques du Sud. Mais quoi! Salbris était à la mode, et quel mérite vaut celui-là? On l'appelait dans les salons Muguet, parce qu'il portait toujours un brin de cette fleur au revers de son habit. Quand il entrait dans la salle du bal, un chuchotement discret faisait courir son surnom sur toutes les bouches de jeunes filles, des têtes curieuses se penchaient vers lui, des regards brûlants ou langoureux imploraient l'honneur d'une invitation à la valse, qu'il dansait à ravir, et c'était plaisir de le voir se promener au milieu du

cercle, avec des mines un peu dédaigneuses de sultan blasé qui ne sait à qui jeter le mouchoir. Depuis quatre ou cinq ans qu'il cherchait, Salbris n'avait pas encore trouvé; mais sa confiance dans le succès final n'en était nullement ébranlée. Outre les deux ou trois douzaines de partis à peu près sortables qu'il ne perdait jamais tout à fait de vue, comme on pelote en attendant partie, il tenait en réserve une Mexicaine, une juive et une fille naturelle de lord anglais, toutes les trois prodigieusement riches, mais encore un peu jeunettes pour être mariées. Il les couvait avec sollicitude, et l'on pouvait surprendre en lui, quand il était auprès d'elles, quelque chose de cet attendrissement qu'on voit passer dans l'œil d'un gourmet, amateur de gibier, lorsqu'il regarde, à la devanture vitrée d'un restaurant, de jeunes cailles déjà grasses, mais pas encore à point, qui prennent leurs ébats dans la cage sans souci du cuisinier. Salbris avait rencontré deux ou trois fois Andrée dans le monde. Il savait que la maison était bonne et profitait de l'invitation de Maxime pour venir faire un complément d'expertise.

L'autre s'appelait Desrieux. Ce jeune homme, fils d'un entrepreneur de démolitions, tenait de son père deux beaux petits millions trouvés dans les plâtras. Il avait des voitures, des chevaux et l'estime de Salbris, qui ne répugnait pas à se montrer autour du

lac, mollement allongé dans la victoria de son ami, et l'aidait volontiers à fumer ses cigares. Desrieux possédait donc tout ce qui fait le bonheur : cent mille livres de rentes, imagination point exigeante, estomac accommodant, une jument primée lors du dernier concours, un cocher très gras enlevé à lord Pembroke, une maîtresse très appréciée, conquise sur le petit duc de Somorostro, grand d'Espagne, une tante à héritage de qui l'asthme prenait depuis quelque temps une vilaine tournure, enfin un joli talent au lawntennis. Ce mérite, joint à celui de ses knickerbockers, dont on disait sur la plage qu'ils l'avantageaient fort, lui avait valu l'été passé, à Deauville, une liaison de vingt et un jours, juste le temps d'une cure à Vichy, avec cette grande ennuyée de princesse Loubof, qui s'intéresse tant aux exercices du corps. La princesse n'accorde jamais plus, sous prétexte qu'un traitement ne gagne pas à être prolongé : elle est d'avis qu'il vaut mieux faire plusieurs saisons par an. Malgré tant de raisons d'être heureux, Desrieux ne l'était pas. L'hygiène avait pris possession de sa vie et le tyrannisait. Il se sentait entouré d'ennemis invisibles, de microbes innomés, et croyait fermement qu'un régime sévère pouvait seul conjurer la ruine de son organisme menacé. L'anémie surtout, la pâle anémie, l'inquiétait. Depuis certain jour qu'il avait saigné du nez et cru constater au fond de la cuvette

une diminution des globules rouges de son sang, Desrieux luttait. Il prit du fer, du quinquina, de l'eau d'Orezza sans parvenir à se tuer, tant il était vigoureux. Puis il se soumit à une alimentation systématique dont la recette lui fut confiée par un jockey. « Jamais de farineux ! » devint sa devise. Ce martyr avait dans son cabinet de toilette les principaux instruments de son supplice : des haltères, un trapèze, des anneaux. Il emportait en voyage de petites barres parallèles articulées, d'invention anglaise, qu'on montait ou démontait en un tour de main; se pesait tous les huit jours, nu, dans une balance perfectionnée, très délicate, et devenait mélancolique si l'instrument accusait quelques grammes de plus qu'à la dernière séance. A ce prix, il obtint de magnifiques résultats : quarante-cinq centimètres de biceps contre soixante-dix de taille seulement. Mais l'homme est insatiable et l'infini le tourmente. Desrieux cachait une plaie secrète : Marseille, le lutteur, portait à bras tendu trois kilos de plus qu'il ne portait lui-même.

Le troisième ami de Maxime était un mauvais sujet qui répondait au nom prédestiné de Passérieux. Le père de ce jeune homme avait acheté autrefois une charge de notaire et consacré toute une vie d'austérité, d'habit noir, de cravate blanche et de lunettes d'or à rassurer les officiers ministériels, ses confrères, que son nom avait mis d'abord

en défiance et quelque peu scandalisés. Passérieux fils, arrivé à vingt-cinq ans, jeta le notariat aux orties, sous prétexte qu'il ne se sentait pas homme d'étude : mot qui, recueilli par le saute-ruisseau, signalé par le second clerc au premier, expliqué par celui-ci au patron, et compris par ce dernier avec plus d'indignation encore que de difficulté, décida maître Passérieux à instrumenter sans retard et vigoureusement. Le pauvre Eugène se vit couper les vivres au moment le plus critique, car il venait justement d'entrer en négociation avec une aimable personne qui connaissait les affaires et réclamait des arrhes avant de conclure. Eugène avait le sens pratique des jeunes gens de son temps : il alla chez un bijoutier de la rue de la Paix, se fit livrer au nom de sa mère, cliente de ce marchand, une parure de dix mille francs, la mit en gage, vendit la reconnaissance, acheta au Palais-Royal un bijou de vingt-cinq louis, et se présenta aussitôt chez Mlle Rosa avec tout ce qu'il fallait pour signer. Décidément victime de la fatalité du nom, il commença dès lors à mener une vie si joyeuse que l'écho seul de ses fredaines faisait trembler sur la tête de son père la calotte noire professionnelle. Un conseil judiciaire lui ayant été infligé, le drôle fit insérer, par représailles, dans plusieurs journaux, une note portant que, « réduit par un père inhumain à la détresse, M. Eugène Pas-

sérieux, fils de maître Passérieux, notaire, 75, rue Saint-Honoré, faisait connaître à toutes âmes charitables l'horreur de sa situation et se déclarait prêt à accepter avec gratitude, de ses amis et connaissances, même des secours en nature. On était prié d'expédier les dons à l'adresse de Mlle Rosa, 22, rue Bréda, qui voulait bien se charger de recevoir les offrandes. » Cette mauvaise plaisanterie eut un succès fou. On ne parla pas d'autre chose pendant vingt-quatre heures sur le boulevard. Le fils de M. Passemard professait une sincère admiration pour ce gros garçon réjoui, indiscret, encombrant, finaud, prompt à vous tutoyer afin de pouvoir plus facilement vous emprunter vingt francs, vrai braconnier du boulevard, qui, de sa chasse quotidienne à la pièce de cent sous, ne revenait jamais bredouille. Et c'était pour Maxime une vive satisfaction de faire les honneurs des Charmilles à ces excellents bons, Salbris, dit Muguet, Desrieux, dit Loulou, et Passérieux, dit Panonceau.

XIII

La cloche du déjeuner sonnait lorsque Henri entra au salon, où Salbris causait bals et théâtres avec Andrée, tandis que Passérieux faisait rire aux larmes Mme Passemard en lui racontant une de ces polissonneries qu'elle aimait et qui la faisaient rougir, moitié de plaisir, moitié de honte. Le repas fut gai. Maxime parlait peu, buvait sec et riait épais chaque fois qu'un de ses amis ouvrait la bouche. Son père, qui croyait devoir à sa qualité de futur député de jouer à l'homme d'État, causait affaires étrangères avec Salbris, se déclarait partisan de l'union des races latines et demandait des renseignements sur le commerce d'exportation de la principauté de Monaco. Passérieux narrait infatigablement les menues anecdotes de la semaine : le marquis de X... avait paru en maillot rose, jupons de gaze blanche, à la dernière fête donnée par son cercle, et dansé avec beaucoup de grâce un des pas les plus

difficiles de la Subra dans le ballet de *Coppélia.* Le baron ***, qui porte un des plus beaux noms de France, s'était fait remisier de coulissier et s'époumonnait à hurler tous les jours de deux à quatre, sous le péristyle de la Bourse : « J'ai du Suez! Je prends du Panama! » d'une voix aussi retentissante que celle de son glorieux ancêtre quand il criait : « En avant! » à ses escadrons de cuirassiers sous le feu de la redoute de Borodino. La petite Margot, des Bouffes, avait fait et gagné le pari d'entrer, à la foire de Neuilly, dans la cage de Bidel; elle avait même obtenu un grand succès en caressant la crinière noire de Sultan; grisée par les applaudissements, elle avait alors dit en parodiant la voix et le geste de Sarah Bernhardt dans *Hernani :*

Vous êtes mon lion superbe et généreux...

à quoi un des spectateurs avait répliqué en criant : « C'est pas de jeu : il ne la mangera plus maintenant; c'est des carnassiers, pas des rongeurs!... »

Après le déjeuner, Maxime proposa à ses amis de visiter les écuries. Ils acceptèrent avec cet empressement que de jeunes sportsmen qui se respectent sont tenus de manifester, chaque fois qu'il s'agit de rendre hommage au roi de la création, — lequel n'est point l'homme, comme l'avait cru M. de Buffon, mais le cheval. Maxime les entraîna aussitôt

et trouva une loquacité qui ne lui était pas ordinaire pour expliquer les perfectionnements introduits dans la disposition des boxes et des mangeoires, l'installation de la sellerie et mille autres détails dont la précision prouvait que ce jeune homme possédait dans toutes ses parties la science du palefrenier. Certaine indisposition d'une des juments alezanes, un trouble intestinal, le préoccupait fort depuis trois jours. Il n'avait rien trouvé, ni dans le *Manuel du parfait vétérinaire*, son livre de chevet, ni dans ses souvenirs ou son expérience, qui pût conjurer le mal. Et, tenez, précisément... Ils s'approchèrent, regardèrent et délibérèrent avec une gravité de docteurs appelés en consultation. Muguet faisait bien un peu le dégoûté et le dédaigneux, tout en supputant la valeur de l'écurie à cinquante louis près; mais Loulou et Panonceau furent admirables de zèle et montrèrent une étendue de connaissances spéciales, une sûreté de diagnostic dans la recherche des causes, une ingéniosité dans l'indication des remèdes à employer, qui leur valut l'estime solide du cocher anglais, du groom et de tout le personnel britannique de l'écurie, réuni autour d'eux avec voix délibérante.

Pendant ce temps-là, Andrée causait avec Henri, au salon.

« Monsieur Mareuil, vous n'avez pas dit un traître mot pendant le déjeuner.

— Vous non plus, mademoiselle, permettez-moi de vous le faire remarquer.

— Je m'ennuyais.

— Votre franchise me met à l'aise : moi aussi.

— Comment trouvez-vous les amis de mon frère?

— Mademoiselle, je ne tire jamais le premier.

— Un peu précieux, ça, vous savez?... Eh bien! soit, je commence. La jovialité bourdonnante de M. Passérieux m'est odieuse. Ce gros garçon est le dernier des sots...

— L'avant-dernier seulement; il ne faudrait pas décourager M. Desrieux.

— Est-ce que vous croyez vraiment celui-là aussi niais que son camarade?

— Mon Dieu, je ne pense pas que l'un ait un avantage appréciable sur l'autre. C'est un *dead-heat* comme ils disent dans leur jargon de courses.

— Et M. de Salbris?

— Une nullité bien habillée, à ce qu'il m'a semblé.

— Je vous trouve sévère! Il a une jolie figure distinguée et cause fort agréablement. On l'apprécie beaucoup dans les salons; toutes les femmes sont coiffées de lui...

— Elles pourraient l'être aussi par lui... Il a tout le physique de l'emploi, des cheveux très pommadés, l'œil langoureux... Je parierais qu'il chante à merveille la romance sentimentale...

— Vous savez qu'il ne s'appelle pas du tout de Salbris et qu'il n'est pas plus baron que vous?

— Que m'importe! Si ça l'amuse, c'est bien inoffensif.

— Comment! cela ne vous indigne pas de voir ainsi usurper un nom et un titre?

— Bah! il faudrait se fâcher trop souvent! L'indignation, la colère sont fatigantes, parce qu'elles veulent agir, manifester au dehors. Mieux vaut la quiétude intime du dédain. Je ne sache pas qu'aucune forme de la sottise ou de la vanité mérite autre chose. Le dédain est un spécifique souverain, mademoiselle : il se suffit à lui-même. »

Andrée resta silencieuse pendant une seconde, le temps de bien se pénétrer de la boutade, qu'elle trouvait piquante, et de la retenir sous la forme même dont il l'avait revêtue; puis elle reprit :

« Vous avez beau dire, M. de Salbris est un homme du monde. Je le préfère mille fois aux deux autres, et je regrette que tous les amis de mon pauvre Maxime ne lui ressemblent pas. Quels jolis maris feront ce Desrieux et ce Passérieux, n'est-ce pas?

— Est-ce au point de vue du mariage que vous les avez étudiés pendant le déjeuner?

— Eux?... Vous vous moquez, je pense : ni ceux-là ni personne, entendez-vous bien!

— Je sais quelqu'un de qui ce mot ferait la joie et le désespoir.

— Ah! oui, il y avait longtemps que vous ne m'aviez parlé de Jacques. Pas depuis hier soir!... Vraiment vous êtes d'une conscience, d'un zèle admirables!... Quel dommage que le prince de Monaco ne vous ait pas pris pour chargé d'affaires au lieu du baron! C'est votre spécialité! Je suis sûre que Salbris ne sait pas comme vous se dévouer corps et âme à une négociation laborieuse, harceler impitoyablement la partie adverse, la presser avec d'autant plus d'ardeur qu'elle met plus de soin à se dérober... Il n'y a qu'un malheur, monsieur Mareuil : *spiritus flat ubi vult!*... Traduisez comme vous l'entendrez... »

Elle lança cette tirade d'une voix un peu âpre, mordante d'ironie, et c'est seulement aux derniers mots que son irritation parut se fondre dans un sourire ambigu comme ses paroles. Henri restait debout devant une des fenêtres du salon, consterné par ce tour de violence qu'avait pris tout à coup une conversation commencée sur le ton du badinage. Andrée le considéra un moment avec cette sorte de satisfaction qu'elle éprouvait toutes les fois qu'elle parvenait à déconcerter sa présence d'esprit et à faire acte de domination sur lui. Voyant qu'il ne répliquait rien :

« A tout à l'heure! dit-elle. Je vais rejoindre

mon père, ma mère et ces messieurs dans le parc. Venez nous retrouver bientôt... si toutefois vous n'avez pas d'article à faire aujourd'hui. »

Et elle sortit.

Mareuil ne fit qu'un bond jusqu'à sa chambre, s'enferma à double tour et se mit à rouler des cigarettes, qu'il jetait dans la cheminée après quelques bouffées : symptôme ordinaire d'une violente agitation chez les fumeurs. Il se promena ensuite de long en large pendant trois quarts d'heure, s'assit à plusieurs reprises devant sa table, trempa vingt fois sa plume dans l'encrier sans trouver à écrire autre chose que : « Mon cher Jacques, » et, enfin, s'étendit sur le canapé pour dormir. Il ne parvint pas même à s'assoupir un instant, se redressa en jurant, et, pour rafraîchir sa tête alourdie, se plongea le visage dans la cuvette pleine d'eau. Puis il poussa les contrevents, qu'on fermait dans l'après-midi afin de tamiser l'éclat du soleil, et se mit à la fenêtre. Sur la pelouse, à quelque distance du château, Maxime, ses amis et Andrée jouaient au crocket, et Henri, de son second étage, percevait le son mat que rendent les boules frappées par les maillets. M. et Mme Passemard, assis sur un banc rustique, suivaient la partie et paraissaient prendre le plus vif intérêt aux exploits de Desrieux. Sans trop savoir pourquoi, Mareuil tira les volets et se mit à observer par les interstices des lamelles. Il

crut remarquer que deux ou trois fois Andrée leva la tête et regarda dans la direction du château. La grosse voix de Passérieux montait par moments jusqu'à lui : « Bravo, Loulou!... A toi, Maxime!... Raté, mon vieux!... Allons, mademoiselle, au troisième arceau ! »

« Prends garde! tu vas montrer ton mollet! » criait Maxime à sa sœur. « Brute, va! » grommela Henri, et il se sentit envahi soudain par une colère telle que, ayant quitté la fenêtre pour faire deux ou trois tours dans la chambre d'un pas saccadé, il prit sa canne qui traînait dans un coin et en déchargea un coup furieux sur le canapé. Un peu de poussière sortit du meuble, et le jeune homme resta là, immobile, regardant sans penser à rien les atomes dorés qui dansaient dans un rayon, tandis que sa bouche répétait machinalement : « Brute, va! brute, va! » Il revint à son poste d'observation. La partie était finie. A la prière de ses amis, Desrieux procédait à quelques tours de force ou d'adresse : il marchait sur les mains, soulevait une chaise avec ses dents et la faisait passer par-dessus sa tête, enlevait de terre Maxime et Passérieux, puis se mettait à courir autour de la pelouse en les portant. Ces exercices ne laissaient pas d'intéresser Mareuil : car l'âme, lorsqu'elle est profondément émue, s'efforce de trouver dans les circonstances extérieures, même les plus futiles, une diversion à ses soucis. Mais,

tout à coup, le jeune homme s'aperçut qu'Andrée et Salbris n'étaient plus là, et il lui fut désormais impossible de prêter la moindre attention aux ébats athlétiques de Desrieux. Il n'entendit pas Maxime dire à son père : « Hein! papa, quelle performance! » sur le ton de la plus profonde admiration. Il ne vit point Passérieux traîner Loulou, qui résistait mal, vers Mme Passemard, et contraindre cette mère de famille effrayée à tâter, en poussant de petits cris de surprise et de pudeur, le bras noueux de Desrieux, et son poignet, où les tendons saillaient sous la peau comme des cordes de violoncelle. Mareuil s'absorbait dans cette pensée unique : « Où sont-ils? » Et repoussant violemment les volets, qui l'empêchaient de bien voir, il tâcha de les découvrir, il fouilla du regard, avec une singulière acuité, les taillis où serpentent de petits sentiers ombreux, les allées bordées de hêtres et de charmes, la grande avenue qui s'allonge dans la direction de la forêt entre deux rangées de platanes. Une phrase d'Andrée susurrait dans sa mémoire avec l'importunité irritante d'un bourdonnement de moustique : « Il a une jolie figure distinguée et cause fort agréablement. »

« Qu'est-ce que vous regardez donc comme ça, monsieur Mareuil? lui cria d'en bas M. Passemard. Venez donc nous rejoindre; nous descendons à la Seine; ces messieurs vont se baigner. Venez! venez! »

Le son de cette grosse voix méridionale, qui roulait les *r* comme les gaves des Pyrénées roulent leurs galets, eut pour effet de produire dans tout l'être de Mareuil une sorte de détente. Il passa la main sur son front et fut tout étonné de le trouver brûlant. « Allons, pensa-t-il, le sauterne de ce matin m'a fait mal. Décidément, je ne porte pas bien le vin blanc. Il faut se secouer. » Il prit son costume de bain et le roula dans un peignoir. A ce moment, il aperçut au fond du parc Andrée et Salbris qui traversaient une allée. Il les suivit un moment du regard, les sourcils un peu froncés, puis détourna les yeux, haussa les épaules dédaigneusement, et, mettant le paquet sous son bras, il sortit en disant : « Ah! par exemple, c'est trop bête!... Après tout, qu'est-ce que cela me fait? »

XIV

Il traversa le parc sans se presser, en passant par de petits chemins herbeux dont il aimait la solitude et la fraîcheur humide. Quand il arriva sur le bord de la Seine, à l'endroit où d'ordinaire on amarrait le bateau, en face de la porte verte qui met la propriété en communication avec le chemin de halage, il vit que tout le monde avait traversé la rivière et dut se faire passer sur l'autre bord par un pêcheur. On l'accueillit avec de grands cris : « Paresseux! dormeur! Il est allé faire la sieste! Venez vite nous aider à dresser la tente! » Andrée, en effet, avait déclaré que l'eau devait être encore assez chaude pour qu'elle pût prendre un bain. On était donc venu chercher une place commode : un petit coin de prairie sur le bord d'une grève de sable fin, trois ou quatre grands peupliers dont la feuille inquiète tremblait en bruissant au moindre souffle de l'air, et, çà et là, des bouquets

de saules qui devaient servir de cabines aux hommes. Mme Passemard avait risqué une timide observation au nom des convenances : elle fit remarquer tout bas à son mari qu'on était bien nombreux, que Maxime pouvait mettre seulement des caleçons et non des costumes complets à la disposition de ces messieurs. Mais, comme d'ordinaire, elle ne fut pas écoutée. Hector se contenta d'abaisser sur la pauvre Cassandre un regard dédaigneux, et haussant les épaules : « Si tu crois que ta fille... » Il n'acheva pas, heureusement. Un paysan, à cinquante mètres de là, taquinait les goujons, qui le lui rendaient bien, à en juger par sa mine encore plus mélancolique que ne l'est de coutume l'air du pêcheur à la ligne. Passemard jugea sans doute que ce mécontent devait avoir un tempérament d'opposition, car il l'entreprit, pendant qu'on se déshabillait, sur les méfaits du gouvernement de Mac-Mahon et les prochaines élections; après quoi, il déclina son nom, lui donna cent sous pour l'aider à se le rappeler, et revint en se frottant les mains, convaincu que le pêcheur avait mordu : ce qui prouverait que, pour prendre hommes ou poissons, il est toujours nécessaire au préalable d'amorcer.

Passérieux avait déjà piqué sa tête avec Maxime et prenait les ébats bruyants d'un jeune cachalot qui folâtre. Desrieux, immobile sur la rive, les jarrets tendus, la taille bien cambrée, la poitrine en avant,

les bras un peu écartés du torse, comme s'il avait porté sous chacun d'eux d'invisibles dictionnaires, faisait valoir au grand soleil la puissante musculature de son corps d'athlète et semblait adresser une muette provocation à quelque lutteur sur l'autre bord. Quant à Salbris, il s'était récusé après un peu d'hésitation : l'eau froide irritait ses nerfs, l'empêchait de dormir. Il n'ajoutait pas qu'elle dérangeait ses cheveux et défrisait sa moustache. Henri avait fini de revêtir son costume et allait se jeter, lorsqu'Andrée lui cria sous la tente : « Monsieur Mareuil, monsieur Mareuil, attendez-moi pour me donner la main en entrant; j'aurais peur toute seule. »

Mme Passemard appuya aussitôt : « Oui, oui, vous êtes très bon nageur, je vous confie ma fille. Veillez sur elle et prenez bien garde aux herbes. » Desrieux se décida enfin à plonger : ce qu'il fit avec méthode, les bras tendus de toute leur longueur au-dessus de sa tête, les deux mains réunies par la pointe des doigts, le buste dessinant une courbe gracieuse. M. Passemard, étendu sur l'herbe, causait avec Salbris, qui paraissait s'intéresser prodigieusement à l'industrie sucrière et en particulier à la raffinerie de Saint-Denis.

« Trois cent mille pains cette année! C'est magnifique!... Année exceptionnelle, sans doute?

— Mais non, pas du tout. Année moyenne, cher monsieur, année moyenne! »

La voix d'Andrée se fit entendre de nouveau :

« Mère, je ne puis pas parvenir à arranger mes cheveux. Aide-moi donc ! »

Elle déboutonna le haut de la fente qui sert de porte à ces tentes de bain et, par l'entrebâillement, passa la tête. Henri vit un cou blanc, fluet, perdu comme un fuseau dans une masse de cheveux en désordre, toison splendide, pleine de rayons de soleil, qui coula avec des ruissellements fauves sur le coutil gris, et que les mains de Mme Passemard secouèrent comme un voile d'or avant de la rouler en épaisses torsades sur la nuque penchée de la jeune fille.

Un instant après, la tente s'ouvrit. Andrée fit deux pas en avant et s'arrêta, la main sur les yeux, éblouie par les rayons déjà obliques du soleil qui commençait à décliner. Elle portait un costume de flanelle blanche, soutachée de noir. Le corsage, à grand col rabattu et orné d'ancres aux deux angles, entrait dans le pantalon comme la blouse de nos matelots, au lieu de former jupon au-dessous de la taille et de dissimuler sous d'amples plis la saillie des banches. Une ceinture de laine bleue s'enroulait autour des reins. Les pieds étaient chaussés d'espadrilles, attachées par deux rubans noirs qui se croisaient à la hauteur de la cheville, tournaient par derrière en sens contraire et revenaient former rosette sur le devant de la jambe. Elle était coiffée

non d'un bonnet, mais d'un chapeau marin à bords droits, en paille recouverte de toile cirée, qui complétait sa ressemblance avec un jeune mousse. Ce costume de bain faisait depuis deux ans le désespoir de Mme Passemard, qui ne le trouvait pas assez féminin. Soutenue par son père, la jeune fille n'en avait pas moins réussi, comme d'ordinaire, à vaincre la résistance maternelle. « Laisse donc! avait dit le raffineur à sa femme; tu vois bien que Bichette n'est pas taillée sur ton patron : tu serais ridicule là dedans, toi; elle, au contraire, est très gentille. Tu ne vois pas comme elle est mince, étroite des hanches? C'est ta faute : pourquoi me l'as-tu bâtie comme un petit homme! »

Elle fit quelques pas vers la rivière et prit sans la moindre timidité la main que Mareuil lui tendait avec un peu d'embarras :

« Y êtes-vous? dit-elle gaiement. Je vous préviens que j'entre toujours en courant. Allons! une! deux! trois! »

Et elle partit, bondissant comme une chèvre, riant du plaisir de piaffer dans la Seine, en éclaboussant à la ronde, heureuse de ce froid qui l'avait saisie et dont la sensation montait dans tout son corps, contractait ses nerfs, crispait un peu ses doigts et faisait claquer légèrement ses dents. Elle avançait plus lentement à mesure que l'eau devenait plus profonde. Quand elle en eut jusqu'au-des-

sus de la ceinture, elle quitta Henri, ramena les mains sous son menton, puis, se laissant aller en avant, elle lança les bras et se mit à nager.

« Ces messieurs sont loin, cria Mme Passemard; suivez la de près, monsieur Mareuil!... Maxime, Maxime, reviens du côté de ta sœur! »

Mais Maxime n'avait d'oreilles que pour Desrieux, qui l'initiait à une forme nouvelle de passade, très en honneur en Angleterre, et beaucoup plus *sport* que la nôtre.

« Je ne vous savais pas si bonne nageuse, dit Henri.

— Oh! c'est que je n'ai pas peur avec vous. Je sais bien que vous ne seriez pas long à me repêcher si j'avais une crampe, n'est-ce pas?

— Je ferais de mon mieux, mademoiselle. »

Ils firent une centaine de brasses à côté l'un de l'autre, dans une belle eau verte, profonde et tranquille, où le courant ne se faisait pas sentir. Mareuil restait un peu en arrière, afin de mieux veiller sur tous ses mouvements. Il voyait à la naissance de son cou de petites mèches folles, brunies par l'eau et roulées en boucles fines. Parfois, au moment où elle prenait un élan plus vigoureux, une partie de son dos émergeait pendant une seconde : la laine mouillée de son costume, au lieu de flotter autour d'elle, se dégonflait aussitôt, s'appliquait sur la peau et prenait le moule exact de ses épaules. De petites

gouttelettes, véritable poussière d'eau, se balançaient çà et là sur ses cheveux, comme ces perles de rosée qui tremblent, le matin, au bout des brins d'herbe; d'autres couraient, semblables à du vif-argent, sur les torsades de son chignon sans le mouiller.

« Je me sens un peu lasse, dit-elle; voulez-vous me prêter votre épaule pour m'y reposer, comme je fais avec Maxime? »

Et elle tourna vers lui son visage, où le soleil et l'exercice avaient mis des teintes fraîches. Henri se rapprocha un peu d'elle, ce qui lui permit d'appuyer légèrement sa main gauche sur l'épaule droite du jeune homme, tout en continuant à nager de l'autre bras.

« Je ne vous fatigue pas? demanda-t-elle.

— Moi!.. J'irais ainsi au bout du monde, répondit-il sans trop savoir ce qu'il disait.

— Oh! je ne vous demande pas d'aller aussi loin... Comme l'eau est bonne, n'est-ce pas?... Ah! mon Dieu, des herbes! »

Elle poussa un petit cri de terreur et se jeta si vivement de côté, qu'il sentit un moment le contact de son corps. Henri la saisit vigoureusement par le bras, près de l'épaule, et l'entraîna à quelques mètres de l'endroit dangereux en la soutenant un peu, car elle était toute pâle de peur et semblait n'avoir plus la force d'avancer.

« Merci! dit-elle; vous pouvez me laisser aller maintenant : je suis remise. Vous devez me trouver bien poltronne, n'est-ce pas? C'est plus fort que moi : ces affreuses herbes gluantes et froides qui s'entortillent dans les jambes me rendent folle... Savez-vous bien que sans vous j'aurais bu un coup?... Ramenez-moi au bord, voulez-vous? J'en ai assez pour aujourd'hui... »

Ils revinrent à la petite grève de sable où Mme Passemard attendait, toute prête à envelopper sa fille dans un peignoir qu'elle tenait déployé. Lorsqu'elle sentit le fond, Andrée, cessant de nager, sortit de l'eau peu à peu, en se traînant sur les mains et les genoux, avec de petis cris étouffés que lui arrachaient les aspérités des cailloux.

« Dépêche-toi donc! » disait sa mère.

Elle se redressa enfin et disparut sous le peignoir lancé autour d'elle comme un épervier; mais le mouvement ne fut pas assez rapide pour empêcher Mareuil de remarquer que le costume de laine blanche, en se collant sur elle, prenait par places des tons roses.

XV

Une heure après, toute la compagnie était de retour au château, et ces messieurs prenaient au salon le madère, que Maxime, fortement appuyé par Desrieux, avait déclaré tonique, après le bain surtout, lorsqu'un domestique annonça M. de Garamante.

« Eh! bonjour, mon cher voisin! s'écria Passemard. Quel bon vent vous amène? Il y a une éternité qu'on ne vous a vu. »

Le comte salua Mme Passemard et Andrée avec cette aisance qu'il nuançait de respect pour les femmes, et d'un peu de hauteur pour les hommes. Il tendit la main à Henri et fit d'un coup d'œil rapide l'inventaire des trois amis de Maxime qu'on lui présenta.

« J'espère, monsieur le comte, que vous voudrez bien nous faire l'honneur de rester à dîner... »

Hector lança un regard sévère à sa femme, car il

lui avait défendu d'employer les formules qui témoignent d'un respect suranné pour la noblesse. « C'est un anachronisme, ma bonne, disait-il; nous ne sommes plus sous l'ancien régime! » Mais c'était plus fort qu'elle : en dépit de la Nuit du 4 Août, M. de Garamante lui faisait tant d'effet!

Le comte finit par accepter l'invitation et resta seul au salon avec Mme Passemard, tout le monde s'étant retiré pour faire un bout de toilette avant le dîner.

« Eh bien! madame, que devient-on aux Charmilles?

— Mon Dieu, nous vivons très tranquilles, très retirés, comme toujours, à la campagne. C'est pour la première fois que nous avons du monde aujourd'hui, ces amis de mon fils que vous venez de voir.

— Et mademoiselle votre fille s'accommode sans trop de peine de cette solitude?

— Mais oui. L'année dernière, elle s'ennuyait et ne parlait que de revenir à Paris. Cet été, je trouve qu'elle a tout à fait pris son parti de la vie à la campagne.

— Travaille-t-elle toujours beaucoup?

— Elle néglige un peu sa peinture. Mais, en revanche, elle s'occupe beaucoup de musique, et fait de la littérature avec M. Mareuil. Ils lisent ensemble à haute voix des vers de Victor Hugo et de Bau... Bau...

— Baudelaire?

— Précisément. Ils s'amusent à réciter des scènes de théâtre, *Hernani*, *Marion Delorme*, *la Nuit d'octobre*, est-ce que je sais, moi?

— Ah! vraiment.

— Oui, et je n'en suis pas fâchée. Cela fait passer le temps à ma fillette. Il est très instruit, M. Mareuil. Andrée dit qu'il sait tout, et mon mari pense qu'il fera son chemin. Nous sommes bien heureux de l'avoir! »

La conversation fut interrompue par l'entrée des jeunes gens dans le salon. Muguet seul avait endossé l'habit noir, ce frac irrésistible qui constituait à lui seul l'esprit, le savoir, l'originalité, le talent, la raison d'être du petit baron, et qu'un philosophe aurait pu appeler la cause finale de M. de Salbris. Il ne passait pas les fortifications sans l'emporter dans sa valise : un bouton de rose blanche cueilli dans un massif remplaçait ce soir-là sa fleur favorite. Andrée, Maxime, M. Passemard, Henri entrèrent l'un après l'autre, et l'on se mit à table.

La politique fit d'abord à peu près tous les frais de la conversation. Passemard crut devoir exposer son programme, bien qu'il fût évident que le comte prêtait seulement une attention distraite à ce ramassis de balivernes qui servaient d'idées politiques au futur législateur. M. de Salbris paraissait, au contraire, l'écouter avec intérêt, lui donnait discrè-

tement la réplique et se laissait convaincre avec beaucoup de bonne volonté lorsqu'il n'était pas d'accord avec lui. M. Passemard commençait à trouver ce jeune homme plein de mérite et s'indignait intérieurement de voir Andrée négliger le baron avec une désinvolture voisine de l'impolitesse. La jeune fille, en effet, répondait à peine à M. de Salbris, lui parlait encore moins, et, suprême outrage, n'avait paru remarquer ni la rose ni le frac. Elle adressait à tout propos la parole à Henri, d'un bout de la table à l'autre. Flatté d'abord dans son amour-propre (qui donc est insensible aux attentions d'une jolie femme?) et charmé de voir le peu de cas qu'Andrée paraissait faire de Salbris, Mareuil se sentit un peu gêné lorsqu'il s'aperçut que le regard clair de M. de Garamante ne quittait pas la jeune fille. Il feignit alors de prendre part à la conversation de Maxime et de Passérieux : ce dernier racontait à son ami qu'il avait emprunté le mail-coach et quatre chevaux de Desrieux pour s'exercer à conduire *four in hand* sur une grand'route; que le dernier mot du chic était de prendre du monde dans son mail pour aller de Paris à Saint-Cloud, par exemple, et de faire payer la place de chacun; que cela se faisait beaucoup à Londres, le duc de Hertford ayant donné l'exemple. Et Maxime ouvrait de grands yeux en songeant à la gloire conquise par le duc de Hertford.

« Mère, dit tout à coup Andrée, tu ne te doutes pas que j'ai failli me noyer aujourd'hui? Je n'ai pas voulu te le dire sur l'eau pour ne pas t'effrayer.

— Allons donc, tu es folle! J'étais là.

— Tu n'as pas tout vu. A un certain moment, je me suis senti les jambes prises par ces horribles herbes. J'ai eu peur. Je me suis jetée sur M. Mareuil, qui m'a soutenue avec beaucoup de sang-froid. Grâce à lui, j'ai pu me dégager, — et voilà.

— Mes sincères compliments, monsieur Mareuil! » dit le comte.

Henri, qui maudissait déjà l'idée que la jeune fille avait eue de raconter ce prétendu sauvetage, sentit redoubler son dépit, car il crut voir une pointe d'ironie dans les paroles de M. de Garamante. On passa au salon.

« Etes-vous sûr qu'il y eût des herbes? lui dit le comte à voix basse, avec le plus railleur de ses sourires.

— A propos, fit Passemard, comment se fait-il que vous veniez si tard vous installer au Pavillon? Qu'êtes-vous donc devenu depuis trois semaines ou un mois qu'on n'a eu de vous signe de vie?

— J'ai voyagé, mon cher Passemard. J'ai de vieux amis en Italie, la Tribune et le Baptistère, le palais de Saint-Marc et le Vatican : je suis allé leur faire une petite visite.

— Ah! bah!

— Mais oui, cela m'arrive tous les cinq ou six ans. Je ne puis me passer d'eux plus longtemps. Vous savez, les amis de jeunesse, on ne peut les oublier tout à fait. N'est-ce pas, monsieur Mareuil? »

Le jeune homme tressaillit et ne répondit pas. Il se leva au bout d'un instant pour aller rejoindre les amis de Maxime, qui fumaient au billard. La présence de M. de Garamante lui devenait tout à fait intolérable. Mais sans doute ce départ ne fit pas le compte de celui-ci, car il s'écria :

« Attendez donc, monsieur Mareuil. Vous fumerez tout à l'heure, que diable! J'ai quelque chose à vous remettre, et à vous aussi, mesdames.

— Ah! par exemple! Et quoi donc?

— Mais des lettres, apparemment, des lettres de votre ami à tous, M. Jacques Henriot.

— Ah! » dit sèchement Andrée.

Elle tendit la main pour prendre la lettre que le comte lui donna, la mit tranquillement dans sa poche et continua à remuer le sucre dans sa tasse de café.

« Vous l'avez donc vu? dit Henri en rompant le cachet.

— Mais oui, j'ai passé près d'une quinzaine en tête-à-tête à Rome avec lui. Nous avons couru ensemble les musées, la campagne et passé des nuits à bavarder dans son atelier. Quel charmant compagnon! Autant de cœur que d'intelligence et de

talent!... Comme il savait que je revenais directement ici, il m'a chargé au départ de sa correspondance.

— Ce bon Jacques! dit Mme Passemard. C'est pourtant vrai qu'il est parti depuis plus de trois mois! Comme le temps passe! Sais-tu, Bichette, c'est très mal ce que nous faisons! Nous ne lui avons pas encore écrit; c'est à peine si nous avons parlé de lui... Un si brave garçon!... Et comment va-t-il? Porte-t-il de la flanelle au moins, monsieur le comte?

— Madame, excusez-moi. Je suis impardonnable : j'ai négligé de le lui demander.

— Oui, reprit-elle en repliant sa lettre, les nouvelles qu'il me donne de sa santé sont bonnes... Eh bien! Andrée, tu ne lis donc pas ta lettre?

— Tout à l'heure, maman, j'ai le temps.

— Et vous, monsieur Mareuil, avez-vous des nouvelles intéressantes dans la vôtre?

— Je ne saurais vous le dire, madame; j'ai seulement jeté un coup d'œil sur la première page, et je vois qu'il m'y parle surtout de son travail...

— Monsieur Mareuil, dit le comte, voici M. de Salbris qui vient nous remplacer auprès de ces dames. Allons fumer une cigarette, voulez-vous? Il me semble que vous devez avoir hâte de m'interroger sur votre ami... »

Henri se leva et le suivit presque machinalement,

car les émotions successives de cette journée l'avaient brisé. M. de Garamante l'entraîna sur le perron, et, quand ils furent seuls :

« Monsieur, dit-il, votre ami, qui est devenu le mien, m'a montré et j'ai lu avec beaucoup d'intérêt une lettre de vous où il est longuement question d'une jeune fille qu'il aime... Votre lettre est un fort joli morceau de style. J'ai surtout remarqué un passage où sont analysées avec beaucoup de délicatesse et de clairvoyance certaines ambiguïtés de sentiment que vous reprochez à cette personne. Si vous avez fait un brouillon, — et je ne pense pas qu'une aussi fine étude de caractère ait été improvisée, — relisez-le, méditez-le, monsieur. Vous vous apercevrez peut-être que vos observations si pénétrantes sur les sentiments hybrides — vous savez? les sympathies intellectuelles, les affections mixtes qui flottent sur les frontières de l'amitié et de l'amour — sont d'une vérité plus générale que vous ne le supposiez sans doute en écrivant cette page et qu'elles peuvent s'appliquer à d'autres qu'à de faibles femmes. Bonne nuit, monsieur!... La soirée est un peu fraîche ; je vous quitte. »

Et il rentra dans le salon, laissant Henri confus et irrité.

« Qu'avez-vous donc fait de M. Mareuil? demanda Andrée.

— Je l'interrogeais, mademoiselle, sur le sens

d'une expression que j'ai rencontrée ces jours-ci en feuilletant un vieux chroniqueur.

— Ah!... Et a-t-il pu vous répondre?

— Non.

— Maxime, prends donc le dictionnaire, veux-tu? et cherche... Quelle expression?

— Faire la garde du loup, mademoiselle. »

Le jeune homme chercha assez longtemps et finit par trouver : « Faire la garde du loup, expression féodale. Se disait du chevalier félon qui, chargé de veiller sur une dame en l'absence de son servant, cherchait ou parvenait à la rendre infidèle. »

Andrée se leva brusquement et sortit en lançant à M. de Garamante, souriant, le plus mauvais regard que prunelles de femme aient jamais dardé.

XVI

Henri n'avait rien trouvé à répondre aux épigrammes à peine déguisées de M. de Garamante. Ce diable d'homme maniait l'ironie avec une aisance hautaine qui rendait la riposte difficile. Aussi bien, ce jour-là surtout, Mareuil n'était pas de force à se mesurer avec lui. Il se sentait en proie à un trouble profond; mille idées incohérentes traversaient son esprit, sans plus de logique qu'il n'y a d'ordre dans un essaim de feuilles mortes que le vent d'automne emporte en tourbillon. Depuis sa conversation de l'après-midi avec Andrée, le jeune homme avait décidément perdu cette maîtrise de soi-même dont il était si fier. La scène du bain avait achevé la déroute de cette raison qui naguère encore s'enorgueillissait de sa froide circonspection et se croyait assez ferme pour déjouer sans peine toutes les surprises des sens ou de l'imagination. Il ne pouvait échapper à la vision troublante de deux lèvres retroussées par un

sourire indéfinissable, d'un corps souple, dont il avait senti pendant une seconde l'enlacement nerveux. Le souvenir de cette rapide étreinte le hantait : il croyait encore entendre le petit cri poussé par la jeune fille lorsque, au contact des herbes, elle avait de frayeur noué ses bras autour de lui. Henri s'absorbait à ce point dans ces pensées qu'il en oubliait tout : et les railleries de M. de Garamante, et la lettre de son ami, dont il avait à peine lu les premières lignes, et Jacques lui-même. L'analyste, le sceptique était bafoué, désarmé, vaincu : la passion aime à exercer de ces représailles sur les raisonneurs qui ont la présomption de se croire à l'abri de ses atteintes. Lorsqu'un homme a l'impertinence de dédaigner les femmes outre mesure, il est rare qu'une femme ne l'en fasse pas repentir.

Henri resta pendant un assez long temps appuyé sur la balustrade de pierre du perron, immobile, perdu dans une de ces rêveries où tout devient délicieusement vague en nous et autour de nous; où le contour des choses s'efface à nos yeux comme dans la brume matinale, en même temps que des réminiscences confuses, des images vaporeuses flottent, ainsi qu'un brouillard léger, dans notre esprit. Il se redressa enfin d'un mouvement brusque, comme un homme qui se réveille, et jeta un coup d'œil dans le salon. Il était désert. Dans le fumoir, Maxime faisait un whist avec Desrieux et Passérieux; dans la salle

de billard, Mme Passemard causait avec Salbris, tout en suivant des yeux la partie de son mari et du comte. Tandis que Henri regardait derrière les vitres, il entendit, grâce à un vasistas entr'ouvert, la grosse voix de Passemard demander où était Andrée.

« Elle est remontée dans sa chambre en me priant de l'excuser auprès de ces messieurs. Son bain l'avait beaucoup fatiguée. »

Au lieu de rentrer dans le salon, Mareuil descendit l'escalier sur la pointe du pied, leva les yeux vers la fenêtre d'Andrée pour savoir si la jeune fille dormait, et n'aperçut point de lumière. Après un moment d'hésitation, Henri se décida à faire un tour dans le parc, comptant sur l'influence du grand air pour assurer à son esprit et à son corps, également fatigués, l'apaisement et le réconfort du sommeil.

Il s'engagea dans la grande avenue bordée de platanes : des feuilles détachées commençaient à joncher la terre et formaient par endroits des amas d'où sortait, lorsque son pied les foulait, un bruit confus et doux, comme celui d'une étoffe de soie que l'on aurait froissée. Henri se rappela qu'une robe d'Andrée faisait un froufrou analogue en traînant sur les tapis. Des deux côtés de l'avenue s'étendaient de jeunes coupes de trois ou quatre ans. Au-dessus des touffes de chênes ou de châtaigniers, quelques troncs montaient, épargnés par les bûcherons. La blanche écorce des bouleaux se détachait çà et là

sur les masses sombres des taillis; leurs branches fines et flexibles se recourbaient gracieusement vers la terre, et la lune, en les baignant de sa lumière, pâle comme eux, argentait le revers de leur feuille inquiète. Mareuil, contemplant la grâce virginale de ces beaux arbres, se prit à songer à cette nuque ronde et ferme, à cette longue chevelure dénouée qu'il avait aperçue lorsque la jeune fille passait la tête par l'ouverture de la tente. Il longea la pièce d'eau qui arrondissait, comme un miroir encadré d'une forêt de plantes aquatiques, l'ovale de sa nappe tranquille où se miraient les étoiles. Au bruit de ses pas, des sarcelles effrayées glissèrent parmi les nénuphars, et leurs plongeons invisibles ridèrent de grands cercles la surface polie de l'étang. Un souffle de brise vagabonde inclina, en les frôlant, les panaches des roseaux, et le peuple svelte des joncs exhala un murmure triste et caressant comme un soupir. Il s'enfonça dans le bois par de petits sentiers tortueux et arriva dans le voisinage d'une ancienne maison de garde située non loin du château. Ce chalet, enveloppé d'un épais rideau de vigne vierge, avait plu à Andrée, qui s'en était emparée, et des deux pièces dont il se composait avait fait, au premier, son atelier, au rez-de-chaussée, une sorte de bibliothèque et de cabinet de travail où elle aimait à se retirer en été, pendant les heures chaudes de la journée. Mareuil aperçut de loin

une lumière qui brillait entre les arbres, dans la direction du chalet. Il s'arrêta soudain; le silence de la nuit et des bois était tel qu'il entendait son cœur battre à coups précipités. Il voulut retourner sur ses pas, mais un instinct plus fort que sa volonté l'attirait vers ce point d'or. A mesure qu'il s'en rapprochait, son oreille, tendue à tous les bruits de la campagne, percevait une harmonie lointaine et indistincte. Il se rappela tout à coup qu'Andrée avait fait mettre un piano dans la pièce du bas et ne douta plus qu'au lieu de regagner sa chambre, ainsi qu'elle l'avait dit à sa mère, la jeune fille ne fût allée finir la soirée dans son chalet. C'était bien elle, en effet. Caché dans l'ombre d'un grand arbre qui se dressait auprès de la maison rustique, sur le bord d'une petite pelouse, Henri aperçut, derrière les vitraux sertis de lamelles de plomb, Andrée assise à son piano. Les premiers accords de la *Marche funèbre* de Chopin résonnèrent sous ses doigts, avec je ne sais quoi de solennel que le recueillement des bois endormis et la sérénité mystérieuse de la nuit donnèrent à cette composition sublime. Des notes lentes comme un glas, graves comme un roulement de tambours voilés de crêpes, annoncent que le Héros vient d'expirer. Puis un cri de colère monte vers le ciel pour demander compte de cette mort à l'Impassible et à l'Inexorable; le Blasphème, impuissant, retombe brisé, et la Résignation, mouillée de lar-

mes, s'avance en longs habits de deuil. Tout à coup un chant de triomphe jaillit : les Exploits, les Victoires du guerrier accourent, tenant à la main des branches de laurier et de longues palmes vertes; la Gloire fend l'air du sillon fulgurant de ses grandes ailes, se pose au sommet du catafalque et laisse tomber une couronne. Mais voici que le Désespoir arrive à son tour. Il dit la vanité de l'effort humain, le mensonge de la renommée, le leurre de l'immortalité et le néant de tout. La Révolte gronde de nouveau, les Imprécations se mêlent aux sanglots : un bruit terrible couvre tout, le son sourd, cadencé, de pelletées de terre qui tombent sur une bière.

Appuyé contre le tronc de son arbre, Henri écoutait. Par les fenêtres entr'ouvertes, de grandes ondes sonores s'échappaient, et lui, courbait la tête sous cette harmonie surhumaine, comme les roseaux de l'étang venaient de s'incliner sous la brise. Après quelques instants de silence, la voix d'Andrée unit ses belles notes graves aux accords de l'instrument. Elle chanta la romance du *Roi de Thulé*, non pas l'exquise et mélodique composition de Gounod, mais l'étrange chef-d'œuvre que Berlioz a placé dans sa *Damnation de Faust*. Cette musique entrecoupée, heurtée, capiteuse, plaisait à la jeune fille par l'affectation même de sa couleur gothique : elle avait dit un jour qu'on ne devrait chanter cet air qu'en s'accompagnant sur la viole et coiffée d'un hennin.

Le morceau terminé, elle se leva et vint s'accouder à la fenêtre. Dans la crainte d'être vu, Henri fit un brusque mouvement en arrière : une branche de bois mort craqua sous ses pieds, et Sloug se mit à aboyer derrière la porte.

« Qui est là? dit Andrée.

— C'est, moi, mademoiselle, répondit Henri en sortant de l'ombre. Excusez-moi : je vous écoutais en cachette, et j'étais si ravi de ce que j'entendais que je me serais bien gardé de vous déranger.

— Tiens, tiens, vous êtes donc venu faire un tour de parc? Décidément, je vais croire qu'il y a entre nous harmonie préétablie... Est-ce que vous tenez à rester les pieds dans la rosée, dites, mon frère en Leibniz?... Non? entrez donc alors! »

Et elle ouvrit la porte.

« Mademoiselle, j'admire votre vaillance. Seule, dans les bois, à cette heure!

— Bah! je n'ai pas peur de grand'chose avec Sloug : vous venez de voir comme il me garde. D'ailleurs j'ai des armes. »

Elle prit à sa ceinture un poignard dont elle montra au jeune homme la fine ciselure et la devise : *Feri ferrum*. Depuis que Henri lui avait fait lire *Colomba*, Andrée ne sortait plus le soir sans un stylet.

« Quelle page admirable est cette *Marche* de Chopin que vous avez jouée tout à l'heure!

— Oui, c'est la plus puissante et la plus profonde conception musicale que je connaisse. Beethoven même, ce génie de la douleur, n'exhale pas dans sa *Marche funèbre* une lamentation aussi déchirante.

— Vous aimez la musique triste, n'est-ce pas?

— Oui... ce soir surtout, car j'ai du noir à l'âme.

— Ah!.. »

Ils restèrent un moment silencieux : elle, à demi allongée sur un large divan bas, la tête appuyée de côté sur la main et le coude soutenu par une pile de coussins d'Orient; lui, assis en face d'elle sur un escabeau persan à incrustations de nacre, caressant d'un mouvement machinal le chien accroupi à ses pieds. La pièce, assez vaste, était éclairée par les bougies du piano coiffées de petits abat-jour roses et par une lampe de mosquée suspendue, à godets de verre rouge.

« Oui, reprit-elle, vous me voyez ce soir tout à fait au fond du puits... J'ai reçu de votre ami une lettre qui m'a accablée. Tenez, lisez-la... »

Et elle tendit à Henri la lettre de Jacques apportée par M. de Garamante. C'était une déclaration d'une violence passionnée. Henriot peignait en termes brûlants l'ardeur de son amour. Il adjurait la jeune fille de prendre enfin une décision, préférant tout, disait-il, même un refus, à l'angoisse d'une incertitude que l'éloignement rendait plus cruelle encore.

Henri ne jeta qu'un coup d'œil sur la lettre et resta muet, les sourcils froncés, un peu pâle.

« Vous voyez, dit-elle, comme il me traite! C'est un ultimatum qu'il ose me poser brutalement. Il faut que je capitule à l'instant même! Peu lui importe de savoir si, en m'adressant cette injurieuse sommation, il ne blesse pas ce sentiment intime, mélange de pudeur et de fierté, qui fait que, nous autres femmes, nous voulons rester souverainement libres jusqu'au moment où il nous plaît de devenir esclaves. Il ne s'inquiète pas de savoir si je suis à l'unisson, et ne daigne rien faire pour m'y mettre si je n'y suis pas. Je lui offre une tendresse fraternelle et il me paye en grosse monnaie d'amour! Ah! je suis bien malheureuse, monsieur. Est-ce que vraiment il faut s'interdire d'avoir un ami, quand on est femme, un frère de son choix que l'on puisse aimer doucement, sûrement, sans qu'il vous jette au nez une déclaration? Dites, répondez.

— Mademoiselle, j'ai cru longtemps qu'il pouvait exister entre homme et femme une de ces belles amitiés intellectuelles que votre sexe ne connaît guère. Depuis, j'ai changé d'avis, et je n'ose plus rien affirmer, sinon que ce rêve est peut-être plus décevant encore que ne le sont d'ordinaire les chimères qui séduisent les cœurs généreux.

— Et cette chimère était la mienne pourtant;

j'entretenais cette illusion que je pourrais avoir des amis et me faire leur sœur de charité...

— On vous dira dans les hôpitaux, mademoiselle, qu'une sœur de charité, quand elle est jeune et jolie, fait plus de malades qu'elle n'en guérit... Je ne m'étonne pas que Jacques se soit laissé entraîner à souhaiter plus que votre amitié. Cela me semble tout naturel... Je comprends que, si jeune, il vous aimât déjà, et que cet amour ait grandi avec lui... D'ailleurs cette passion n'était pas un mystère pour vous, permettez-moi de vous le rappeler, et je m'explique mal l'indignation provoquée ce soir par un aveu qui sans doute n'était pas le premier.

— Eh! monsieur, c'est que peut-être j'avais cru l'aimer, et qu'apparemment je suis sûre aujourd'hui de ne l'aimer point! »

Elle lança ses mots d'une voix âpre et se leva brusquement.

« Fumez-vous? reprit-elle; voici du latakieh. Ne vous gênez pas : j'adore l'arome de ce tabac d'Orient. Voulez-vous que je vous donne l'exemple? »

Elle alluma une cigarette et reprit sa place sur le divan :

« Voyez-vous, monsieur Mareuil, je ne serai jamais la femme de Jacques, — jamais, entendez-vous bien!

— Je ne sais qui je dois plaindre, mademoiselle.

— Personne! Nous ne sommes point faits l'un

pour l'autre. J'ai pu m'y tromper un instant peut-être; mais aujourd'hui, je l'avoue, le fossé me paraît moins large à franchir pour une femme de l'indifférence à la passion que de l'amitié à l'amour. Qu'en pensez-vous?

— Rien : je suis docteur en droit, non en psychologie féminine.

— Ne vous donnez donc pas la peine de faire de l'esprit pour ne point répondre, et convenez tout simplement que j'ai raison, mais que vous n'osez pas le dire... Vous me connaissez trop maintenant pour ne pas savoir à merveille qu'il n'existe entre Jacques et moi aucune de ces affinités électives dont vous me parliez si bien un soir au salon, il y a six semaines. Où sont-elles, je vous prie, ces mystérieuses et subtiles concordances entre son être moral et le mien, cette secrète parenté intellectuelle que vous proclamiez la condition même de l'amour? Vous n'avez pas remarqué comme je vous écoutais ce soir-là? Ce n'était point seulement parce que je subissais le charme de votre parole ingénieuse, c'est aussi que je voyais se dissiper peu à peu, à la clarté de votre analyse, l'obscurité de ma propre pensée. Je ne débrouillais pas bien encore l'écheveau confus de mes sentiments, je ne savais pas, vous dis-je, si j'aimais Jacques ou si je ne l'aimais point : après vous avoir entendu, j'ai compris que je ne pourrais jamais l'aimer.

— Moi! j'ai fait cela! s'écria le jeune homme avec l'accent du plus douloureux étonnement.

— Mais oui, répliqua-t-elle, sans rien perdre de son impitoyable tranquillité. Et vous m'avez rendu le plus signalé service. Imaginez ce qui serait arrivé si vous ne m'aviez pas suggéré l'idée de m'analyser et de l'analyser lui-même, lorsque vous fîtes devant moi cette critique magistrale de l'amour instinctif, bon, disiez-vous, pour une pensionnaire échappée de son couvent, indigne d'une femme qui pense et subordonne le sentiment à la raison.

— Mais, mademoiselle, ce n'était qu'un paradoxe, un paradoxe absurde et coupable, que je déplore amèrement...

— C'est inutile, il est trop tard. On ne réfute pas après coup un paradoxe soutenu avec tant de talent que vous ne trouveriez plus, j'en suis sûre, pour le combattre, la moitié de la verve dont vous avez fait preuve en le défendant. C'est comme les mots imprudents qu'on laisse échapper devant les diplomates, vous savez; impossible de les retirer. A peine partis, on veut les reprendre; mais, baste! ils courent et sont déjà loin... »

Il soupira longuement.

« Quittez cet air funèbre, je vous prie. Qu'avez-vous à vous reprocher?.. Un crime de lèse-amitié, n'est-ce pas? Allons, je vous croyais au-dessus de ces enfantillages! Voulez-vous que je vous décerne

un diplôme attestant la sincérité du zèle dont vous avez fait preuve en faveur des intérêts qui vous étaient confiés? Noterai-je sur ce certificat combien de fois vous avez traité Jacques de héros? Dirai-je que depuis bientôt quatre mois vous n'avez peut-être pas manqué un seul jour de proposer à mon admiration une liste complète de ses menus mérites, qualités, dons et vertus?

— De grâce, mademoiselle, épargnez-moi vos sarcasmes. Ce n'est pas être ridicule, je pense, que de souffrir beaucoup à la pensée d'avoir nui au meilleur des amis.

— Monsieur Mareuil, je ne vous reconnais plus : il me semble que vous devenez naïf. Jacques, je le répète, n'est pas plus le mari qui me convient que je ne suis, moi, la femme qu'il mérite. Convenez donc qu'en m'aidant, sans le vouloir d'ailleurs, à discerner les faibles garanties de bonheur présentées par une union si mal assortie, vous avez travaillé dans son intérêt comme dans le mien, et pourvu à la tranquillité, non pas de ma vie seule, mais de la sienne également.

— Comment cela?

— Eh! mon Dieu, parce que si j'avais mis à exécution ce ridicule et enfantin projet d'épouser un homme sans autre raison plus sérieuse que d'avoir joué à cache-cache avec lui une dizaine d'années auparavant, cet homme, je n'aurais pas manqué

de le rendre très malheureux, attendu que je ne l'eusse jamais aimé.

— Qui vous le prouve?

— Tout. Jacques est un enthousiaste et j'appartiens, moi, à une autre école, plus raisonneuse et plus rassise, qui est la vôtre aussi, n'est-il pas vrai, monsieur Mareuil?... Ah! je sais maintenant qui j'aimerai, si j'aime un jour! C'est un homme qui aura eu le talent de si bien m'imposer sa supériorité, que je puisse être fière et non pas humiliée quand je le proclamerai mon maître. Je le veux, celui-là, non point naïf comme Jacques, mais possédant la science de la vie, qui est un attribut viril; connaissant la femme, car je n'aurais pas de puériles jalousies rétrospectives, moi qui pense qu'on doit craindre pour son mari moins les revenants que les voleurs! Je le veux spirituel, maniant l'ironie comme d'autres une épée, avec assez de dextérité pour faire à son choix de légères ou de mortelles blessures. Il est, cet homme dont je serai la servante, de ceux qui sont faits pour ne pas rester confondus dans la foule, mais doivent tôt ou tard la dominer, attirer les regards, et soulever la clameur de l'envie unie à celle de l'admiration. Il a l'ambition qui est une vertu, la conscience de sa valeur qui est une force, le scepticisme souriant qui est une grâce, l'observation pénétrante qui inquiète et qui subjugue, enfin ce je ne sais quoi de

dédaigneux qui devrait nous irriter et qui nous charme! »

Elle parlait rapidement, d'une voix sourde, un peu sifflante parfois, et plongeait dans les yeux de Mareuil un regard dont il pouvait à peine supporter l'intensité. Le jeune homme, enivré par la solitude, le silence de la nuit, les vagues parfums flottant dans l'air attiédi de la pièce, surtout par la vue de cette étrange fille qui semblait lui offrir son amour, contenait avec peine l'impétueux élan qui le portait vers elle.

« Ah! mademoiselle, dit-il d'une voix altérée par l'émotion, que ne donnerait-on pas pour être cet homme?

— Et si vous l'étiez par hasard? » dit-elle très bas en se penchant vers lui.

Le souffle de la jeune fille caressa la figure de Henri. Éperdu, il tomba à ses pieds et fit le geste de l'enlacer. Mais elle se dégagea de cette étreinte et, passant sa main sur les cheveux blonds de Mareuil agenouillé, le baisa légèrement au front en murmurant : « Comme vous avez été long à comprendre! » Et, sans même lui laisser le temps de se relever, elle ouvrit la porte et disparut en lui jetant ce seul mot : « *Addio!* »

Henri fut tenté de la rejoindre. Il fit même quelques pas hors du chalet, mais s'arrêta bientôt. La fraîcheur humide de la nuit, en le saisissant brus-

quement, apaisa soudain la dangereuse exaltation, qui, depuis le commencement de cette journée critique, n'avait cessé de grandir en lui, au point de le dominer tout à fait un instant auparavant et de le jeter, vaincu, aux pieds de la jeune fille. Il revint vers la porte, s'arrêta sur le seuil et promena un regard vague sur le piano ouvert, la lampe orientale aux reflets rougeâtres, le divan où les coussins affaissés semblaient garder encore l'empreinte du corps d'Andrée. Son être, qui tout le jour avait vibré sous le choc d'émotions répétées, était désormais envahi par une sorte de torpeur. Il rentra au château d'un pas de somnambule, et, arrivé dans sa chambre, se laissa tomber entre les bras d'un fauteuil de travail. Il resta là quelque temps, puis, machinalement, tira de sa poche un papier plié dont la vue le fit tressaillir. C'était cette lettre dont il avait seulement parcouru les premières lignes lorsque le comte la lui avait remise, quelques heures auparavant. Jacques se plaignait de rester sans nouvelles et de n'avoir pas reçu même un billet depuis un mois.

« Si je ne me répétais sans cesse, disait-il à la fin de sa lettre, que ton amitié veille, là-bas, que tu t'ingénies à me conserver ce cœur dont je ne suis pas assez sûr pour ne pas craindre souvent qu'il ne m'échappe, que deviendrais-je? Ah! la bonne et sainte chose que l'amitié, quand

elle implique, comme celle qui nous unit, le dévouement sans bornes et la confiance sans réserve!... »

Tandis que Mareuil lisait ces pages, l'anxiété, le remords se peignaient sur son visage. Il se rappelait tout, maintenant! Il passait en revue sa conduite depuis le jour où il avait accepté de servir les intérêts de Jacques, jusqu'à ce moment funeste où il venait de trahir l'ami plein d'abandon, le frère plein de tendresse. L'échafaudage de sophismes qu'il avait construit pour masquer à ses propres yeux sa passion grandissante s'écroulait brusquement; il se souvenait des premières alarmes de sa conscience, trois mois auparavant, et ne se pardonnait plus l'ingéniosité qu'il avait déployée pour les dissiper et se donner le change à lui-même. Il lui revenait à l'esprit certaines paroles qu'il jugeait coupables, à présent qu'il en mesurait mieux la portée. Une lumière soudaine se faisait en lui et éclairait brutalement les ambiguïtés de sentiment où il s'était complu, les équivoques que la passion trouve toujours quand il s'agit pour elle de faire tomber le devoir dans ses duperies. La vérité toute nue était là devant lui, et cette lettre dont chaque mot stigmatisait sa faute, cette lettre où s'était épanché le cœur confiant de Jacques, l'accablait sous le poids d'une muette et terrible accusation. Henri courba la tête; deux grosses larmes

gonflèrent ses paupières et roulèrent le long de ses joues. Puis il se jeta sur le lit, cacha sa figure dans l'oreiller et dit avec un gémissement : « Je suis un misérable ! »

XVII

Le lendemain matin, M. de Garamante se disposait à sortir pour tirer un lapin dans le petit bois qui entoure le Pavillon, lorsque le vieux serviteur qui cumulait auprès du comte les triples fonctions de garde-chasse, de valet de chambre et de cuisinière, annonça à son maître qu'un monsieur demandait à lui parler.

« Quel monsieur? demanda le comte.

— Celui d'à côté... monsieur le comte le connaît bien... le joli blond qui est toujours à se promener dans les bois avec la demoiselle du château. »

Florimond prononça ces mots avec une nuance de dédain. Il était royaliste comme un chouan, le vieux brave, aristocrate à sa manière, et manquait tout à fait de considération pour cette bourgeoisie riche qui se permettait d'acheter les domaines des nobles ruinés. Il avait trois gros griefs contre la république : comme garde, il la rendait responsable

des progrès du braconnage ; comme valet de chambre, de la diminution des pourboires ; comme cuisinière, de l'augmentation du beurre. N'est-ce pas ainsi, après tout, que se font les opinions politiques ?

« Fais entrer ! dit le comte. Que diable peut-il donc me vouloir ?

— Monsieur, dit Mareuil en s'avançant, je serais heureux d'obtenir de vous la faveur d'un moment d'entretien...

— Quelle solennité, monsieur !... A la campagne !... entre voisins !... et de si bonne heure !

— C'est que j'ai à vous parler de choses qui, sans être solennelles, ne laissent pas d'avoir leur importance, comme il vous paraîtra peut-être après m'avoir entendu. »

Le comte, frappé de la pâleur du jeune homme et d'un certain air de résolution qu'il ne lui connaissait pas, inclina légèrement la tête, montra du doigt un fauteuil, puis s'assit en disant non sans un peu de gravité :

« Je suis à vos ordres, monsieur Mareuil. »

En même temps, il plantait dans les yeux de Henri son regard clair et scrutateur.

« Monsieur, reprit Henri, vous m'avez, hier soir, traité sévèrement... Oh ! inutile de vous en défendre ! fit-il sur un geste du comte.

— Protestation de pure politesse, croyez-le bien !

répliqua M. de Garamante avec un peu de hauteur. Puisqu'il vous plaît d'appeler les choses par leur nom, eh bien! oui, je vous ai parlé sans ménagement, comme il convient de le faire lorsqu'on veut remettre dans le droit chemin un galant homme qui se fourvoie...

— C'est peut-être beaucoup de sollicitude pour qui ne vous en demandait point, monsieur le comte! Mais il n'importe... Votre perspicacité n'était pas en défaut, lorsqu'elle vous a révélé le drame intime qui se joue aux Charmilles, dit-il avec un sourire triste. C'est une pièce à trois personnages : une victime, un traître...

— Et une grande coquette, n'est-ce pas? interrompit le comte.

— Peut-être... Je ne sais comment qualifier ce rôle... Vous m'aiderez tout à l'heure à trouver un nom... Quoi qu'il en soit, le traître est devant vos yeux : c'est moi. Oui, moi! Cette nuit, je me suis traîné aux genoux d'une femme qui devait m'être sacrée, puisque je la savais aimée de Jacques.

— Diable! l'affaire a marché plus vite que je ne pensais. J'estimais hier soir que vous en aviez encore pour une huitaine avant de perdre complètement la tête. On retarde toujours un peu à mon âge, tandis que l'on avance, au vôtre, jeune homme!... Alors c'est fait? Vous lui avez chanté votre grand air, elle vous a servi un des morceaux de son réper-

toire... A propos, avez-vous noté les paroles et l'accompagnement de sa partie, à elle? Cela devait être intéressant à entendre, pour un dilettante comme moi, qui ne fais plus de musique!... Et, le duo terminé, vous vous êtes senti pris de remords, n'est-ce pas? Oui, c'est dans l'ordre... Satanée conscience humaine! toujours le sommeil lourd avant la faute, léger après!... Enfin vous venez vous confesser, n'est-il pas vrai?

— Mais oui, à peu près : heureux si, en m'accusant, je me réhabilite.

— Eh! cher monsieur, laissons là ces grands mots. Avant la crise, je les aurais peut-être employés moi-même pour vous effaroucher, comme on met des mannequins dans les arbres à fruits afin d'écarter les moineaux. Mais quoi! vous avez mordu à la cerise : il n'est plus temps. Causons donc raisonnablement. Voyez-vous, monsieur Mareuil, il n'y a rien dans tout ce qui arrive dont je sois surpris...

— Vous aviez prévu que...

— Mon Dieu oui. Quand j'ai su, lors de ce bal où j'eus le plaisir de faire votre connaissance, que votre ami Henriot commettait l'imprudence de vous installer dans la place au moment même qu'il la quittait, il m'est venu à l'esprit — excusez-moi! — je ne sais quelle réminiscence de Troyens introduisant le cheval de bois dans Ilion. Quelle folie, ai-je pensé, de vouloir en amour s'adjoindre un surnu-

méraire! Sans compter que vous m'aviez tout l'air d'un homme qui ne dédaigne pas l'avancement! Si j'avais été alors l'ami de ce brave Henriot comme je le suis devenu depuis, j'aurais essayé de le mettre en garde contre cet excès de confiance, qui prouve combien ce cœur excellent est riche en illusions. Croire que Mlle Andrée passerait plusieurs mois à la campagne, au fond des bois, seule, en compagnie d'un homme qui a de jolies moustaches, de l'esprit et de la littérature, sans s'amuser à lui tourner la tête, ne fût-ce que pour tuer le temps et s'entretenir la main, cela était vraiment un peu simple, et il y a beau jour que j'ai cessé d'être naïf, monsieur!

— Et maintenant, que me conseillez-vous de faire? Approuvez-vous mon dessein de quitter la famille Passemard au plus tôt, et sous le premier prétexte venu?

— Entièrement! Et je vous félicite d'avoir déjà compris que votre place n'est plus ici.

— Je vais partir.

— Un instant, cher monsieur! Il s'agit de faire en sorte que votre ami ne puisse jamais soupçonner a cause véritable de votre départ. Vous connaissez Henriot : il serait capable de tout s'il venait à savoir ce qui s'est passé. Pour Dieu, qu'il ne se doute de rien, monsieur! Imaginez une fable... Voyons, cherchons ensemble... Tenez, dites-lui par exemple, que

vous avez reconnu l'inutilité de vos efforts... que Mlle Passemard songe de moins en moins à devenir sa femme et qu'elle vous paraît, au contraire, prête à jeter son dévolu sur quelque autre soupirant...

— Lequel?

— Mais nous n'avons que l'embarras du choix... Morincourt, par exemple... D'autant plus qu'il pourrait bien se faire qu'en désignant celui-là vous ne fussiez pas déjà si loin de la vérité.

— Quoi! vous croyez?... Ce méchant versificateur et ce peintre sans talent!... Elle irait s'affubler d'un mari pareil!...

— Qui sait?... Notez que je n'affirme rien. J'ai seulement entrevu le personnage, et je crois qu'il s'entend mieux à assiéger de loin, avec prudence et méthode, le cœur d'une jeune vaniteuse, qu'à faire de bons vers ou de bonne peinture. Il a déjà le talent de lui faire trouver très remarquables ses sonnets et ses tableaux, que nous jugeons également médiocres; cela est d'un habile homme, et vous verrez peut-être que cet hiver, quand elle ne pensera plus ni à Jacques déjà oublié, ni à vous qui, le dépit aidant, le serez bientôt, Mlle Passemard se résignera sans trop de peine à devenir Mme la vicomtesse de Morincourt... Que voulez-vous! cela flatte toujours de porter une couronne sur les panneaux de sa voiture, quand on a un papa qui fait des pains de sucre.

— Mais la famille Passemard est républicaine, et Andrée elle-même...

— Oh ! monsieur Mareuil, je ne m'attendais pas à trouver en vous tant d'ingénuité !...

— Et dire que je ne pourrai pas même la disputer à cet homme !

— Ah ! mais non, par exemple ! Contentez-vous de l'avoir enlevée à Jacques, cela suffit.

— Vous êtes cruel.

— Bah ! il faut bien faire un peu crier le patient quand, pour le guérir mieux et plus vite, on cautérise sa plaie. Vous me remercierez. »

L'aimable homme serrait la main de Henri et le regardait avec un sourire indulgent. Il y avait tant de bonté sur ce beau visage loyal, que Mareuil se sentit tout à fait désarmé.

« Je vous remercie déjà, dit-il avec effusion... Adieu, docteur !

— Au revoir, mon cher convalescent, et pas de rechute !... Partez vite : l'air de ce pays-ci ne vous vaut rien. Quand vous serez à Paris, la tête entièrement dégagée et le pouls tout à fait calme, écrivez-moi, tenez-moi au courant... J'aime mes malades...

— Qui vous le rendent bien !... Au revoir ! »

Deux heures après, Henri faisait enregistrer sa malle dans la gare de Fontainebleau et prenait le train de Paris. Pendant ce temps-là, Andrée ache-

vait sa toilette, tout en méditant sur l'événement de la nuit.

« J'ai peut-être été un peu loin, se disait-elle, mais aussi il fallait bien en finir!... Voilà ce pauvre Morincourt qui s'en va rejoindre Jacques. »

Elle resta un instant pensive.

« Allons, reprit-elle, adieu les armoiries! Décidément, je serai Mme Henri Mareuil tout court... Il parle bien; en poussant ce garçon-là vers la politique, c'est la députation dans deux ans et, qui sait, plus tard?... Il est très fort, en somme, et charmant! Quelle drôle d'idée a eue Jacques de me le donner pour garde du corps! »

Elle allait descendre au salon, quand sa femme de chambre entra, tenant un pli cacheté à la main.

« Mademoiselle, voici une lettre pour vous que M. Mareuil a remise à Baptiste en partant. »

Elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur sa chaise longue.

« En partant! dit-elle; il est donc parti?... Donne. »

Elle lut :

« Mademoiselle,

« Une dépêche arrivée ce matin à la première heure m'apprend que mon père est tombé gravement malade. Je pars pour Rouen. Il est trop tôt pour que je puisse vous faire mes adieux : ce billet, que je griffonne à la hâte, vous les portera, avec les

excuses que je vous prie de transmettre à madame votre mère et à M. Passemard. J'emporte le souvenir cher et attendri des quatre mois que je viens de passer aux Charmilles.

« HENRI MAREUIL. »

« Va demander à Baptiste s'il est arrivé une dépêche, ce matin, de bonne heure, au château, dit Andrée très pâle et les sourcils froncés.

— Non, mademoiselle, dit la femme de chambre en rentrant.

— Bien. »

Elle se redressa brusquement, et, froissant le papier qu'elle tenait à la main, elle en fit une boule, la jeta à Sloug accroupi sur un tapis, en laissant tomber d'un air de dédain suprême ces deux mots :

« Grande bête! »

La femme de chambre a toujours cru qu'Andrée parlait du chien.

XVIII

Le sentiment du devoir accompli préserve du remords, non de la tristesse. Mareuil, sans regretter d'avoir coupé court à une coupable intrigue, s'aperçut bientôt que les remèdes héroïques font plus souffrir, après qu'on les a pris, qu'au moment même où l'on se les administre. Au bout de quelques jours, n'ayant pas pu parvenir à écrire la lettre que M. de Garamante lui conseillait d'adresser à Henriot, il se persuada que le plus sûr moyen de faire diversion à son ennui était de quitter Paris et d'aller donner de vive voix à Jacques les explication nécessaires. Sans se l'avouer, il éprouvait d'ailleurs un vague besoin d'agir, de voir du pays, surtout de ne pas demeurer en proie à ses souvenirs : car, s'il en avait de douloureux, il en avait aussi d'enivrants. Deux ou trois fois il avait été sur le point de partir pour les Charmilles. Il se voyait pénétrant dans le parc, à la nuit tombante, et se

glissant du côté du chalet; il reprenait sa place au pied de l'arbre, la voix de la jeune fille jetait dans la nuit ses notes graves; elle-même paraissait à la fenêtre... Henri comprit qu'il y avait urgence à s'éloigner, sous peine d'être quelque jour victime d'un de ces retours offensifs de la passion qui mettent le devoir en fuite au moment que celui-ci se croit vainqueur. Un beau matin, il donna congé à l'hôtel où il était descendu après avoir quitté les Charmilles, boucla sa malle et prit le train d'Italie. En recevant le billet où Henri lui annonçait son départ, le comte grommela entre ses dents : « Diable, diable ! » et parut soucieux.

Après avoir visité à petites journées cette admirable Italie qu'il ne connaissait pas, fait à Venise, à Florence, à Sienne, à Pérouse, à Orvieto une abondante provision d'études et d'impressions, Jacques s'était fixé à Rome. La majesté triste de cette ville unique l'avait profondément touché. Il y a en effet dans Rome un charme subtil qui séduit certains cœurs enclins à la rêverie, amoureux de la solitude, épris de beauté austère et sensibles à la mélancolique poésie des ruines. Un appartement avec atelier était vacant dans une grande maison située sur le bord du Tibre, près de l'endroit où le bac, aujourd'hui remplacé par un pont, mettait en communication le quartier qui entoure le mausolée

d'Auguste avec les champs de Cincinnatus. Jacques s'y installa : de la fenêtre de sa chambre, il apercevait à ses pieds le fleuve roulant à gros bouillons ses eaux limoneuses, et, sur l'autre rive, le mausolée d'Hadrien, qui est devenu le château Saint-Ange, le dôme prodigieux de Saint-Pierre et la belle colonnade du Bernin, l'assemblage confus de palais qui constitue le Vatican; enfin, le Monte-Mario, couronné de cyprès toujours verts. Quelle ville au monde peut, comme celle-là, présenter à chaque pas qu'on y fait des monuments parés de noms immortels! Où trouver un pareil assemblage d'édifices de tout âge et de tout style, au seuil desquels se dressent de grands souvenirs historiques, semblables à ces statues qui décorent le faîte de Saint-Jean-de-Latran et qu'on voit, de deux lieues, se détacher, avec des gestes larges, sur l'azur immuable du ciel!

Jacques subit d'abord l'influence pacifiante de Rome. Dans le silence de la grande cité morte, il semble que nos mesquines passions n'osent plus élever la voix, comme elles font ailleurs au milieu du tumulte complice de leurs clameurs, et que chaque ruine nous dise : « Va, j'ai depuis deux mille ans entendu d'autres cris que les tiens! Ne viens pas troubler mon recueillement : laisse-moi rêver au passé! Qu'est-ce que ta souffrance? A peine une goutte d'eau dans ce fleuve de la douleur humaine,

qui s'enfle de siècle en siècle et roule à mes pieds! »

Le travail aidant, Henriot avait assez bien passé les deux premiers mois de son séjour en Italie. Mais cette demi-quiétude n'avait malheureusement pas duré. La rareté des lettres de Henri, l'insuffisance des renseignements qu'il y trouvait, le silence obstiné d'Andrée, qui avait pourtant été la première à lui proposer de correspondre, tout contribua bientôt à jeter le trouble dans l'esprit du jeune homme. L'arrivée de M. de Garamante à Rome lui fut d'un grand secours : le comte s'ingénia à le réconforter et pansa d'une main légère ce cœur endolori. Pendant deux grandes semaines, ils ne se quittèrent pas. On les voyait ensemble dans la campagne, sur la Via Appia, sur la route de Tivoli ou de Frascati, dans les musées, au Pincio, à la villa Borghèse ou Pamphili, et le soir, au Corso, qu'ils arpentaient en devisant. L'étroite intimité de cette vie en commun, où chacun donne le meilleur de soi-même et se laisse voir tel qu'il est, sans fausse honte, fortifia l'estime qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Le comte gardait tout son esprit, mais semblait avoir laissé à la frontière son parisianisme railleur aussi bien que son ruban rouge : courtoisie qu'on voudrait trouver plus souvent chez les Français, quand ils vont rendre visite à un peuple où l'enthousiasme est bien porté, et les décorations point. Henriot était surpris de trouver dans ce viveur une

étendue de connaissances qu'il n'avait jamais soupçonnée, dans cet épicurien frivole un goût extrêmement vif pour les choses de l'art, dans ce raffiné le sentiment profond de ce beau particulier, fait de mysticisme et de naïveté, qu'on rencontre chez les primitifs. M. de Garamante, d'autre part, était charmé de s'apercevoir que ce jeune homme fier, poussant la réserve presque jusqu'à la sauvagerie, cachait, sous des dehors d'une froideur parfois un peu hautaine, le cœur le plus généreux; il prenait un singulier intérêt à l'entendre parler de ses études, de ses projets de tableaux, des maîtres italiens, des diverses écoles entre lesquelles sa prédilection flottait encore un peu, toutes choses qu'il exposait avec cette chaleur qui plaît aux sceptiques, quoi qu'ils en disent, comme le voisinage d'un bon feu, flamblant clair, réjouit un homme engourdi par le froid. Leur mutuelle sympathie était ainsi devenue de l'amitié, respectueuse d'un côté, très tendre de l'autre. « C'est pourtant vrai, se prit à penser un jour M. de Garamante, que si j'avais eu un fils, j'aurais souhaité qu'il ressemblât à ce grand garçon-là! » Et il soupira. On a beau être dégagé de beaucoup de préjugés, on n'aime pas à enterrer son nom avec soi : c'est mourir un peu moins que de soustraire à l'horrible loi de la destruction ne fût-ce que cette petite partie de nous-mêmes!

Jacques et M. de Garamante avaient souvent

parlé d'Andrée au cours de leurs longues causeries, et le vieux gentilhomme s'était toujours exprimé sur le compte de la jeune fille avec une certaine sévérité. Un jour, Henriot lui montra la lettre où Mareuil faisait le portrait de Mlle Passemard. Le comte lut et relut la lettre avec beaucoup d'attention, parut ensuite très préoccupé et fit, depuis lors, une foule de questions sur Henri, son caractère, la tournure de son esprit. Aucun de ces menus faits n'avait échappé à l'attention de Jacques : il en fit le thème ordinaire de ses réflexions et, comme il arrive lorsque notre esprit concentre toutes ses facultés sur un même objet, perdit le peu de calme qu'il eût conservé. Les idées les plus folles passaient dans sa tête : le soupçon de la vérité, même, l'effleura. Mais telle était sa droiture qu'il repoussa aussitôt, avec une sorte de honte, cette explication qui l'obligeait à suspecter la loyauté de son ami. Plus d'une fois il fut sur le point d'abandonner ses travaux commencés, d'accourir à Paris; au moment de partir, il se disait avec découragement : « A quoi bon! M'en aimera-t-elle davantage, si elle ne m'aime pas? » D'ailleurs, M. de Garamante le détournait énergiquement de mettre ce projet à exécution. Il se décida alors à tenter auprès d'Andrée une suprême épreuve et à conjurer Henri de lui fournir des renseignements précis sur ce qui s'était passé aux Charmilles depuis deux mois. Il

attendait encore la réponse à ces deux lettres, que le comte avait emportées, et, ne voyant rién venir après plusieurs jours d'intolérable anxiété, il avait enfin résolu de partir le lendemain, lorsqu'un coup de ce marteau qui remplace le plus souvent à Rome les sonnettes retentit à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva en face de Mareuil.

« Toi ici! s'écria-t-il en reculant de surprise. Elle se marie, n'est-ce pas? Je m'en doutais! »

Et sa figure fut en un instant contractée, moins par le désespoir que par la fureur.

« Non, non! fit Henri précipitamment. Écoute-moi donc! Je te jure qu'il n'est pas question de mariage.

— Ah!... Pardon, alors, mon bon Henri, dit-il en passant la main sur son front. En t'apercevant, j'ai cru que tout était fini. Et je te reçois comme un chien, au lieu de t'embrasser. Pardon! »

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Voyons! reprit Jacques, assieds-toi et causons. Explique-moi bien vite ce qui t'amène, car je suis depuis quelque temps dans un tel état d'énervement, — un peu à cause de toi! — que j'en perds la tête, comme tu viens de le voir.

— Mon cher Jacques, dit Henri, je suis venu te retrouver parce que ma conviction est qu'il ne me restait plus rien à faire aux Charmilles. Tu m'as chargé de plaider ta cause, n'est-ce pas? Je l'ai fait

sans relâche; j'ai mis à ton service tout ce que l'amitié la plus ingénieuse pouvait m'inspirer de dévouement et me donner d'adresse. Je n'ai pas réussi. De guerre las, j'ai quitté la partie, et me voici.

— Ah! » dit seulement Jacques.

Après un silence qui parut très long à Henri, il reprit d'une voix lente et comme se parlant à lui-même :

« Alors, j'avais donc bien raison de penser que tout était fini... Mais tu ne me dis pas qui est celui qu'elle aime? »

Henri eut besoin de faire appel à toute sa volonté pour ne pas tressaillir, bien qu'il eût pris soin de se préparer à cette question.

« Je ne sais pas si elle aime quelqu'un. Je suis sûr seulement qu'elle ne t'aime point et ne sera jamais ta femme.

— Elle te l'a dit?

— Oui. »

Et il raconta que, au cours d'une de ses conversations avec Andrée, la jeune fille avait déclaré nettement qu'elle n'épouserait pas Jacques, faute de se sentir en communion intellectuelle et morale avec lui.

— Tiens, remarqua Henriot, c'est une manière nouvelle, ça! Elle en est donc aux affinités électives pour l'instant? Il y a progrès depuis mon départ!...

Ah çà! qui diable a bien pu lui mettre ces idées en tête? Tu me disais dans ta grande lettre que son intelligence est un reflet plutôt qu'un foyer : qui reflète-t-elle aujourd'hui, voilà ce qu'il faudrait savoir?... Voyons, cherchons...

— A quoi bon? Ne crois-tu pas qu'elle ait pu trouver cela toute seule?

— Non... J'ai été très frappé de la justesse de ton observation : les mots d'Andrée ne sont presque jamais d'elle. Cette expression vague et prétentieuse de *communion intellectuelle et morale* peut nous mettre sur la voie, nous aider à découvrir l'influence cachée qui s'exerce maintenant sur elle et me l'enlève... Tu es resté tout le temps aux Charmilles, n'est-ce pas?

— Oui.

— Qui est venu pendant que tu t'y trouvais?

— M. de Garamante...

— Oh! ce n'est pas celui-là, je t'en réponds! Un esprit clair, net, précis comme le sien ne donne pas dans le pathos des harmonies préétablies et des âmes fiancées de toute éternité... D'ailleurs il est mon ami, et je l'estime trop pour le croire capable d'avoir mis dans l'esprit d'Andrée de pareilles sornettes : une affection dévouée et prévoyante comme la sienne n'aurait pas manqué de discerner le parti qu'Andrée pouvait tirer contre moi de ces fadaises sentimentales. Non, non, ce n'est pas lui!... Qui encore? »

Henri s'attendait bien à être obligé de fournir des explications. Mais il n'avait point supposé que Jacques dût procéder à d'aussi minutieuses investigations; la persistance qu'il mettait à poursuivre son enquête sans se laisser dérouter commençait donc à troubler singulièrement Mareuil.

« Des amis de Maxime, répondit-il, en saisissant avec empressement cette occasion de mettre des noms en avant et de dépister les soupçons d'Henriot; le petit baron de Salbris, Desrieux, Passérieux...

— Desrieux et Passérieux? Ce n'est pas là leur genre. Salbris? Peut-être!... Et pourtant, non, c'est trop fort pour lui, comme pour eux... Mais pourquoi ne me parles-tu pas de Morincourt, au fait? Henri, tu me caches quelque chose! C'est lui : car enfin si ce n'est pas lui qu'elle aime et qui l'a détachée de moi, il ne resterait plus... »

Jacques s'arrêta et regarda fixement son ami pendant une seconde. Une flamme courte passa dans ses yeux, puis un pâle sourire détendit ses lèvres un peu serrées, et d'un geste brusque il prit la main de Mareuil :

« Fou que je suis! dit-il tristement. Encore cette honteuse pensée! Croirais-tu, mon pauvre Henri, que je viens de te faire, à l'instant, l'injure de te soupçonner!... Maudit tempérament, va! Figure-toi qu'il y a des moments où je vois rouge... lorsque je

pense qu'elle appartiendra à un autre, qu'elle aura, qu'elle a déjà peut-être des mots d'amour pour un autre!... »

Il s'était levé, fort heureusement, et marchait à grands pas en faisant avec ses bras des mouvements désordonnés qui exprimaient la violente agitation de son âme. Henri eut le temps de se remettre et de cacher le trouble accusateur que ses traits avaient un instant trahi.

« Allons, dit-il, calme-toi. Tu sais maintenant à quoi t'en tenir. C'est bien quelque chose de ne plus être empêtré dans les équivoques de cette amitié ambiguë et de pouvoir reprendre la libre disposition de toi-même.

— Ainsi, c'est bien Morincourt? interrompit il sans l'écouter. Elle l'a vu souvent, n'est-ce pas?

— A Paris, oui, avant le départ pour la campagne; mais aux Charmilles, non.

— C'est bien cela : il te savait là et aura évité de venir pour ne pas nous donner l'éveil, le lâche! Je suis bien sûr qu'il ne s'est pas contenté de lui dédier un livre, mais qu'il lui écrivait assidûment. Il n'a pas interrompu, j'imagine, son travail de séduction sournoise, qui craint le grand jour et n'avance que par les voies obliques... Oh! je sais comment il procède... Elle m'a mis au courant l'hiver dernier, sans doute parce qu'il lui semblait plaisant de piquer ma

jalousie... C'est lui, te dis-je!... Mais je le retrouverai, et alors... »

Un geste de menace acheva sa pensée.

« Non, dit Henri, tu n'en as pas le droit. Que t'a fait cet homme, après tout, dont tu puisses le rendre justement responsable? Il aime la même femme que toi : qui te prouve que, pour se faire aimer, elle n'a pas eu recours aux mêmes artifices qui t'ont si bien séduit? Va, la grande coupable, c'est elle! Si tu veux haïr quelqu'un, hais-la donc! Lui, a peut-être été ensorcelé! Il ne sait peut-être seulement pas ce qu'il fait! Pardonne-lui, Jacques! pardonne-lui!

— Ah çà, mais de quel ton me dis-tu cela?... Vas-tu te jeter à mes genoux maintenant, pour obtenir que j'oublie le mal que me fait ce Morincourt?.. Tudieu! quelle chaleur tu mets à plaider la cause de cet homme!... Tu le connais donc?

— Non, à peine, dit Henri en balbutiant. Je l'ai vu deux ou trois fois seulement... et tu comprends bien que je ne m'intéresse guère à lui... Mais je te vois si emporté, si violent aujourd'hui, que j'ai voulu te rappeler au calme et à la raison.

— Eh! mon cher, c'est que je ne suis pas de mon temps, tu l'as dit. Je me sens puissant pour la haine comme pour l'amour. Malheur à qui m'offense! Et comment pourrait-on m'offenser plus cruellement qu'en me volant le cœur d'une femme si ardemment et depuis si longtemps aimée!... Çà, parlons d'autre

chose, maintenant. Andrée est perdue pour moi : c'est ce que je vois de plus clair dans tout cela. Tu vas tâcher de m'aider à m'étourdir, hein! Quant au Morincourt, nous verrons plus tard... Pour plus de sûreté, tu me feras faire un peu d'escrime. Tu es toujours fort, je pense? moi je suis un peu rouillé... Viens que je te fasse visiter mon installation. Tu verras comme nous serons bien. J'ai une chambre pour toi, tu sais, et ne te laisse pas aller à l'hôtel... »

Il lui montra son atelier, pièce spacieuse et bien éclairée par le haut, pleine d'étoffes multicolores, qui formaient avec les plats de cuivre traînant çà et là sur les meubles, les moulages en plâtre de quelques beaux bronzes antiques, les lampes romaines à trois becs, les vases en forme d'amphores, ce charmant fouillis dont les peintres aiment à s'entourer et où ils font régner, n'en déplaise aux profanes, un ordre autre que celui des ménagères, cet ordre qui dispose les pièces diverses d'un ameublement, les tentures, les moindres objets, conformément aux subtiles harmonies de leurs formes et de leurs couleurs. De grandes photographies du Colisée, des Thermes de Caracalla, de belles gravures de Piranesi, représentant le Forum au XVIII[e] siècle et l'adorable petit temple de Vesta, étaient piquées au mur. A l'une des cloisons, un trophée d'armes était suspendu : salades, hallebardes du XVI[e] siècle, dagues, espadons, et une paire de jolies épées dont la

fine lame avait été montée sur des gardes anciennes à coquilles d'acier ciselé.

« Que dis-tu de ces joujoux-là? demanda Jacques. Comme elles sont en main! Et légères, et flexibles!

— Ma foi oui! On ne fait plus si bien aujourd'hui. Ton atelier est charmant. Tu l'as arrangé avec beaucoup de goût. Et je vois que tu n'as pas perdu ton temps, dit-il en montrant du doigt plusieurs études accrochées çà et là.

— J'ai beaucoup travaillé, en effet... Comment trouves-tu ceci? »

Il s'approcha d'une toile placée sur un chevalet, au milieu de l'atelier, et rejeta de côté un grand morceau d'étoffe qui la recouvrait comme un voile. C'était un portrait d'Andrée, d'une ressemblance extraordinaire. Le sourire singulier de la jeune fille, le retroussis des commissures de ses lèvres, était surtout rendu avec une étonnante vérité.

« Tu as fait ce portrait-là de mémoire! dit Henri, qui s'empressa de déguiser son trouble en admiration.

— Mais oui, dit Jacques, avec le secours de cette photographie. »

Il tira de son portefeuille et montra à Henri un portrait-carte que la jeune fille lui avait donné. Au revers était écrit : « J'ai mis mes lèvres aux lèvres de cette petite image; si vous cherchez bien, vous y trouverez un peu de présence réelle. »

« Diable ! s'écria Mareuil en se forçant pour plaisanter, voilà du mysticisme un peu bien sensuel ! On dirait un mot de Mme Guyon à Fénelon. »

Quand ils eurent fini de visiter l'appartement, Jacques procéda à l'installation de son ami, puis l'emmena faire un tour par la ville.

« Sais-tu encore du grec ? demanda-t-il tout à coup à Henri.

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'une noble dame d'ici, une marquise, ma foi, qui descend en ligne directe de très illustres bandits du moyen âge et compte parmi ses ancêtres une quinzaine d'assassins notoires, sans parler de ceux qu'on connaît moins, vient de m'adresser une invitation à dîner en vers latins ! Hein ! qu'en dis-tu ? Ce n'est pas chez nous que les femmes sont de cette force-là !

— Heureusement !

— Et alors, tu comprends, pour affirmer ma double supériorité d'homme et de Français sur ce bas bleu exotique, j'aurais voulu lui répondre dans la langue de Pindare qu'il ne m'est pas possible d'accepter.

— Prends garde ! Elle sait peut-être du turc, et tu seras cloué par sa contre-riposte.

— Une langue vivante ! Oh ! ce n'est pas probable ! Elle est trop savante ! Mais de l'étrusque peut-être !... Tu as raison, il vaut mieux ne pas

me risquer..., et puis, je dînerais mal! On ne sait pas manger chez ces Italiens...

— Cuisine de Latins, parbleu! »

Les deux jeunes gens se mirent à rire joyeusement.

« Ah! mon cher Henri, dit Jacques, si tu savais comme cela me semble bon de te revoir! Il y a si longtemps que je n'avais ri!... Tiens, vois donc quels noms sonores portent les gens de ce pays-ci... »

Il lui montrait du doigt l'enseigne d'un magasin : *Serafino Fracassini, parruchiere.*

« Quel beau titre pour un roman dans le goût de Mme de Staël, répliqua Henri : *Serafino Fracassini ou l'Italie contemporaine.* Toute une philosophie du caractère italien en deux mots : l'élément doucereux, Serafino; l'élément bravache, Fracassini! »

A ce moment, un grand gaillard taillé en Hercule Farnèse quitta les marches d'une église voisine, où il sommeillait voluptueusement, étendu au soleil, s'approcha d'eux, son feutre gras à la main, la bouche en cœur, le regard caressant, l'échine humble, et se mit à parler avec une volubilité onctueuse.

« Qu'est-ce qu'il dit? demanda Mareuil.

— Que Nos Seigneuries ont l'air trop distingué pour ne pas être généreuses; qu'il recommande à

leur libéralité un pauvre père de famille sans ouvrage, qu'il priera la Madone pour elles.

— Serafino, parbleu! Je te le disais bien!

— *Va via!* » fit Henriot avec un peu de rudesse.

L'homme se redressa superbement, enfonça d'un coup de poing son chapeau pointu sur la toison noire et bouclée de ses cheveux, puis s'éloigna en grommelant.

« Est-ce que tu comprends toujours?

— Parfaitement. Il nous traite de juifs, demande à la Madone de nous envoyer la fièvre et parle du plaisir qu'il aurait à donner de son couteau dans le ventre de ces chiens de Français.

— Calmez-vous, Fracassini! » lui cria Mareuil.

Et ils allèrent visiter le Forum, le Colisée, puis dîner dans une *osteria* sur le bord du Tibre, d'un plat de dinde bouillie, de *fettucini* et d'un *fiasco* de vin blanc d'Orvieto, en face de la Cloaque maxime, construite par Tarquin l'Ancien.

Une quinzaine se passa. Les deux jeunes gens se promenaient souvent ensemble, causant infatigablement art, histoire, littérature, interrogeant les ruines qui leur répondaient : car il ne faut pas croire que les archéologues seuls aient de ces entretiens avec les vieilles pierres. Par un accord tacite, ils évitaient de parler d'Andrée. Quand les journaux apportèrent la nouvelle de l'élection de M. Passe-

mard, qui fut nommé à la fin d'octobre avec une grosse majorité, Mareuil se contenta de dire :

« Allons, le tour est joué! Je crois que je ne lui ai pas été inutile.

— Oui, dit Jacques simplement, tu dois avoir rondement mené cette campagne-là... L'autre était plus difficile! »

Il soupira, et ce fut tout. Mareuil essaya de l'interroger sur ses projets d'avenir, Jacques resta impénétrable; il ne parlait ni d'écrire à Andrée, ni de revenir à Paris avant plusieurs mois. Il s'était remis au travail avec une ardeur fiévreuse et passait une partie de son temps à faire des copies ou des études dans les musées. Sa gaieté un peu factice des premiers jours avait disparu; il ne se plaignait jamais, ne glissait pas dans ses conversations la moindre allusion au passé, mais portait sur son visage pâli l'empreinte d'une tristesse farouche qui ne ressemblait guère à de la résignation. Henri, de son côté, se sentait en proie à un malaise vague que la présence de son ami augmentait au lieu de le dissiper. Peu à peu, ils prirent l'habitude de ne plus être ensemble qu'à l'heure des repas, sous prétexte de courses aux environs, de séances dans les bibliothèques, de visites aux galeries particulières. Jacques, qui d'abord accompagnait son ami partout et semblait prendre plaisir à lui faire les honneurs de Rome, l'abandonnait maintenant pendant des

journées entières, et Mareuil ne se plaignait pas de cette solitude.

Au bout d'un mois et demi, il commençait à songer au départ, sans trop savoir ce qui l'emportait en lui, du désir de quitter Rome ou de l'envie de revoir Paris. Ce que le jeune homme n'osait pas se dire, c'est que l'amitié lui semblait maintenant un faible antidote de l'amour; c'est que le temps lui apportait si peu l'oubli qu'il se sentait de jour en jour moins détaché d'Andrée; c'est qu'enfin il en venait à regretter presque comme une duperie le sacrifice qu'il s'était imposé.

XIX

Un matin qu'il était resté seul à écrire des lettres, Henri se promenait dans l'atelier. Il écarta le voile qui couvrait le portrait d'Andrée et regarda longuement, perdu dans une douloureuse méditation, assailli par mille souvenirs. « Voilà donc, pensait-il, ce visage étrange et charmant, ces lèvres que j'ai senties sur mon front. » La porte s'ouvrit tout à coup, Jacques entra : Henri tressaillit et laissa tomber le voile. Ils échangèrent un regard et restèrent un instant sans se parler, pâles, l'œil mauvais, ayant sur la figure, l'un quelque chose qui ressemblait à de la menace, l'autre l'expression d'une sorte de défi. Tous deux au même moment éprouvaient en plein cœur une souffrance aiguë : celle que l'on ressent quand une vieille amitié se déchire sous une bouffée soudaine de défiance et de haine, comme une voile fendue du haut en bas par un coup de vent.

« Pardon si je te dérange, dit Jacques. Je venais te chercher pour déjeuner... As-tu fini tes lettres?

— Oui, sortons... Je ne sais pas ce que signifie cette plaisanterie d'affecter de croire que tu me déranges...

— Je l'avais cru... Si je me suis trompé, excuse-moi. »

Henri, après avoir jeté ses lettres au bureau central de Piazza Colonna, revenait vers Jacques, qui l'avait attendu à quelques pas de la boîte en lisant un journal, quand Henriot lui dit : « Demande donc au guichet de la poste restante s'il y a des lettres pour nous par hasard. »

Mareuil alla au guichet, et Jacques, qui le suivait des yeux distraitement, vit la main de l'employé tendre au jeune homme un pli qu'il saisit d'un mouvement rapide et fit précipitamment disparaître dans sa poche. Henri se retourna aussitôt : son ami lisait toujours à la même place, appuyé nonchalamment contre une colonne du portique. Seulement, une pâleur mortelle venait d'envahir son visage, car il avait cru distinguer sur l'enveloppe la grande écriture d'Andrée. Mareuil était trop ému lui-même pour s'apercevoir du trouble que Jacques s'efforçait d'ailleurs de dissimuler.

« Eh bien! y a-t-il quelque chose?

— Non, rien.

— Ah!... Alors allons déjeuner. »

Ce jour-là, Jacques s'attacha à Henri comme son ombre, ne le quitta pas une seconde. Ils firen l'ascension du dôme de Saint-Pierre, montèrent jusque dans la boule qui soutient la croix gigantesque. Jacques était nerveux, agité, passait de l'abattement aux éclats bruyants d'une gaieté qui sonnait faux; son regard se fixait sans cesse sur la poche de côté où était la lettre. Un désir fou, irrésistible de savoir ce qu'Andrée avait écrit montait en lui, l'envahissait tout entier, ne laissait plus de place pour une autre pensée. Sous l'obsession tyrannique de l'idée fixe, il fut la proie d'effroyables hallucinations : comme Henri se penchait pour regarder du haut en bas de la coupole, l'envie féroce de l'envoyer se broyer sur les grandes dalles de marbre passa comme un éclair dans son esprit. Mareuil, en se retournant, surprit quelque chose d'étrange dans ses yeux :

« Est-ce que tu as le vertige? demanda-t-il.

— Oui, un peu. Descendons... A propos, je ne dîne pas avec toi ce soir. J'ai été invité ce matin par des pensionnaires de la Villa Médicis. Je passerai la soirée à l'Académie... Et toi, que comptes-tu faire?

— Moi? je vais rentrer à la maison m'habiller, et puis, après dîner, j'irai entendre un peu de musique à l'Apollo. Ce sera plus agréable que de rester seul à t'attendre... A ce soir!

— A ce soir ! »

Et ils se séparèrent, l'un heureux d'être enfin seul, l'autre satisfait de penser qu'il allait pouvoir consacrer toute la soirée à l'exécution de ses projets.

Au lieu d'aller dîner à l'Académie de France, Jacques erra dans la ville jusqu'à neuf heures à peu près sans réussir à dompter par la fatigue la dangereuse exaltation qu'entretenait, en se présentant sans cesse à son esprit, le souvenir du trouble, puis du mensonge de Henri : indices d'une trahison dont il fallait maintenant trouver la preuve. Quand il jugea que Mareuil devait avoir quitté la maison pour aller au théâtre, il rentra. Dans l'escalier, il croisa un de ses voisins, jeune médecin italien dont il était devenu l'ami et qui occupait un appartement au-dessous du sien.

« Eh bien ! dit M. Pasqualucci, M. Mareuil nous quitte donc déjà. Il vient de me dire en sortant qu'il partait bientôt. Rome n'est pas à son goût... Comme vous êtes pâle, ce soir ! Vous n'avez pas pris les fièvres, au moins ?

— Non, non, cher docteur. J'ai seulement un peu de fatigue, et je vais me coucher... Bonsoir ! »

Il ouvrit la porte de l'atelier, alluma, puis, se laissant tomber dans un fauteuil, il parut méditer profondément pendant quelques instants.

« Cette lettre ! pensait-il ; ce brusque départ !...

Mais s'il veut partir, c'est qu'elle le rappelle, c'est qu'elle l'aime! »

Il se leva d'un bond et se précipita vers la chambre de Mareuil. Sur le lit étaient jetés les habits que Henri avait portés tout le jour et qu'il venait de quitter pour se mettre en tenue de théâtre. Jacques fouilla dans toutes les poches et ne trouva rien. Il ouvrit sans plus de succès les tiroirs de la commode, de la table, du secrétaire. Il commençait à désespérer de découvrir la lettre, cette lettre dont il convoitait la possession avec une sorte de frénésie, lorsqu'il avisa dans un coin la malle de son ami. Elle était fermée; mais il pensa que la clef devait faire partie d'un trousseau qu'il avait aperçu dans un coin du secrétaire. Il ne se trompait pas. Au fond de la malle, un coffret fermé était caché sous du linge; aucune des clefs du trousseau n'allait à la serrure. Jacques l'emporta dans son atelier, courut à la panoplie, décrocha une dague à lame courte et forte, introduisit la pointe dans la rainure du couvercle, pesa légèrement sur le manche de l'arme : un petit bruit sec lui apprit bientôt que le pène avait cédé. Il ouvrit; la lettre était là.

Jusqu'alors, Henriot n'avait pas eu un moment d'hésitation : il avait visité les poches, les tiroirs et la malle, forcé le coffret sans plus de remords que n'en éprouve en pareil cas un voleur de profession.

Quand il n'eut plus devant lui qu'un morceau de papier à prendre dans une enveloppe déjà ouverte, le jeune homme eut honte de l'action indigne qu'il venait de commettre. Il restait là, debout, près de la table, couvant des yeux cette lettre sans oser la toucher; mais ce n'était pas l'honneur seul qui lui criait de ne pas aller plus loin. Il lui semblait entendre une voix douce et plaintive qui murmurait à son oreille :

« Prends garde, ceci est l'irréparable! »

Jacques fit quelques pas de long en large, puis brusquement saisit la lettre, l'ouvrit et lut :

« Que signifie ce départ? Vous êtes fou, je pense. Si c'est d'amour, je vous excuse. Ne vous en ai-je pas assez dit pour que vous sachiez combien votre présence m'est chère, ingrat! Quand vous étiez à mes pieds, vous ne parliez pas de me quitter ainsi; ne vous en souvient-il plus? Pourquoi me fuir? Est-ce pour me punir de ne pas m'être assez dérobée? Revenez; si votre esprit est malade, je le bercerai de ma tendresse et des chansons que vous aimez. Hâtez-vous; je ne sais pas attendre et ne vous pardonnerais jamais de m'avoir prise pour Ariane. »

La lettre n'était point datée. Une fleur sèche, fixée au bas de la page par une épingle, remplaçait la signature. Le timbre de la poste, sur l'enveloppe, prouvait qu'elle avait été écrite dans les derniers jours de septembre : Jacques ne s'en aper-

çut pas. Elle avait été adressée à Rouen; la famille de Henri avait fait suivre à Rome, poste restante, car, en annonçant à son père qu'il partait pour l'Italie, Mareuil, ne sachant pas qu'Henriot mettrait une chambre à sa disposition, n'avait pas laissé d'adresse. Une fois installé, il s'était empressé de prévenir : sa correspondance lui avait donc été dès les premiers jours expédiée chez Jacques. En conséquence, il n'avait pas jugé à propos de passer à la poste restante, où le billet d'Andrée attendait depuis près de deux mois.

Cette lettre éclairait plusieurs points que Jacques commençait à discerner vaguement sans parvenir à dissiper tout à fait l'obscurité qui les enveloppait. Il comprenait maintenant et le silence obstiné d'Andrée, et les réticences de Mareuil, et ses explications embarrassées. La trahison apparaissait dans toute sa noirceur; il n'était pas jusqu'au voyage de Henri à Rome, jusqu'à son prochain retour à Paris qui ne parussent ajouter à l'indignité de sa conduite.

« S'il a quitté les Charmilles, pensait Jacques, c'est à la suite d'une querelle d'amoureux; s'il rentre à Paris, c'est que la paix est faite. Dans l'intervalle, le misérable est venu ici pour endormir mes soupçons, me préparer à l'idée qu'Andrée ne serait jamais à moi. »

La coïncidence malheureuse de la réception par Henri d'une lettre de la jeune fille le rappelant à

Paris et de ce départ qu'il venait précisément d'annoncer au docteur, fournissait à Jacques une preuve écrasante de la duplicité de son ami. Il plia la lettre avec plus de dégoût encore que de colère et la remit machinalement dans l'enveloppe. Une immense lassitude l'envahissait, un besoin de s'étendre, de ne plus penser, de se réfugier dans le sommeil, loin des turpitudes. Il se laissa glisser sur une chaise, et es deux coudes sur la table, la tête entre les mains, il pleura. Larmes viriles, qui coulent sans plaintes vaines, trop-plein des cœurs gonflés d'amertume qui s'épanchent silencieusement sur leurs amours ou leurs amitiés mortes !

Tout à coup il se redressa. Ses narines venaient de percevoir un parfum connu, cette senteur musquée qu'il avait respirée sur les mains d'Andrée au moment de la quitter et dont il se rappela que Mareuil lui avait appris le nom : de l'extrait de géranium. Dans le coffret ouvert, en effet, sous des papiers, il découvrit un gant et un mouchoir de femme. Alors il recommença la perquisition avec l'ardeur passionnée d'un amant que la jalousie torture et qui trouve une volupté cruelle à tout savoir. Il vit un cahier dont les feuilles étaient attachées par une faveur bleue fanée et ne reconnut qu'avec peine l'écriture non encore formée de la jeune fille. Le souvenir d'une des lettres de Henri, où il était question de ce cahier, traversa son esprit :

« Dès les premiers jours, pensa-t-il, j'étais donc trahi ! »

Puis ce fut un morceau de ruban, des fleurs desséchées, une photographie sur le revers de laquelle était dessiné à la plume un oiseau qui plane avec la devise : *Sursum!* Enfin des maximes indoues, des proverbes arabes, des citations d'Ossian, de Longfellow, un fragment des *Nibelungen*, mis en vers, des essais de traduction de Heine, des remarques sur la musique de Wagner, des pensées de Maurice de Guérin, de Lamennais et de Proudhon. Mareuil avait eu la faiblesse de conserver non seulement les gages d'amitié qu'elle s'était plu à lui donner dans les derniers temps de son séjour aux Charmilles, mais même les témoignages du commerce intellectuel qu'ils avaient entretenu d'abord et où la littérature avait servi de déguisement à l'amour. Toutes ces pièces accusatrices passaient l'une après l'autre sous les yeux de Jacques; il reconnaissait ce qu'il avait appelé quelque temps auparavant, dans son langage d'artiste, la *manière* d'Andrée. Tel mot qu'il rencontrait lui rappelait un mot analogue dont elle s'était déjà servie autrefois avec lui. Il se dit amèrement :

« Cela ne varie guère. Moi aussi, j'ai des mouchoirs et des gants, une photographie et des fleurs sèches! Plus de fleurs sèches même, comme plus ancien, et plus de croquis, comme peintre : moins de maximes,

de pensées et de vers, n'étant pas littérateur! An demeurant, beaucoup de procédé et peu d'imagination. »

Il essayait de railler, mais l'ironie n'était point faite pour cette nature impétueuse, en qui toutes les émotions, douces ou violentes, sentiments ou sensations, se répercutaient jusqu'au fond même de l'être : lentement, la colère montait en lui, dominant tout le reste, tristesse, humiliation, jalousie même. Il se chargeait de fureur, comme un nuage d'électricité avant l'orage.

Un pas retentit soudain dans le corridor qui mettait l'atelier en communication avec l'escalier. Jacques saisit un journal, le déploya et l'étendit rapidement sur le coffret et les papiers épars, qui disparurent. Une clef grinça dans la serrure : la porte s'ouvrit, et Henri s'arrêta sur le seuil, ébloui, au sortir de l'obscurité, par la clarté d'une grande lampe au pétrole, munie d'un réflecteur de métal, dont Jacques se servait pour éclairer son vaste atelier.

« Déjà rentré! dit-il à Henriot. Tu as eu tort de ne pas venir avec moi : tu aurais entendu *Lohengrin*... C'est superbe! ce Wagner a du génie.

— Oui, c'est ce que je lisais tout à l'heure.

— Où cela?

— Peu importe.

— Ah!... Et que diable fais-tu depuis que tu est revenu de l'Académie?

— Je ne suis pas allé à l'Académie. Je suis rentré de bonne heure. Je t'attendais. »

Henri jeta un coup d'œil de côté et fit un pas vers la porte de sa chambre.

« Reste, dit Henriot; j'ai à te parler.

— Tu es bien solennel, ce soir. Enfin, soit..... Me permets-tu d'ôter mon paletot et de poser mon claque? »

Il s'assit, croisa les jambes et attendit en tambourinant du bout des doigts sur le plastron empesé de sa chemise, afin de prendre une contenance, car l'éclat sombre du regard d'Henriot et certaines intonations dures de sa voix lui donnaient fort à penser.

« Je viens d'apprendre par Pasqualucci que tu partais... Est-ce vrai?

— Oui... j'y songe depuis plusieurs jours.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit alors?

— Parce que j'étais encore hésitant.

— Et tu ne l'es plus maintenant?

— Non.

— Depuis quand?

— Ah çà, mais... c'est un interrogatoire! dit-il en feignant de rire pour secouer le malaise qui commençait à le gagner. Sais-tu bien que tu ressembles tout à fait à un juge d'instruction.

— Es-tu bien sûr de ne pas ressembler, toi, à un criminel? répondit Jacques sourdement, en se

soulevant à demi sur la chaise, où il s'était placé à cheval, en face de Mareuil.

— Que signifie cette plaisanterie?

— Que j'ai des soupçons contre toi, que je me demande ce qui te rappelle à Paris, que je suis jaloux enfin... Qu'est-ce que tu vas faire là-bas?

— Ne faut-il pas que je travaille, que je plaide? me crois-tu millionnaire?

— Non. Mais ne serais-tu pas en train de le devenir par hasard?

— Encore! décidément tu divagues!... Un mariage avec Andrée, n'est-ce-pas? C'est là ce que tu crains? Rassure-toi, va! Pas plus l'un que l'autre, entends-tu! S'il était arrivé qu'elle eût un instant pensé à moi, ajouta-t-il avec une certaine amertune, sois tranquille, je serais oublié depuis longtemps déjà, comme tu l'as été toi-même, parbleu! Songe donc que je suis ici depuis deux mois! Avec une fille comme elle, les absents ont toujours tort.

— Alors ce n'est pas pour l'épouser que tu me quittes, ce n'est pas parce que vous vous aimez et qu'elle t'attend?

— Non.

— Tu me le jures ?

— Oui! »

Jacques se leva d'un bond, arracha le journal, montra du doigt le coffret, les papiers, la lettre et cria :

« Canaille! »

Henri fit d'abord un geste de profond découragement, puis, se redressant sous l'outrage, debout, pâle :

« Je ne force pourtant pas encore les serrures! dit-il.

— Tu fais pis! »

Et, hors d'état de se contenir, Jacques fit un pas vers lui, la main levée.

Henri recula devant ce furieux et, d'un mouvement instinctif, tendit le bras vers la panoplie. Les épées, mal accrochées, tombèrent. Jacques se précipita sur elles, les ramassa en disant :

« Tiens, au fait!... »

Il prit une des épées et jeta l'autre à Mareuil.

« Donne-moi donc la leçon de terrain que tu m'as promise pour mon duel avec Morincourt! Dis, veux-tu? »

Henri croisa les bras sur sa poitrine et répondit :

« Je ne te dois pas de réparation. Sauf pendant une minute d'égarement, ma conduite a été loyale. Tu es fou, fou, te dis-je, tu ne peux pas comprendre...

— Ah! tu t'es mis à ses pieds!... Eh bien! recommence, lâche, à genoux! »

Et il fit le geste de poser la main sur son épaule pour le forcer à plier.

« Ne me touche pas, ou... »

Mareuil, exaspéré, lui aussi, se penchait en avant, la main ouverte, comme pour ramasser l'épée. Toutefois il se redressa et croisa de nouveau les bras.

« Mais prends-la donc ! » cria Jacques.

Et en même temps, d'un coup de sa lame flexible, il fouetta le visage de Henri. Celui-ci poussa un cri, arracha son habit et ramassa l'arme.

« Allons donc ! fit Henriot. Il jeta sa veste, repoussa la table et engagea le combat. Tout à coup, dans une parade, la pointe de son épée, en décrivant un large cercle, rencontra le voile qui cachait le tableau, toujours placé sur le chevalet. L'étoffe légère fut rejetée de côté et le portrait d'Andrée apparut, éclairé en plein par les rayons du réflecteur. Le sourire qui relevait l'angle de ses lèvres paraissait plus mystérieux que jamais ; la tête énigmatique regardait d'un air caressant et moqueur. Henri, pâle comme un mort, abaissa un moment la pointe de son arme et, le bras gauche allongé, tendit un doigt vers le portrait :

« Regarde ! dit-il.

— Tant mieux, il fallait un témoin ! » répondit Jacques.

Vingt secondes plus tard, Henri portait vivement la main à sa poitrine en laissant échapper son épée, tendait encore une fois le bras d'un geste de malédiction et s'abattait tout de son long au pied du

chevalet. Jacques resta debout, les yeux hagards, tandis qu'un mince filet rouge coulait sur le plastron de Mareuil.

Au même moment, on frappa à la porte, et la voix du jeune voisin cria gaiement dans le couloir :

« Qu'est-ce que vous faites donc? Voulez-vous démolir la maison, messieurs les Français? »

Jacques courut à la porte, l'ouvrit et, poussant le docteur dans la salle :

« Ce que j'ai fait? dit-il; tenez, regardez! »

Et le médecin demeura muet d'épouvante, car c'était un spectacle effrayant que celui de ce corps étendu, la chemise pleine de sang, au-dessous de ce portrait de femme qui, dans son cadre doré, continuait à sourire.

« Eh bien? demanda Jacques, avec une expression d'horrible anxiété, au docteur qui se relevait après avoir examiné la blessure, ausculté Henri et fait avec son mouchoir un pansement sommaire.

— Il vit! Nous le sauverons peut-être... Portons-le sur le lit,... doucement,... là, bien,... la tête plus haute... Avez-vous des fleurets ici?

— Oui,... pourquoi?

— Donnez-m'en un. »

M. Pasqualucci cassa la lame du fleuret sous son pied à quelques centimètres du bouton, la trempa dans le sang, qui avait abondamment coulé :

« Il faut qu'il y ait eu accident, ne le comprenez-vous pas? Vous l'aurez blessé en faisant assaut avec lui : un duel sans témoins est une grosse affaire... Donnez-moi ces épées que je les descende chez moi. Je vais chercher ma trousse et tout ce qu'il faut... C'est à cause de cette femme, n'est-ce pas? dit-il en montrant le portait.

— Oui! » dit Jacques.

Et, de l'épée encore sanglante qu'il tenait à la main, Henriot fit une large balafre rouge au travers du portrait.

XX

La blessure, en effet, n'était pas mortelle. L'épée avait pénétré profondément, mais sans intéresser le poumon. L'abondante effusion du sang avait prévenu l'épanchement interne, toujours très redoutable dans ces cas de blessures par armes blanches. Au bout d'un mois, la plaie était cicatrisée et toute crainte de complication écartée. Henri renaissait doucement.

Pendant trente jours et trente nuits, Jacques ne s'était pas couché. Dans cette nature généreuse, le repentir suivait de près la faute et le remords revêtait la forme d'un sentiment impérieux et violent. Dès l'instant où il vit son ami tomber devant lui, la poitrine trouée, Henriot eut horreur de lui-même. Pendant les longues heures qu'il passa au chevet du blessé, surveillant avec la sollicitude d'une mère pour son enfant le sommeil de Henri, son appareil, que les mouvements inconscients de la fièvre ou du

rêve dérangeaient sans cesse, sa respiration, tantôt égale et tantôt précipitée, la température de son corps, froid ou brûlant, Jacques fut en proie à l'horrible souvenir de cette nuit de meurtre. Il disait au docteur, mis dans la confidence de tout, que jamais il ne se pardonnerait d'avoir provoqué Mareuil à ce combat fratricide, et le jeune médecin eut toutes les peines du monde à lui prouver qu'un duel, même aussi déplorable que celui-là, n'a point caractère d'assassinat.

« Mais calmez-vous donc! disait Pasqualucci; sortez, prenez de l'exercice ou couchez-vous dans l'autre chambre et dormez, tandis que je suis de garde. Vous finirez par tomber malade à votre tour, et nous serons bien avancés! »

Plus d'une fois Mareuil unit ses instances à celles du médecin :

« Tu dois être mort de fatigue, mon pauvre Jacques, disait-il d'une voix faible, mais pleine de tendresse; repose-toi donc, je t'en supplie! Tu vois que je suis tout à fait bien et que je pourrai me lever dans quelques jours. N'est-ce pas, mon cher docteur?

— Sans doute; mais il faudra de la prudence, car vous êtes très affaibli par la perte de sang. »

Et Jacques se détournait pour cacher une larme. Henri alors l'appelait doucement, lui tendait sa main blanche et amaigrie : jamais ils ne s'étaient autant

aimés que depuis ce moment terrible où ils avaient failli s'entre-tuer. Quand l'amitié survit à ces crises violentes où il semblait qu'elle dût périr, quelque chose de suave sort d'elle et nous pénètre : de même certaines fleurs exhalent un parfum plus doux après l'orage.

Mareuil avait expressément recommandé de cacher la vérité à tout le monde, même à son père.

« A quoi bon l'inquiéter? disait-il; dans six semaines, je serai à Rouen, auprès de lui : mieux vaut qu'il ne se doute de rien, ni lui, ni personne. »

Pour prévenir les soupçons des autres locataires de la maison et des quelques connaissances que les jeunes gens avaient, soit à l'Académie, soit dans la ville, il fut convenu qu'on répandrait discrètement le bruit d'un accident d'escrime sans gravité. Pasqualucci se chargea de la chose, et sa qualité de médecin fit accepter sans la moindre difficulté les explications qu'il donna sur l'origine et la gravité de la blessure. On admit aisément qu'elle provenait de la rupture d'un fleuret au cours d'un assaut entre les deux jeunes gens. L'intimité de Jacques et de Henri rendait d'ailleurs bien peu vraisemblable l'hypothèse d'un duel.

Vers la fin de la première quinzaine de janvier, le docteur permit une promenade en voiture sous un de ces beaux soleils que ne connaît pas, à pareille époque, notre triste ciel du nord. Ils se firent

conduire dans la campagne, du côté de Frascati, dont les maisons blanches mouchetaient au loin les premiers contreforts des monts Albains, comme des moutons épars dans les prés, au penchant d'une colline. Henri s'abandonnait silencieusement à la jouissance intime de sentir ses membres alanguis vivifiés par la bonne chaleur du soleil et d'offrir son visage aux caresses rudes du grand air, qui colorait enfin ses joues. Quand le corps vient d'échapper à la destruction, une joie obscure circule confusément en lui : joie de la matière qui répugne à la dissociation de ses éléments et redoute les mystérieuses métamorphoses qu'elle pressent après la mort. Quelque chose s'épanouit en nous; du fond de notre être monte, comme une alouette vers le ciel, un hymne de reconnaissance à la lumière et à la vie.

Depuis la nuit du duel, pas une seule fois le nom d'Andrée n'avait été prononcé entre les deux amis. Jacques détournait d'elle sa pensée avec une sorte d'horreur. Aussi eut-il peine à retenir un mouvement de répulsion lorsque Henri lui dit tout à coup :

« Si nous parlions un peu d'Andrée, mon bon Jacques, qu'en dis-tu? »

Et, sans se laisser arrêter par l'expression de vive contrariété qui parut à ces mots sur le visage de son ami :

« Il le faut, je t'assure; cela est nécessaire au rétablissement complet de notre amitié, qui vient

d'être plus malade encore que je ne l'ai été moi-même. Le meilleur moyen de lui éviter une rechute de rancune, qui l'emporterait peut-être, c'est de causer à cœur ouvert. Si je l'avais fait plus tôt, j'aurais prévenu l'odieuse querelle qui nous a mis l'épée à la main. Et j'épargnais ainsi, à moi une égratignure, ce qui n'est rien, mais à toi, mon cher ami, des remords, ce qui est beaucoup... Veux-tu m'écouter, dis?

— Ne crains-tu pas de te fatiguer à parler ainsi en plein air? Tu es encore si faible, et Pasqualucci nous a tant recommandé la prudence! Va, les rechutes que je crains ne sont pas celles dont tu parles, et, si j'étais sûr que tu fusses rentré aussi complètement en possession de la santé que de mon amitié, je ne m'inquiéterais guère du reste...

— Sois donc tranquille, grande sœur de charité. Dans quinze jours je me porterai mieux que toi, qui es épuisé de fatigue. Y a-t-il longtemps que tu ne t'es regardé à la glace? Tu as une mine horrible... Enfin, au besoin, je te soignerai à mon tour. Nous serons alternativement malade, puis infirmier : Castor et Pollux n'auraient pas fait mieux. Suis-je assez classique, hein? Ne trouves-tu pas que dans ce pays l'air est plein d'antiquité? Positivement, on respire de la mythologie à Rome!

— Oui, et de la malaria. Rentrons; il commence à se faire tard. Nous causerons une autre fois.

— Non! non! Je ne veux plus qu'il y ait entre nous la moindre équivoque. J'ai encore sur le cœur les reproches sanglants que tu m'as adressés à une heure inoubliable : il est temps que tu saches qui a été le plus coupable, de moi ou d'elle. »

Et il raconta tout ce qui s'était passé aux Charmilles : ses premiers entretiens avec Andrée, le commerce littéraire qu'ils avaient noué, leurs promenades dans la forêt, dans le parc ou sur la Seine, l'art perfide que la jeune fille avait mis à le roubler, à le séduire par tous les moyens, en flattant sa vanité, en grisant son imagination, en allégeant sa conscience de scrupules, si bien qu'un soir, dans une minute d'égarement, presque de folie, il était tombé aux pieds de la dangereuse enchanteresse.

« Le reste, disait-il, tu le sais. J'ai quitté les Charmilles le lendemain même, et, après quelques jours passés à Paris, je suis venu te retrouver. J'avais songé à tout t'avouer. Mais tu connais ma maudite nature avocassière. Déjà, et c'est là ma véritable faute, celle que je ne me pardonne pas, j'avais su me persuader que ton intérêt seul me retenait aux Charmilles, quand j'aurais dû voir clair en moi-même, moi qui sais si bien analyser les autres! Lorsque l'idée de te faire cette confession indispensable s'est présentée à mon esprit, j'ai trouvé, comme toujours, hélas! d'ingénieux sophismes pour la mettre en fuite. Je me suis dit qu'en te

révélant ma faiblesse et ma faute je portais à notre amitié un coup dont elle ne se relèverait jamais, au lieu de penser que ta droiture me saurait gré de ma franchise et qu'une loyale explication effacerait tout. Qu'est-il arrivé? C'est que, n'ayant pas eu le courage d'arracher jusqu'à la dernière racine de cet amour, je le sentais repousser sourdement. Ah! ces mauvaises herbes du cœur, comme elles sont tenaces! C'est alors que j'ai trouvé à la poste cette lettre écrite deux mois auparavant...

— Deux mois auparavant! s'écria Jacques. Mais elle n'était pas datée!

— Oh! Andrée ne date pas plus qu'elle ne signe : c'est trop bourgeois! On doit reconnaître que c'est elle à l'écriture, à la forme de l'enveloppe, au parfum du papier, au style, que sais-je?... Mais tu n'as donc pas vu le timbre de la poste? Elle doit avoir envoyé ce billet à Rouen le lendemain ou le surlendemain de mon départ.

— Ainsi quand tu as annoncé ton intention de quitter Rome, ce n'était pas pour te réconcilier avec elle et l'épouser?

— Moi! pas du tout. Qu'il y eût encore chez moi à ce moment-là un désir inavoué de la revoir, c'est bien possible. Mais ce que je voulais surtout, c'était mettre un terme à notre vie en commun que tu semblais prendre à tâche de me rendre intolérable : rappelle-toi ton humeur! Évidemment tu me soup-

çonnais déjà; je le sentais à ce que tu disais, surtout à ce que tu ne disais pas; et ayant perdu par ma faute l'occasion d'en finir avec ce secret qui se dressait à tout moment entre nous, je songeais à partir, laissant au temps le soin de dissiper le nuage que je voyais grossir. Quant à me proposer, comme tu l'as cru, de reprendre l'intrigue au point où je l'avais laissée en quittant les Charmilles, le bon sens, à défaut de l'honneur, me l'interdisait. Connais-tu donc si peu Andrée, que tu la croies capable, elle, offensée déjà par ce brusque départ, de me pardonner l'affront que j'ai ajouté à cette première injure, en ne répondant même pas à son appel? Mais souviens-toi donc des mots menaçants qui terminent sa lettre! C'est une sommation non équivoque d'avoir à venir immédiatement implorer ma grâce, sous peine d'encourir sa colère et son mépris.

— Et que penses-tu qu'elle soit devenue depuis lors? J'ai reçu deux ou trois billets de M. de Garamante, qui ne me parle même pas d'elle.

— Ma foi, tu m'en demandes trop long. Je puis t'affirmer seulement qu'elle doit me haïr de toutes ses forces. Va-t-elle enfin prendre un parti et se décider à épouser soit de Morincourt, soit un autre? Je l'ignore. En rapprochant ce que tu m'as dit des renseignements qui m'ont été fournis par le comte sur ce Morincourt, je suis assez disposé à croire qu'elle finira peut-être par jeter sur lui son dévolu. Grand

bien leur fasse à tous les deux! Je ne serai pas fâché de voir — de loin — comment ira ce petit ménage!... Mais, pardon, Jacques, je t'afflige en parlant ainsi, peut-être. J'ai tort sans doute de te croire guéri par cela seul que je le suis moi-même.

— Non, mon cher ami, tu as raison, au contraire. La crise que nous venons de traverser m'a du moins rendu le service de dissiper les dernières illusions que j'entretenais encore. Te souviens-tu d'avoir à un certain moment, pendant cette nuit terrible, tendu le bras vers le portrait d'Andrée? Hélas! je ne t'ai pas compris alors! Ce geste me disait pourtant : « Vois comme elle se rit de nous, qui nous « entre-tuons pour elle! » Et tu avais raison! Je le sens bien maintenant! Oui, je suis depuis des années, comme tu viens de l'être, toi, pendant quelques mois, le jouet d'une femme qui ne méritait pas ce que nous lui avons donné! La promesse que tu m'avais faite de me détacher d'elle, Henri, tu l'as tenue : si tu es guéri, je suis, moi, libéré!

— Bien vrai?

— Je te le jure. Qu'elle me soit devenue indifférente, non; tu ne me croirais pas si je te le disais. Amour arraché ou membre amputé, c'est tout un : on le sent, à de certains moments, même lorsqu'il n'est plus là.

— Ajoute cependant qu'un bras coupé ne repousse plus, tandis que...

— Rassure-toi! J'ai eu depuis six semaines le temps de m'étudier, peut-être! C'est bien fini, va! Le souvenir même que je conserve d'elle est sans douceur. Elle n'a pas laissé en moi ce je ne sais quoi de suave, ce léger parfum de tendresse évanouie qu'on devrait toujours pouvoir retrouver dans un coin de son cœur quand une femme a passé par là! Je me sens plein de colère...

— Jacques, dit tristement Mareuil, j'aimerais mieux te voir plein d'oubli! Amour ou haine, vois-tu, c'est pile ou face : l'effigie change, mais la pièce est la même. »

Vers cinq heures du soir, ils étaient de retour.

« Comme vous rentrez tard! dit le docteur; à cette époque et pour un convalescent, cela n'est pas sage.

— Il faisait si beau, répondit Jacques, que j'ai fait passer en rentrant la voiture par les Tre Fontane.

— Les Tre Fontane! C'est un des endroits les plus malsains de la campagne romaine! Vous avez bien choisi! »

Le soir, en se mettant au lit, Mareuil sentit un léger frisson. Le lendemain, il se plaignit d'avoir la tête lourde. Trois jours après, le docteur constata que la rate était devenue très volumineuse : symptôme de cette fièvre paludéenne qui sévit à Rome et dans ses environs avec une si redoutable intensité.

« Est-ce grave? demanda Jacques en reconduisant M. Pasqualucci.

— Oui, à cause de l'état d'épuisement du malade. »

Il essaya de se reprendre en voyant Henriot devenir affreusement pâle. Mais le coup était porté. Le jeune homme fut de nouveau en proie à l'anxiété et aux remords. Le douzième jour, il ne restait plus d'espoir. Le sulfate de quinine prescrit à doses énormes n'avait pas arrêté le progrès continu du mal. Quand le docteur vint faire sa visite du soir :

« Je doute qu'il passe la nuit, dit-il. Tout est inutile maintenant. Il ne reste plus qu'à prévenir un prêtre. Courage, mon pauvre ami! Je reste avec vous. »

Henri était couché dans le lit de Jacques, au fond d'une alcôve que des rideaux isolaient, le jour, de l'atelier. Après avoir reçu les sacrements sans reprendre connaissance, il dormit d'abord d'un sommeil assez paisible, et la température extraordinairement élevée de son corps prouvait seule que la mort continuait son œuvre. Vers minuit, le délire commença. Ses bras s'agitèrent, des plaintes inarticulées s'échappaient de ses lèvres. Puis on put distinguer des mots :

« De l'eau, de l'eau! disait le malheureux. Un bain... dans la Seine... avec elle!... »

Jacques se leva brusquement et vint se placer auprès du lit, prêtant l'oreille avidement.

« Des herbes! Ah! son corps me brûle!... »

Et il rejeta violemment les couvertures. Il voulait

s'élancer hors du lit et faisait de grands gestes comme pour saisir et étreindre quelque chose que lui seul voyait. Il ne fallut pas moins que la force des deux hommes pour le maîtriser. Enfin il retomba épuisé, brûlant, sur sa couche, et parut se rendormir.

« Docteur, dit Jacques, la mémoire fonctionne-t-elle encore dans le délire?

— Souvent, comme dans le rêve. »

Un instant après, les plaintes recommencèrent et Jacques se rapprocha du lit. Penché sur Henri, il examinait avec une douleur indicible la face luisante et les joues caves de son pauvre ami, lorsque Mareuil se dressa tout à coup sur son séant, les yeux démesurément ouverts et brillant d'un feu extraordinaire. Il saisit avec force le bras de Jacques, et de l'autre main il dessina le geste d'un homme qui fait signe d'écouter. Puis il parut prêter attentivement l'oreille et resta immobile, tandis que les deux hommes qui le regardaient se sentaient envahis par une sorte de terreur superstitieuse. Tout à coup, il tendit le bras vers un coin sombre de l'atelier et dit d'une voix sourde en scandant tous les mots :

« Jacques... Jacques... regarde... elle est là... devant toi... tout en blanc... Écoute... elle joue du piano... entends-tu?... »

Il s'arrêta un instant, puis poussa un cri aigu, terrible, qui résonna lugubrement dans le silence de la grande pièce :

« Ah !... la *Marche funèbre.* »

Et il se renversa sur ses oreillers, en proie à un épouvantable accès qui fut le dernier.

« Tout est fini ! dit le docteur à Henriot. Vous ne pouvez pas rester ici. Descendez chez moi. Préparez un télégramme pour la famille. Je vais m'occuper de tout le reste. »

Jacques se laissa emmener sans observation. Le désespoir, l'émotion l'avaient brisé. Il se répétait machinalement :

« Comme il l'aimait encore ! »

Il écrivit à M. de Garamante :

« Je me suis battu avec Henri : il vient de mourir moins de la fièvre romaine que du coup d'épée qu'il a reçu de moi. Plaignez le plus misérable des hommes ! »

Le lendemain, il conduisit au Campo Verano le corps de son ami, M. Mareuil père ayant télégraphié que l'état de sa santé ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage et qu'il consentait à l'inhumation de son fils à Rome.

XXI

Après que Jacques eut longuement prié sur la tombe de l'homme qu'il avait aimé comme un frère et dont il se reprochait la mort, le docteur l'emmena et lui dit :

« Qu'allez-vous faire maintenant ? Écrasé de douleur comme vous l'êtes, vous ne pouvez pas rentrer immédiatement dans cet appartement, qui éveillerait en vous de trop cruels souvenirs. Je prends quelques jours de congé et je vais les passer à Orvieto, que je ne connais pas. Accompagnez-moi, voulez-vous ?

— Vous êtes, répondit Jacques tristement, le meilleur des hommes. Que ne vous dois-je pas déjà pour la sollicitude dont vous m'entourez depuis deux mois ! J'accepte ce nouveau service et vous remercie de me sauver de la solitude... »

Ils furent absents pendant quinze jours à peu près. En rentrant chez lui, Jacques trouva un paquet de

journaux et des lettres. Sur l'une d'elles il reconnut l'écriture de M. Passemard. Il l'ouvrit et lut :

« 25 janvier 1878.

« Je ne veux pas, mon cher Jacques, laisser à la presse le soin de t'annoncer le mariage de ton amie Andrée. Je profite donc d'une interruption de séance pour t'écrire de la Chambre, où il n'est question en ce moment, dans les couloirs, que de mon projet de mise en accusation des ministres ayant appartenu au gouvernement de combat. Je donne pour mari à ma fille le vicomte Roger de Morincourt, d'une très ancienne famille de Lorraine. Tu connais assez mes sentiments pour savoir que ce n'est pas un titre et des armoiries qui ont déterminé mon choix, mais la certitude où je suis de faire entrer dans ma famille un homme de mérite. Tu avais des préventions contre lui : elles disparaîtront quand tu connaîtras mieux mon gendre. J'ai toujours été partisan de ces unions qui mettent une greffe plébéienne sur une vieille souche aristocratique. Je ne crains pas de te dire, comme je l'ai déclaré à mes collègues de la gauche, qu'elles préparent la réconciliation de l'ancienne France et de la nouvelle. Ce mariage est donc, à mes yeux, plus qu'une fête de famille : il a pour moi la valeur d'un acte politique ; il donne une solennelle consécration aux principes qui me sont chers... »

Jacques acheva la lecture de cette lettre sans manifester d'émotion.

« Allons, pensa-t-il, j'avais raison d'affirmer à mon pauvre Mareuil que j'étais guéri ! »

Il jeta un coup d'œil vers l'alcôve et se prit à dire tout haut, d'une voix qui fit passer un petit frisson dans ses veines :

« Oui, mais lui aussi croyait l'être ! L'était-il ? »

Et il resta pensif, songeant à cette horrible agonie dont il avait été le témoin. Après avoir soupiré profondément, il prit sur la table un numéro de *la Soirée parisienne* et se mit à le parcourir. Ses yeux tombèrent sur une chronique de Veloutine, propriétaire et principal rédacteur de cette feuille :

« Io, hymen ! Io, hymen !

« Ainsi chantait la troupe des éphèbes sur les rives de l'Ilissus, quand le prêtre d'Aphrodite unissait les mains des hardis jeunes gens et des pâles épousées vêtues de lin. Entonnons à notre tour un joyeux Io, hymen ! Io, hymen !

« Hier, en effet, a été célébré le mariage de Mlle Passemard et du vicomte Roger de Morincourt. La jeune femme est fille du riche industriel qui vient d'entrer à la Chambre ; le mari appartient à l'une des plus vieilles familles de cette patriotique province qui a donné à la France Jehanne la bonne Lorraine. Les Morincourt sont bons vicomtes depuis

sept générations : ils portent d'or à l'aigle de gueules. Un Morincourt combattait à côté du roi Jean à Poitiers (1356), un autre servait à Marignan (1515), sous les ordres du chevalier sans peur et sans reproche. L'héritier de cette race de preux est un de nos plus sympathiques écrivains ; son talent de peintre est également marqué au coin d'une vigoureuse originalité. Mme la vicomtesse de Morincourt, hier Mlle Andrée Passemard, sera la digne compagne de ce gentilhomme doublé d'un artiste et d'un poète. Elle-même possède un fort joli talent de peintre et expose depuis deux ans des toiles que la critique n'aurait point dû laisser passer inaperçues. C'est, de plus, une de nos fines diseuses. On se rappelle le succès qu'elle obtint en détaillant avec un art exquis, dans une soirée donnée il y a quelques mois par la baronne Samuel Ganoc, *le Fossoyeur*, poésie d'un souffle étrangement puissant... dont l'auteur est aujourd'hui son époux.

« Que dire du luxe déployé par nos jolies mondaines à l'occasion de cette cérémonie ! A qui donner la palme de l'élégance, de la distinction ou du goût ? A personne, puisque vous la méritez toutes, mesdames ! La mariée, dans sa robe de satin blanc à longue traîne couverte de point d'Alençon, se détachait au milieu de cent autres beautés, comme un lis qui domine un parterre de fleurs. C'est un succès incontestable pour Lefébure, l'habile cou-

turier de la rue Royale, dont les créations de ces derniers mois peuvent lutter sans désavantage contre les plus heureuses conceptions de ses rivaux.

« Affluence énorme. Remarqué dans la foule le comte de Sassoferrato, ce grand seigneur italien qui aime les arts, les protège, et met sa fortune de Crésus au service de sa générosité de Mécène; le baron Oltenheim et la baronne, idéale, sous sa capote rose, avec ses grands yeux de gazelle, dont le regard velouté fait des caresses qui sont des blessures; le baron Gaétan de Salbris; M. Passérieux, le héros de la dernière séance du cirque Molier, où il a soulevé une tempête d'applaudissements en présentant à la fine fleur du high-life parisien une oie dressée en liberté.

« Une telle masse d'amis et de connaissances appartenant au monde de l'industrie, de la finance ou de la politique, se pressait dans l'étoite sacristie de la Madeleine, que le défilé a duré plus d'une heure. Au dernier moment, paraît-il, la jeune vicomtesse, succombant à la fatigue et à l'émotion, s'est sentie indisposée et a eu un léger évanouissement. Les soins diligents de la meilleure et de la plus tendre des mères ont eu bien vite raison de cette petite défaillance. Et maintenant,

Ridete Veneres Cupidinesque ! »

Jacques, après avoir terminé la lecture de cette chronique, haussa les épaules, laissa tomber le journal à terre, se promena de long en large dans l'atelier pendant une heure, en paraissant méditer profondément, puis se mit à écrire.

Ce n'était point la fatigue qui avait provoqué l'évanouissement d'Andrée. M. de Garamante s'habillait pour aller à l'église, le jour du mariage, lorsque le chasseur du cercle lui remit le billet laconique et désespéré où Jacques lui annonçait la mort de son ami.

« Ah! les malheureux enfants! » s'écria le comte; et il se laissa tomber dans un fauteuil, accablé par le douloureux étonnement dont cette nouvelle venait de le frapper. « Et pour cette femme! pensait-il. Cette femme qui s'est moquée d'eux et qui se marie en ce moment! »

Il acheva sa toilette, sortit, se dirigea vers la Madeleine et entra dans la sacristie l'un des derniers.

« Je commmençais à ne plus compter vous voir, dit Andrée.

— Si j'arrive un peu tard, madame, c'est que je ne voulais point me présenter devant vous sans mon cadeau de noces... C'est une nouvelle que je vous apporte.

— Vraiment! dit-elle avec un peu d'inquiétude, car l'air du comte était étrange. Permettez-moi de

faire signe à M. de Morincourt que je voudrais vous présenter, et qui s'oublie là-bas, avec ces messieurs...

— Inutile; ma nouvelle n'intéresse que vous... Henri Mareuil est mort! »

Elle devint plus blanche que son voile, et dit en se raidissant :

« Ah! mon Dieu, que m'apprenez-vous là! Et comment cet affreux malheur est-il arrivé? »

Il se pencha vers elle, et, la foudroyant du regard, il dit d'une voix terrible :

« A Rome, madame, dans l'atelier de Jacques Henriot! »

Quelqu'un s'approcha d'eux. Il se redressa aussitôt et ajouta négligemment :

« En jouant avec des épées... C'est un bien fâcheux accident, n'est-ce pas? »

Elle s'affaissa sur elle-même, tandis que le comte fendait un groupe pour aller saluer Mme Passemard, dont la figure épanouie et larmoyante, comme ces masques qui rient d'un côté et pleurent de l'autre, exprimait avec éloquence les sentiments complexes dont les mamans sont agitées ce jour-là.

La semaine suivante, M. de Garamante reçu une nouvelle lettre de Jacques, celle-là même que le jeune homme avait écrite, après la lecture de l'article de *la Soirée parisienne*. Henriot annonçait l'intention de quitter l'Italie pour faire un long

voyage en Orient. Il allait réaliser son petit capital, vendre ses tableaux, ses meubles, quelques objets d'art qu'il possédait, et partir au plus tôt pour Athènes, Constantinople, Smyrne, la Syrie, l'Égypte. Quand reviendrait-il ? il ne le savait pas lui-même. Pas avant un an sans doute. Il avait besoin de voir du pays, de fuir Rome surtout, afin d'échapper aux remords et à la tristesse que lui inspiraient les lieux témoins de la mort de son ami. Le comte recevrait de ses nouvelles.

« Allons, pensa M. de Garamante, l'un à six pieds sous terre, l'autre en Orient : Mme la vicomtesse de Morincourt ne sera pas troublée dans sa lune de miel ! »

XXII

« Grande bête ! » avait dit Andrée en apprenant qu'Henri Mareuil venait de quitter les Charmilles. Elle n'acheva pas sa pensée : « Faux départ ! Avant huit jours, il reviendra me demander pardon. »

La jeune fille attendit donc, convaincue que les scrupules de Mareuil ne prévaudraient pas contre la passion qu'elle avait su lui inspirer. A la fin de la semaine, elle fut prise d'un peu d'impatience et écrivit ce billet, qui ne devait parvenir à Henri que deux mois plus tard. Cette lettre étant restée sans réponse, Andrée regretta de l'avoir expédiée et se sentit cruellement blessée dans sa vanité : ce n'est pas là qu'elle eût souffert si elle avait eu pour l'absent autre chose qu'une de ces fantaisies qui sont la parodie de l'amour. Un mois après, quand sa famille revint à Paris, où M. Passemard récemment élu était rappelé par la rentrée des Chambres, la jeune fille avait déjà franchi l'intervalle qui sépare

le dépit de la colère. Elle était en proie à une irritation sourde contre l'homme qui venait de lui infliger l'affront qu'une femme jeune, belle et coquette pardonne le moins aisément. Andrée aurait voulu se prouver à elle-même qu'Henri s'était dès les premiers jours appliqué à lui plaire et qu'il n'avait pas réussi; qu'il ne l'avait point quittée, mais qu'elle l'avait chassé. L'idée qu'on pouvait apprendre un jour qu'elle eût fait des avances et offert sa main à ce garçon sans fortune et sans nom, à un secrétaire de son père, exaspérait son orgueil. Il ne lui restait plus de son intrigue amoureuse que le souvenir cuisant d'une humiliation et le désir de reparaître avec plus d'éclat que jamais sur le théâtre ordinaire de ses succès. Tel était l'état d'esprit de la jeune fille lorsque M. Passemard rouvrit les salons de son hôtel à la fin d'octobre. L'un des plus empressés à venir féliciter le nouveau député fut M. de Morincourt.

Quelques années auparavant, il était arrivé de sa province, léger d'argent, riche d'ambition, résolu à chercher et à trouver fortune à Paris. Deux prix, l'un de dessin, l'autre de discours français, remportés au concours académique à la fin de ses classes, avaient été pour lui la révélation d'une double vocation d'artiste et d'écrivain. Il trouva à Paris les déceptions réservées aux sujets extraordinaires que la province envoie de temps en temps à la capitale :

grands hommes ou moutons à cinq pattes. Encore ces derniers ont-ils plus de chance de réussir. Les premiers essais de Morincourt, en vers et en prose, passèrent inaperçus, et nul ne soupçonna qu'il y eût un malheureux de plus dans la grande et famélique tribu des noircisseurs de papier. L'art ne lui fut pas plus clément : il tira quatre-vingts francs d'une toile qui, là-bas, avait excité l'admiration de ses compatriotes et fait dire à un connaisseur du cru « qu'il y avait là-dedans du Rubens ou du Raphaël, à moins que ce ne fût du Murillo. » Au bout d'un an, Morincourt, ayant épuisé son petit pécule, se trouva sans ressources. Plutôt que de reparaître en vaincu dans sa province qu'il avait quittée en conquérant, le vicomte se mit à user le pavé de Paris en compagnie d'autres bohèmes, dont le principal titre à trouver le rameau d'or était d'être des fruits secs. Il s'enrôla dans cette bande qui va battant tous les buissons de la vie afin de faire lever les deux oiseaux rares, Fortune et Gloire; chasseurs grotesques qui s'indignent de rester bredouilles, et ne s'aperçoivent point qu'il n'y a pas de poudre dans leurs fusils.

On commençait à parler alors d'un certain naturalisme de la peinture nommé l'impressionnisme, autour duquel il se menait grand bruit. Roger, afin de marquer son adhésion à la nouvelle école, peignit une toile sur laquelle se déchaînait la plus furieuse sarabande de tons crus que pinceau d'épi-

leptique ait jamais conduite. On se récria : un « luministe » distingué affirma que Manet était *enfoncé* et qu'il ne restait plus qu'à se rallier au « pleinairisme » qui venait d'être révélé. Le nom fit fortune : de l'Observatoire à la fontaine Saint-Michel, il fut admis que Morincourt était un « oseur » et qu'il avait du « chien dans le ventre ». Le pauvre diable y avait surtout de la vache enragée, et c'est parce qu'il était las d'en manger qu'il outrait sa manière afin d'attirer les regards : par le temps qui court, il n'est point si sot de prendre position à l'extrême gauche, en art aussi bien qu'en politique. Morincourt venait de prouver aux chefs de son école qu'on trouve toujours un plus réaliste que soi ; du coup, son nom fut mis en lumière.

Encouragé par ce succès, il eut l'idée d'appliquer le même procédé à la littérature. Jusqu'alors sa plume, comme son pinceau, n'avait rien produit qui ne fût médiocre, mais sincère. Il s'avisa qu'un écrivain, aussi bien qu'un peintre, doit, pour réussir, se faire une manière. Il commença donc par s'imposer un style bizarre, tout à la fois précieux et populacier, plein de mots hors d'usage, de tours vieillis, de néologismes dont la hardiesse ne rachetait pas l'incorrection, enfin de termes empruntés à l'argot : c'est ce qu'il appelait enrichir sa langue. De fait, il avait inventé la plus étrange mixture littéraire qui se pût concevoir, quelque chose comme

un sachet qui aurait renfermé une gousse d'ail et de la poudre à la maréchale. Certains volumes de Contes gaillards, qu'il publia après la guerre, parurent un peu lestes à la magistrature. Morincourt eut d'abord la joie d'être poursuivi, puis le bonheur d'obtenir ce qu'il souhaitait, une condamnation, qui le sacra du même coup poète et martyr du 24 mai. Au sortir de l'audience, le quartier Latin, représenté par quelques étudiants dont les opinions étaient plus avancées que leurs études et par un certain nombre de jeunes personnes connues pour leur libéralisme, lui fit une ovation; l'écrivain persécuté eut un avant-goût de la gloire. Des bouffées d'orgueil lui montèrent au cerveau. Un jour, il se heurte à un rapin de ses amis et affecte de ne point le reconnaître. L'autre s'étonne :

« Je ne vous voyais pas, dit-il; je faisais un vers. »

Il prit l'habitude de se promener tête nue sur les quais, le chapeau à la main, tantôt l'air fatal et inspiré, tantôt le front penché, dans l'attitude d'une douloureuse méditation. Quelqu'un le rencontre et lui demande de ses nouvelles :

« Je me meurs! répond-il du ton de René ou d'Obermann.

— Et de quoi, bon Dieu?

— Je me meurs de la vie. »

Il se mit à étudier Edgar Poë, Allan-Kardec, Swedenborg, se jeta à corps perdu dans la littéra-

ture macabre et spirite. Il eut dans son atelier, sur sa table, un crâne avec cette inscription au front : « La cage est vide; où est l'oiseau? » Une gentille petite tête de mort, en ivoire, lui servait d'épingle de cravate : il prit pour boutons de manchettes deux jolis tibias entre-croisés de vieil argent. On sut qu'il faisait à la Morgue, à la Clinique, des études de cadavres, qu'il s'était lié avec le bourreau et avait assisté à la dernière exécution, un calepin à la main, pour prendre des notes. Ses amis du quartier racontaient aussi qu'il préparait un ouvrage sur la « grande névrose ». Ses poésies se trouvèrent célèbres avant d'être imprimées. Morincourt obtint un succès de terreur en récitant dans des brasseries de la rive gauche quelques pièces où il était fort question de cimetières, de fossoyeurs, de larves et de cercueils. On vit de petites dames costumées en Suissesses ou en Alsaciennes, qui servent la bière dans ces maisons hospitalières, s'évanouir de terreur, tout aguerries qu'elles fussent, tant il roulait les yeux et les *r* de façon tragique en déclamant. Ce fut bien autre chose quand il imagina de composer sur ses poésies de l'autre monde une musique qui ne l'était pas moins, et de ne plus dire ses vers sans s'accompagner au piano. L'écho de cet enthousiasme parvint jusqu'à la rive droite, et le chroniqueur d'une feuille à gros tirage annonça qu'un grand poète était né « dans

cette sixième partie du monde, qui est l'Odéonie. »

Le journal organisa une soirée littéraire à laquelle furent conviés un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres, de comédiens et d'actrices. Morincourt s'y produisit et ne perdit point cette grosse partie, car si quelques-uns eurent bientôt mis à jour tout ce que sa prétendue originalité couvrait d'artificiel, de faux ou de vulgaire, le plus grand nombre des hommes et presque toutes les femmes présentes se laissèrent prendre à ses éclats de voix, à ses grands gestes et à ses mines de convulsionnaire. Il usa très habilement de ce succès, et renonçant à la bohème, qui devait être désormais pour lui moins utile que compromettante, se lança dans le monde. Les premières portes où il frappa, dans le faubourg Saint-Germain, s'entre-bâillèrent plutôt qu'elles ne s'ouvrirent devant lui : on trouva généralement que le vicomte avait abusé du droit qu'un gentilhomme a de s'encanailler, et on le lui fit sentir. Il en conçut une vive irritation et se rabattit sur la chaussée d'Antin, qui se montra moins prude. Morincourt ne tarda pas à être adopté par la haute banque. Une de ses sœurs, élevée à Paris par une vieille tante assez riche, avait fait au cours de chant la connaissance de Mlle Passemard. Il s'autorisa de cette relation pour entrer en rapports avec la famille du raffineur.

Roger avait alors trente-cinq ans. C'était un grand

homme maigre, le teint un peu olivâtre, les cheveux très noirs, plats et rejetés en arrière, les lèvres minces disparaissant sous d'énormes moustaches dont il laissait retomber les pointes. Il eût été tout à fait bien sans l'extrême mobilité de son regard, qui tantôt se fixait sur vous comme pour vous magnétiser, tantôt se mettait à papilloter, avec de rapides clignements des paupières. Morincourt avait beaucoup d'entregent et plus d'orgueil encore. Mais ce qui dominait tout en lui, même la vanité, c'était une âpre convoitise de fortune. Pendant douze ans, il avait végété misérablement, mangé la maigre chère des tables d'hôtes du quartier Latin, porté des redingotes douteuses et des chapeaux luisants. Il voulait jouir maintenant, et profiter de l'embellie qui venait d'éclairer son ciel pour se prémunir à jamais contre les mauvais jours. Il ne se souvenait qu'avec horreur de cette existence médiocre et précaire dont les joies mêmes sont empoisonnées par le souci du lendemain. Il rêvait une vie large, facile, et s'attendrissait à la pensée de pouvoir enfin travailler à ses heures, d'avoir un bel atelier plein de bibelots rares, une bonne table et une cave de choix, des domestiques, une voiture, et un jour par semaine pour éblouir de son opulence ses anciens compagnons de pauvreté. Morincourt pensa que le mariage pouvait lui donner tout cela, et qu'il devait bien se trouver de par le monde une héritière disposée à

payer de ses millions l'honneur de devenir la femme d'un vicomte authentique, possédant outre ses armoiries une certaine notoriété personnelle. Ce fut sur l'amie de sa sœur qu'il jeta les yeux. Pendant tout l'hiver de 1876, il fut fort assidu chez les Passemard, et sans se démasquer encore, car il ne livrait rien au hasard, étudia avec soin la position. Il discerna sans peine l'ambition et la vanité qui étaient, en effet, deux des traits du caractère d'Andrée et, à tout hasard, se mit à lui prodiguer des flatteries discrètes auxquelles la jeune fille ne fut pas insensible. Mais il se gardait bien de laisser voir qu'elles fussent intéressées et affectait de la traiter comme une sorte de confrère en art et en littérature. Il la consultait négligemment sur un sonnet, sur un projet de drame, en feignant d'attacher un grand prix à ses avis. Andrée, charmée de ces égards, y répondait en demandant des conseils pour sa peinture. C'est ainsi qu'elle fut amenée à prendre une dizaine de leçons d'aquarelle avec lui, quoi que pût faire pour l'en détourner Jacques, qui devinait en Morincourt un rival et le haïssait cordialement.

Roger savait qu'Henriot aimait Andrée, mais ne s'en inquiétait point, le jugeant trop épris et trop naïf pour être capable de faire à la jeune fille la cour savante qui convenait. Par prudence, il déclara toutefois la guerre à Jacques et sut insinuer peu à

peu dans l'esprit de Mlle Passemard l'opinion que le talent du jeune peintre était dépourvu de vigueur comme d'originalité. Il excellait au contraire à se faire valoir et n'hésitait jamais à prendre, lorsqu'il parlait de lui-même, ces airs avantageux qui semblent à certaines femmes une marque de supériorité et réussissent auprès d'elles bien mieux que la simplicité du vrai mérite. Quand on apprit qu'Henriot venait d'obtenir le prix du Salon, Morincourt se contenta de sourire avec une expression de dédain suprême : « Ce n'était pas lui qui aurait jamais de ces succès, qu'on achète par d'humiliantes concessions à l'école, et au prix d'une complète abdication de son indépendance d'artiste! Il était un lutteur, lui! Il se moquait de l'Institut et ne chaussait pas les bottes de M. Cabanel! Il avait son but : l'introduction dans l'art et dans la littérature de la modernité. » Le lutteur n'en était pas moins extrêmement mortifié du triomphe que son ennemi venait de remporter. Au bal que les Passemard donnèrent avant leur départ pour la campagne, Roger remarqua qu'Andrée témoignait à Jacques plus d'amitié que d'ordinaire. Il crut la partie perdue et se résigna d'autant plus aisément, qu'il avait appris par l'expérience de la vie qu'en amour, comme au jeu, il ne faut jamais courir après son argent. Il ne vint donc pas aux Charmilles et se rappela seulement au souvenir d'Andrée par la dédi-

cace qu'il lui adressa d'un nouveau volume de vers intitulé : *Morbidesses*. Il avait dressé ses batteries d'un autre côté et ouvert les premières tranchées devant la forte dot d'une fille de banquier juif dont la famille méprisait les chrétiens un peu moins qu'elle n'appréciait leurs armoiries. Pendant ce temps-là, Mlle Passemard marivaudait aux Charmilles avec Henri Mareuil : de sorte que, après avoir songé l'un à l'autre sans se le dire, la jeune fille et le jeune homme semblaient sur le point de séparer à jamais leurs destinées, sans souci de la pensée qu'ils avaient eue un instant de les unir. Mais il arriva que Mareuil, pris de scrupules tardifs, rompit l'intrigue où il s'était engagé. Vers la même époque, Morincourt se voyait supplanté auprès de sa Rachel par un gros banquier qui mit en ligne contre les parchemins du vicomte tant de sacs d'écus, que force fut à la noblesse de battre en retraite devant la finance. Andrée et Roger se retrouvèrent donc en présence, lors du retour des Passemard à Paris, dans les mêmes conditions à peu près que six mois auparavant, avec cette différence, toutefois, que l'une avait hâte de se venger du dédain de Mareuil. ne songeait décidément plus à Henriot, et que l'autre était plus pressé que jamais de trouver un établissement avantageux, à la barbe d'Israël.

Le vicomte reprit sa cour au point où il l'avait laissée. Comme chacun d'eux avait quelque chose à

cacher, ils évitèrent de se parler, si ce n'est en termes généraux, des six mois qui venaient de s'écouler : elle, avait passé son temps dans la quiétude désœuvrée de la vie à la campagne; lui, avait travaillé à rassembler les matériaux d'un grand drame philosophique qu'il destinait à la Comédie française, bien qu'il lui répugnât de livrer son œuvre à une scène dont on connaît les accointances avec l'Académie et où l'inspiration du poète n'est pas libre de se donner carrière. Dès les premières entrevues, Roger s'aperçut qu'il y avait dans la jeune fille quelque chose d'un peu fébrile. Il fit sonder adroitement le terrain par sa sœur Henriette et en apprit assez pour deviner à peu près ce qui avait dû se passer aux Charmilles. Plus délicat, il n'aurait pas consenti à devoir le cœur d'une femme au dépit dont elle vibrait encore contre un autre homme. Roger n'eut point de ces scrupules et se félicita, au contraire, d'une circonstance qu'il jugeait singulièrement favorable à ses desseins. Il faut aimer beaucoup pour être jaloux même du passé de celle que l'on aime : Morincourt n'en était pas là. Il était beaucoup plus épris de la fortune de Passemard que de sa fille et ne se souciait point de gâter la belle opération qu'il avait en vue, par l'inopportune intervention dans l'affaire du sentiment, sous la forme d'un accès de jalousie rétrospective. Il continua donc à user auprès d'Andrée de la tactique qu'il avait employée

déjà, non sans quelque succès, l'hiver précédent. Peu à peu, il s'enhardit à glisser quelques allusions aux souffrances que lui infligeait un amour ardent et sans espoir. Andrée écoutait ces banalités sans être plus émue de les entendre qu'il ne l'était de les dire. Le souvenir des paroles brûlantes de Jacques se présenta même un moment à l'esprit de la jeune fille et elle songea : « Celui-là seul m'a aimée ! » Toutefois elle évita de décourager le vicomte, et ne marqua point de mécontentement quand elle le vit s'engager à fond. Morincourt était en somme fort éloigné de lui déplaire. Elle croyait à son double talent de peintre et d'écrivain et avait fini par se laisser persuader que, s'il ne s'imposait pas encore à tous, c'était à cause de l'envie suscitée par sa supériorité. Le moment vint où il fallut prendre une décision : toute la famille Passemard appuya Roger, dont la candidature n'était plus, depuis deux mois, un secret pour personne.

« Mais songe donc que tu seras vicomtesse ! s'était écrié au premier mot la sincère Mme Passemard. Vicomtesse, entends-tu, ma bichette ! »

Andrée le savait bien ; il y avait beau jour déjà qu'elle y songeait. Quand on est vaniteuse et fille d'un homme qui a commencé sa fortune avec des jambons fumés, on se résigne sans trop de peine à faire broder un petit bout de couronne dans un coin de ses mouchoirs. D'ailleurs, la vingt-quatrième

tannée arrivait grand train; Andrée s'ennuyait, avai hâte de quitter sa famille et de vivre tout à fait à sa guise. Roger, sans doute, était aussi pauvre que noble, mais n'avait-elle pas, elle, de la fortune pour deux? Enfin, ce mariage était la meilleure vengeance qu'elle pût tirer de l'impertinence de ce petit Mareuil... Deux jours après, la demande officielle du vicomte Roger de Morincourt était agréée, et, vers la fin de janvier 1878, le mariage fut, comme no l'a vu, célébré à la Madeleine.

XXIII

Ils partirent pour l'Espagne et s'y promenèrent pendant trois mois. Roger menait un train de nabab et dépensait comme on mange après être resté longtemps à jeun. Lorsque Andrée fit ses comptes, au moment de rentrer en France, elle s'aperçut qu'ils avaient semé une trentaime de mille francs des Pyrénées à Cadix. Une fille de commerçant a toujours de l'ordre, même quand elle s'en cache. Elle fit remarquer à son mari que le seul voyage de noces venait d'absorber les trois cinquièmes de leur revenu annuel (son père lui avait donné un million, exposé en or et en liasses de billets sur le bureau du notaire le jour du contrat). Morincourt reçut fort mal l'observation. Il prit son grand air, l'air paladin, comme disaient autrefois ses amis du café de Fleurus, et répliqua avec un peu de hauteur « qu'il fallait bien faire quelque chose pour l'honneur du nom; que, étant devenue vicomtesse de Morincourt, elle devrait se

corriger de certains instincts bourgeois. » Andrée se mordit les lèvres et acheta ce jour-là pour deux cents louis de bibelots. Le voyage, commencé sous la funèbre impression de la mort d'Henri Mareuil, se termina donc assez mal. Or, quand, au retour d'un voyage de noces, on ne s'aime pas un peu plus qu'au départ, c'est un grave symptôme. La jeune femme s'était pourtant ingéniée à mettre l'amour de la partie, ce qui est la seule manière d'intéresser le jeu. Elle tâcha, comme elles font toutes en pareil cas, de se persuader qu'elle adorait son mari, jusqu'à vouloir se donner le change, en essayant de faire honneur au mariage de l'enthousiasme que le pays lui inspirait. Malheureusement, Roger ne la secondait point : il y a des gens assez sots pour ne pas venir un peu à l'aide de qui ne demande qu'à les aimer. Des années passées au quartier Latin, le vicomte gardait la fatuité de cet insupportable animal qu'est l'homme à bonnes fortunes. S'il n'avait point manqué d'habileté tant qu'il s'était agi de gagner les millions d'Hector Passemard, Morincourt se négligeait beaucoup depuis qu'il les tenait. Fier des ravages que ses moustaches et ses mines truculentes exerçaient naguère encore dans le cœur des demoiselles de magasin, il avait perdu l'art des nuances, le doigté délié qui fait les vrais virtuoses dans le maniement de la femme. Content d'exécuter passablement un morceau d'une musique assez vulgaire,

il ne distinguait plus entre l'air qui convient à l'une et celui qui doit plaire à l'autre : il croyait fermement à l'efficacité des mêmes poses, des mêmes œillades, des mêmes tirades, qu'il s'agît de faire voler par-dessus les moulins le bonnet de Mimi Pinson ou de réussir auprès de la marquise d'Amaegui. Séducteur de table d'hôtes, d'omnibus et de salles d'attente; bourreau des cœurs de grisettes sentimentales et de petites mercières incomprises, Roger s'était fait une manière en amour, comme en art ou en littérature, et lui devait trop de triomphes, faciles d'ailleurs, pour être disposé à en changer. Le malheur, c'est qu'il en aurait fallu pour Andrée une toute différente : on conviendra qu'une jeune fille, en donnant sa main, a bien le droit d'exiger que son mari modifie, dans le sens qu'elle indique, les procédés dont il s'est servi jusqu'alors pour plaire à ses maîtresses. Or la vicomtesse ne trouvait en Roger ni cette chaleur de passion, ardente et contenue, ni cette tendresse grave qu'elle avait dédaignée dans Henriot et dont elle eût souhaité, maintenant, de se sentir enveloppée : elle devinait vaguement que Morincourt s'aimait trop lui-même pour aimer assez sa femme.

Le ménage revint à Paris au commencement du printemps. Le premier soin de Morincourt fut d'acheter un hôtel avenue de Villiers. Non content d'avoir consacré à cette acquisition une somme

considérable, il fit exécuter des travaux de toute sorte qui coûtèrent fort cher. Il s'autorisait, pour jeter l'argent par les fenêtres, d'un mot imprudent de M. Passemard. Un jour que sa fille et son gendre discutaient devant lui un devis formidable, le raffineur, afin de rassurer Andrée, qui montrait un peu d'inquiétude, s'était écrié, en frappant sur son gousset d'un geste de parvenu dont il ne pouvait se défaire : « Allez, mes enfants, n'ayez pas peur : papa beau-père est là! » Et comme il était content de l'énergie des « Assez!... A l'ordre!... La censure! » dont il avait haché, ce jour-là, le discours d'un député de la droite, il donna dix mille francs à sa fille et fit cadeau à Roger de harnais et d'un phaéton pour atteler deux mules andalouses que le vicomte avait eu la fantaisie de ramener.

L'été se passa sans incident, aux Charmilles. Morincourt se levait tard, fumait un nombre incalculable de cigares, chassait ou essayait des chevaux avec son beau-frère Maxime, qui commençait à monter une écurie de courses : le rêve de toute sa jeunesse! Ils étaient chaque jour en conférences avec des personnages importants : un entraîneur, un jockey et toute sorte de gens qui vivent du cheval et sentent l'écurie. Andrée tâchait de se persuader qu'elle ne s'ennuyait point et n'y parvenait pas toujours. Elle était froissée de voir que son mari s'occupât d'elle aussi peu, commençait à trouver les

heures longues et l'existence très vide. Elle se prit alors à penser que la maternité la sauverait peut-être du désenchantement qui peu à peu l'envahissait. Elle chercha de jolis noms : Sosthène ou Raphaël pour un fils; Diane ou Lucienne pour une fille. Roger dissimulait mal son dédain pour ces gentils enfantillages, se déclarait très heureux et reprocha vivement à sa femme de manquer de goût, le jour où il l'entendit déclarer que ce devait être un bien grand bonheur de nourrir. Le malheur d'Andrée était de ne pouvoir pas être naturelle et de glisser un peu d'affectation même dans la manière dont elle traduisait un sentiment simple et vrai. L'enfant souhaité n'arriva pas, et Mme Passemard, qui s'était mis en tête d'avoir un petit-fils, ne tarda guère à lancer sur le vicomte ces regards chargés de reproches dont une belle-mère qui s'impatiente ne manque pas, en pareil cas, de foudroyer un gendre qui ne se presse pas assez. Andrée jugea qu'un petit air de résignation triste convenait à l'état de son âme, et, comme elle forçait toujours un peu la note, se donna des mines plutôt de jeune mère qui pleure un enfant que de jeune femme qui regrette seulement de n'en pas avoir. Elle soupirait souvent, restait étendue pendant des heures sur une chaise longue, les mains croisées sur un livre ouvert qu'elle ne lisait pas, le regard vague. Roger, l'ayant trouvée un jour dans cette jolie attitude alanguie, lui fit entendre assez

brutalement « qu'il n'aimait pas qu'on posât pour la *Mater dolorosa* ». Andrée, furieuse, donna l'ordre de seller sa jument, s'en alla galoper seule dans la forêt et ne songea plus désormais aux bébés.

L'automne les ramena à Paris. Les travaux de l'hôtel étaient achevés. Il y eut pendaison de crémaillère. Roger, du temps qu'il faisait sa cour, parlait volontiers de ses relations du Faubourg. Ce soir-là, pourtant, le Faubourg ne fut guère représenté que par ceux des anciens amis de Morincourt que celui-ci soupçonna d'avoir un habit ou de pouvoir s'en procurer. Ils arrivèrent qui à pied, qui par le tramway, en bande, car l'invitation du vicomte était l'événement du quartier, et l'on avait résolu la veille, à l'heure de l'absinthe, au Fleurus, moitié par timidité, moitié par gaminerie, de faire la partie d'aller de compagnie avenue de Villiers. Dès la cour de l'hôtel, ils commencèrent à se récrier bruyamment : de sa chambre, Andrée entendait d'étranges épithètes admiratives. Quand elle entra au salon, ils se turent subitement et se levèrent tous ensemble, avec des mines un peu confuses, comme des écoliers quand le maître entre dans une étude où l'on fait du tapage. Ils se tenaient groupés dans un coin, ne sachant plus s'il fallait s'asseoir ou rester debout après les présentations, parler ou se taire, très embarrassés de leurs chapeaux, surtout, et se demandant du regard si l'on devait les garder à la

main ou les poser. Ils finirent par les mettre sur un même meuble, en pyramide, avec une gaucherie de grands enfants qui n'ont pas été dans le monde. Ils se poussaient du coude pour prendre de l'assurance et se glissaient à l'oreille, quand la maîtresse de la maison détournait la tête, des plaisanteries salées, d'énormes calembours, ou même simplement un gros juron, histoire de se mettre en train. Ces belles tentures, ces tapis, tout ce luxe élégant et discret d'un appartement riche, surtout cette jeune femme qui causait avec aisance, intimidait horriblement ces habitués de brasseries. Tel qui n'avait pas peur quand il s'agissait de monter sur un billard et de haranguer le public d'un estaminet, ne trouvait rien à dire lorsque Andrée essayait de lui arracher quelques mots. Roger commençait à s'impatienter un peu et à trouver que la petite fête s'annonçait mal. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir préconisé à l'avance, auprès de sa femme, le talent, l'esprit ou l'originalité de ses hôtes. Mais, quoi! le grand poète n'avait pas d'inspiration, le grand philosophe ne se sentait pas en verve et le grand penseur ne pensait pas beaucoup, ce soir-là! Il y avait bien encore un lot de deux grands peintres, de trois grands sculpteurs et d'un grand compositeur : par malheur, ils restaient muets comme carpes. Passe encore pour ce dernier; chacun sait qu'un musicien a son esprit dans les doigts, ce qui ne veut pas dire qu'il en ait

jusqu'au bout des ongles. Mais les autres? Impardonnables, les autres!

Le dîner rompit la glace, heureusement. On mangea beaucoup, on but davantage. Au rôti, une question littéraire fut mise sur la nappe : des classiques ou des romantiques, lesquels étaient les plus nuls? On prononça l'*ex æquo*, « car, fit remarquer le philosophe, il n'y a pas de degré dans le néant. » Au dessert, le vicomte exposa une théorie qui avait pour bare « la nécessité de la transfusion de la modernité dans l'art ». Il fut chaleureusement approuvé; la conversation continua, très animée, au salon; ils parlaient maintenant tous à la fois, sans s'écouter, mais en ayant l'air de s'approuver les uns les autres, sûrs qu'ils étaient d'appartenir à la même église, d'avoir les mêmes enthousiasmes de commande, les mêmes haines d'impuissants, les mêmes jalousies féroces d'incompris. Ils se retirèrent enfin vers minuit, et Roger, flatté des compliments qu'on lui avait faits sur sa femme, sa table et sa cave, annonça l'intention de donner, de loin en loin, une soirée littéraire.

« Soit, répondit Andrée, mais si vous invitez à la prochaine vos amis du faubourg Saint-Germain, je vous conseille de faire prendre à vos amis du boulevard Saint-Michel quelques leçons de maintien.

— Je ne vous savais pas si prude, ma chère, répondit-il sèchement. Rassurez-vous, c'est dans

mon atelier désormais, non plus dans votre salon, que je recevrai qui bon me semblera.

— J'essaierai de m'en consoler,.. comme de beaucoup d'autres choses! » répliqua-t-elle avec vivacité.

A quelque temps de là, M. Passemard parut soucieux, agité. Ses affaires allaient mal, en effet. Lors du mariage d'Andrée, Maxime avait déclaré qu'il entendait être traité sur le même pied que sa sœur : c'est deux millions que le raffineur avait dû déplacer au lieu d'un. Les chevaux et les paris de courses avaient déjà dévoré les trois quarts du capital qu'il avait eu, par vanité, l'imprudence d'abandonner à son fils. Maxime commençait à crier misère et élevait la prétention de se faire « aider » par son père, comme Andrée. Or Passemard, en qualité de membre du conseil d'administration d'une société financière en déconfiture, venait d'être condamné à payer aux actionnaires une énorme indemnité de huit cent mille francs. En tenant compte des frais considérables de son élection, sa fortune avait donc en un an subi une baisse de près de trois millions. Si riche que l'on soit, il y a là matière à réflexion. La vente de ses deux fermes ne rétablit pas l'équilibre de son budget : il perdit trente pour cent sur le prix d'achat. L'industrie sucrière traversait malheureusement alors une crise assez grave : en six mois, les revenus de la raffinerie diminuèrent de moitié. Hector profita d'un dîner de famille

pour mettre sa femme, ses enfants et son gendre au courant de la situation; il fit comprendre que Maxime et Andrée ne pourraient plus désormais puiser dans sa bourse.

« Tu aurais bien dû alors te dispenser de nous encourager, mon mari et moi, à faire de la dépense, s'écria Andrée avec aigreur. A peine vingt-cinq mille francs de rente qui nous restent, et un hôtel sur les bras : nous voilà bien partagés ! »

Le pauvre homme courbait la tête sous le poids de ce reproche, que son imprévoyance et sa légèreté méritaient si bien. Mais Morincourt déclara avec noblesse que sa femme lui faisait injure en affectant de ne pas compter sur lui. Il avait sa plume et ses pinceaux, que diable ! S'il n'avait pas beaucoup travaillé (oh ! non !) depuis son mariage, c'est le voyage de noces, les visites, les déplacements, les soucis d'une installation qui l'avaient condamné à l'oisiveté. Oisiveté féconde d'ailleurs, car il avait eu le temps de penser, sinon l'occasion de produire, et il se sentait plein d'idées. Il allait se remettre à l'œuvre tout de suite, dès le lendemain, et l'on verrait !.. Il parlait avec tant de conviction que sa belle-mère l'aurait embrassé. Andrée elle-même fut émue et lui tendit la main, qu'il baisa galamment. Pendant une heure il parla de ses projets, de ses succès prochains, de sa réputation qu'il allait établir, au nez et à la barbe des envieux, de l'argent

qu'il ne pouvait manquer de gagner. Il entassait Pélion sur Ossa : sa belle-mère ouvrait de grands yeux ; sa femme assistait avec plaisir au réveil de cette ambition qui lui plaisait dans un homme et qu'elle avait, depuis plusieurs mois déjà, la déception de ne pas trouver en son mari. Les petits nuages qui commençaient à assombrir l'horizon du jeune ménage parurent dissipés et, comme il arrive parfois, une sorte de seconde lune de miel sembla se lever au-dessus de leurs têtes.

Roger avait déclaré qu'il ferait désormais trois parts de sa vie : la matinée à la littérature, l'après-midi à l'art, la soirée à sa femme et au monde. Malheureusement l'inspiration était récalcitrante, « ça n'allait pas ! » Pour se consoler de ne pouvoir exécuter les deux premières parties de son programme, il renonça à la troisième et se mit d'un cercle artistico-littéraire, sous prétexte qu'il avait besoin de « se tenir au courant, de rester dans le mouvement, » et passa la plupart de ses soirées dehors. Andrée ne fit point d'observation, mais se promit bien de ne plus être dupe des beaux élans de Roger. Un soir qu'ils dînaient boulevard Malesherbes avec quelques personnes étrangères, Passemard demanda tout à coup :

« Eh bien ! mon gendre, comment va la grande pièce ; avance-t-elle ?

— Certainement, répondit vivement Andrée, avec

cette générosité de femme qui se jette en avant pour couvrir son mari et entretenir chez les autres les illusions qu'elle-même a perdues. Il y a une nouvelle scène. Si vous voulez, Roger vous la récitera au salon. N'est-ce pas, mon ami, vous allez nous dire la tirade du troisième acte? »

Morincourt ne se fit pas prier, et avec de grands éclats de voix, de terribles jeux de physionomie, il déclama le couplet demandé. Le héros, personnage sombre, fatal, un révolté en lutte contre la société, le cerveau hanté de rêves malsains, exposait ses aspirations d'halluciné :

Ah! fumer l'opium dans un crâne d'enfant,
Les pieds nonchalamment allongés sur un tigre!

Mme Passemard eut un frisson, car le vicomte accompagnait d'un rictus véritablement démoniaque l'expression de ce vœu bizarre.

« Est-ce que vraiment ton mari a de ces idées-là? dit tout bas cette mère effrayée.

— Mais non! répliqua sa fille avec impatience; c'est de la littérature!

— Eh bien! veux-tu que je te dise : il ferait mieux de te donner un bébé que de faire fumer ses personnages dans des crânes d'enfant! »

Andrée rentra fort mécontente de sa famille et des amis qui avaient passé la soirée chez son père. Décidément la grande scène n'avait pas porté :

Roger n'avait eu aucun succès, à moins que ce n'en soit un de frapper les gens d'une sorte de stupeur. Elle s'en rendait compte, bien mieux que son mari, qui disait superbement :

« Vous conviendrez, ma chère, que j'avais un auditoire un peu bien bourgeois! Néanmoins, avez-vous vu comme je les ai empoignés?

— Oui, » répondait la jeune femme d'un air distrait. Et elle pensait : « Qui a tort, d'eux qui ont évidemment jugé cette scène détestable, ou de moi qui la trouvais bonne? Est-ce que je me serais trompée? »

Le lendemain, elle prit le manuscrit du drame sur le bureau de son mari et parcourut les trois actes déjà faits, le quatrième seulement commencé. Jusqu'alors elle ne connaissait de l'œuvre que des fragments déclamés par Roger. A la lecture, l'esprit critique a plus de clairvoyance. Quand elle eut fini, Andrée resta perplexe, car tout en étant guidée par un goût médiocrement sûr, son jugement n'était pas tellement faussé qu'elle ne pût, en s'appliquant, discerner à la fin la médiocrité prétentieuse qui, de prime abord, lui donnait presque toujours l'illusion de la force et de l'originalité. Toutefois, elle ne voulut confier ses doutes à personne. Elle s'ingénia même à se persuader et à persuader aux autres que son mari était un écrivain de haute valeur. Quand elle devait avouer que la fameuse pièce n'avançait guère, elle essayait de

sauver Roger du reproche de paresse, d'impuissance même, que M. et Mme Passemard n'hésitaient pas à diriger contre leur gendre, en fournissant de rassurantes explications : elle n'avait point pour mari un homme ordinaire. Roger ne savait pas travailler à heure fixe, comme un bureaucrate ou un manœuvre; il était si artiste!

« Si artiste! si artiste! criaient les deux Passemard en fureur. En attendant, il se goberge, il se prélasse dans ta dot et te ruine! C'est un raté, entends-tu bien, un raté! Ah! si nous avions su! Ce n'est pas ce brave Henriot qui se serait ainsi conduit! Quel malheur que tu ne l'aies pas épousé au lieu de ce vicomte! »

Ils oubliaient qu'une demande de Jacques eût été, dix-huit mois plus tôt, dédaigneusement repoussée par eux, qui regrettaient maintenant de ne l'avoir pas pour gendre. Et l'éternelle doléance du bourgeois vaniteux, victime de son engouement pour la noblesse, recommençait!

Ces scènes étaient horriblement pénibles pour Andrée. Elle se répétait avec rage ce terrible mot de *raté*, et se sentait blessée au plus profond de son orgueil par cette pensée que ses parents n'étaient peut-être pas seuls à l'appliquer au vicomte. Elle conduisit son mari dans le monde; elle voulait le montrer, l'imposer, lui ménager de petits succès de salon; elle éprouvait le besoin d'entendre dire

qu'elle avait épousé « quelqu'un, » car elle-même se mettait maintenant à en douter, malgré les efforts désespérés qu'elle faisait pour s'en convaincre. Tandis qu'il exposait ses théories verbeuses, qu'il parlait de renouveler l'art et de le vivifier, avec la prédilection qu'il avait pour ce beau thème à développements, Andrée épiait les visages, tâchait d'y découvrir la trace des sentiments intimes de chacun. Quand il avait récité quelque fragment de ses poésies ou de son drame, elle tendait l'oreille avidement et s'appliquait à distinguer, dans le murmure discret des commentaires qui s'entre-croisaient après les applaudissements obligatoires, l'approbation et le blâme, les éloges ou les railleries. Quand il arrivait qu'elle surprît quelqu'une de ces épigrammes acérées qu'on se passe de main en main dans les salons, Andrée en perdait le repos pour plusieurs jours, se montrait nerveuse et irritable, lançait à son mari des regards dédaigneux que celui-ci ne comprenait pas, car sa robuste fatuité ne lui permettait de concevoir le plus petit doute ni sur sa valeur, qu'il jugeait immense, ni sur son succès auprès des autres, qu'il croyait fermement égal à celui qu'il obtenait auprès de lui-même. Par malheur, la clairvoyance de la jeune femme augmentait de jour en jour à étudier ainsi son mari : à peine osait-elle s'avouer, car ce souvenir n'allait pas sans une sorte d'effroi, que Morincourt ne

avait pas exercer sur elle cette sorte de séduction intellectuelle où excellait Mareuil. Lorsqu'une femme qui n'est point sotte a rencontré un homme de vrai mérite et vécu un peu en communion avec lui, elle possède la mesure de la supériorité et ne peut guère échapper à la tentation de s'en servir pour auner les autres : ce qui l'entraîne à constater des différences de taille qu'elle n'eût peut-être point remarquées auparavant, faute d'avoir de quoi faire passer les gens sous la toise. Or si, depuis longtemps déjà, Roger semblait à sa femme petit par le cœur quand elle le comparait à Jacques, voici qu'insensiblement elle commençait à le trouver petit par l'intelligence lorsqu'elle le comparait à Mareuil.

Vers la fin de décembre 1878, le quatrième acte étant achevé, Morincourt porta son drame au comité de lecture de la Comédie-Française, qui le lui renvoya huit jours après.

« Je m'en doutais! dit Roger en recevant le manuscrit. C'est trop fort pour eux; j'étais sûr qu'ils ne verraient pas la portée philosophique de mon œuvre.

— Peut-être alors eût-il mieux valu ne point la leur soumettre et vous épargner ainsi un... comment dirai-je?... un ennui...

— Bah! je me passerai bien d'eux!

— Notez qu'ils ont pris les devants en se passant de vous. »

L'Odéon, qui est un peu, comme on sait, l'infirmerie de la Comédie-Française (quitte à achever les malades que celle-ci lui envoie), se montra plus clément. La pièce fut distribuée, apprise, répétée en quelques semaines. Le jour de la première arriva. Le vicomte était plein de confiance. Il avait vu dans la salle un assez grand nombre de connaissances d'autrefois, causé dans les couloirs avec les plus intimes et recueilli des félicitations de bon augure. On savait que l'auteur était « un ancien du Quartier »; le patriotisme local ne laissait pas d'être intéressé à un succès qui devait rejaillir sur la rive gauche tout entière et la venger des dédains que lui témoigne la rive droite. Le rideau n'en descendit pas moins, après le premier acte, sans que le public manifestât une impression autre que cette sorte de stupeur, où les gens qui ont l'expérience des choses du théâtre reconnaissent l'approche de l'orage. Au second acte, l'un des personnages, parlant des lèvres de la femme qu'il aime, les qualifiait de : « muqueuses de corail. » Des carabins applaudirent çà et là, afin de marquer l'approbation qu'ils accordaient à certaine tendance scientifique dont cette ingénieuse expression n'était point d'ailleurs le premier indice. Mais quelques personnes, moins habituées aux salles de clinique et aux amphithéâtres de dissection, se permirent de sourire ou de « chuter » discrètement. Deux scènes plus loin, le

héros terminait une longue imprécation contre la société, contre la vie en général, par le vœu de sortir de ce monde au plus vite,

Et d'aller dans l'infecte et mordante mixture
De sciure de bois, de son et de phénol,

jouir de la paix des morts sans crainte

Du hoquet gargouilleur qu'ils ont en se vidant.

L'École de médecine trépigna d'enthousiasme, mais tout ce qui, même sans appartenir à celle des Beaux-Arts, gardait quelque souci du goût ou simplement de la propreté littéraire, protesta énergiquement. Les amis de Morincourt essayèrent vainement de lutter : ils furent écrasés sous le nombre. La tempête redoubla au troisième acte, lors de la scène qui avait affligé Mme Passemard : elle provoqua au parterre et aux troisièmes loges l'indignation d'une foule de petits boutiquiers, amis de la littérature sans doute, mais bons pères de famille ou mères sensibles, qui ne purent admettre qu'on eût, même en vers, l'idée « de fumer l'opium dans des crânes d'enfant » ! Cette portion hésitante et honnête du public se jeta du coup dans l'opposition, qui se trouva grossie dès lors d'un formidable appoint de sifflets stridents, de cris de coq et de hurlements variés. Le drame se termina au milieu d'un vacarme de ménagerie en révolte. Un voyou

malicieux cria d'une voix aiguë qui domina le tumulte : « L'auteur ! » L'intention perfide du gavroche fut aussitôt comprise; il se fit un grand silence quand un des acteurs reparut devant la rampe et nomma Morincourt. Les huées et les sifflets éclatèrent alors avec plus de fureur qu'auparavant, à ce point qu'une vieille ouvreuse, dont les jugements faisaient autorité, déclara que depuis vingt-cinq ans elle n'avait jamais rien vu de pareil.

« Pas même à *Gaetana?* madame Chanoine, dit une des compagnes de la vénérable sibylle, pour faire de l'érudition.

— Non, madame, lui fut-il répondu; pas même à *Gaetana!* Et encore, à *Gaetana*, c'était un coup de cabale, car il y avait du talent! Tandis que ce soir c'est un four; vous pouvez m'en croire, je connais mon public, madame. Un vrai four, quoi! »

C'est le mot qui accueillit Andrée à la sortie de sa baignoire. Depuis le lever du rideau jusqu'à la fin, elle avait tout vu, tout entendu, surtout. Pas un sifflet qui n'eût déchiré son oreille, pas un sarcasme du parterre qui n'eût blessé cruellement son amour-propre. De honte, elle s'était rejetée au fond de la loge, poursuivie implacablement jusque dans cette ombre, où elle cherchait à cacher son humiliation, par les cris de la foule irritée et cruelle. Son père, sa mère consternés, ne trouvaient rien à dire et restaient muets devant le désastre. Morincourt

avait d'abord essayé de braver et de tenir tête à l'orage; il ricanait, haussait les épaules, parlait de « l'incurable stupidité du public » sans que personne lui répondît, pas même son ami Maxime, encore plus ahuri ce soir-là que d'ordinaire. Le malheureux poète ne put longtemps soutenir ce rôle; il se sentit peu à peu gagné par le découragement. Le malheur rend l'homme tendre : Roger se rapprocha de sa femme et essaya de lui prendre la main. Mais elle recula sa chaise nerveusement et retira sa main d'un mouvement brusque. Faute de cette pression consolatrice qu'il sollicitait, Morincourt se sentit horriblement seul, perdu dans sa détresse, et souffrit davantage. Elle, n'avait que de la colère et point de pitié. Ce n'était pas au public, mais à son mari qu'elle en voulait surtout. Pâle et crispée, la jeune femme descendit l'escalier au bras de son père, sans parler. Des groupes stationnaient encore sous le péristyle : on causait de la pièce, on rappelait des vers, on riait aux éclats. Jusqu'à la voiture, Andrée fut poursuivie par l'écho de cette chute retentissante. Pendant le trajet de l'Odéon à l'avenue de Villiers, elle n'ouvrit pas la bouche, ne trouva pas un mot du cœur pour adoucir l'amère déception de Roger : son irritation contre lui allait si loin que, injuste jusqu'à la cruauté (comme le sont en pareil cas les femmes, quand elles ne se montrent pas généreuses jusqu'à l'héroïsme), la vicom-

tesse reprochait presque au malheureux vaincu de ne point s'excuser de sa défaite auprès d'elle, qui ne faisait rien pour l'en consoler. A l'hôtel, Morincourt essaya de lui parler. Il se plaignit de ne pas être réconforté et soutenu dans cette épreuve par celle dont le devoir eût été de prendre sa part du malheur qui le frappait. Malheur immérité, d'ailleurs, et dû à l'intervention perfide d'une cabale montée par ses ennemis. On verrait bien aux représentations suivantes! — Andrée haussa légèrement les épaules et continua de donner sur la table de petits coups avec un couteau à papier, tout en se balançant sur sa chaise. Son air dédaigneux, son silence obstiné, fournirent à Roger l'occasion de se mettre en colère : véritable aubaine pour un homme dont l'amour-propre blessé crie vengeance contre n'importe qui ou n'importe quoi. Une scène violente éclata entre les deux époux : des mots aigres ils en vinrent aux paroles inoubliables, qui laissent un souvenir cuisant comme une brûlure. Il reprocha à Andrée sa vanité, sa coquetterie, sa famille même, l'origine de la fortune de M. Passemard, et jusqu'aux pertes d'argent que son père avait subies. La jeune femme, exaspérée, riposta avec une extrême vivacité à ces odieuses récriminations :

« Si vous vous êtes trompé sur ma fortune, disait-elle, je me suis trompée, moi, sur votre

valeur : nous sommes quittes. De nos deux déceptions, la mienne est la plus grande, car de ce que vous cherchiez en moi, l'argent, il reste quelque chose, les cinq cent mille francs que vous n'avez pas encore dissipés; de ce que je croyais trouver en vous au contraire, talent et réputation, il n'y a jamais rien eu. Croyez que mes regrets ne sont pas moins vifs que les vôtres ! »

Et, après l'avoir toisé d'un regard méprisant, elle rentra dans sa chambre, tandis que Morincourt, blême de fureur, résistait avec peine à la tentation de se jeter sur elle et de la battre. Pendant quelques jours, ils évitèrent de se parler; puis, comprenant que cette situation joignait à l'inconvénient d'être ridicule le danger de faire jaser autour d'eux, ils se réconcilièrent du bout des lèvres, et si leur ménage, après cette crise, ne donna à personne l'illusion d'une union très étroite, il ne parut pas non plus en détresse. Beaucoup de ménages parisiens en sont là, fêlés, non brisés. Avec de la prudence, on parvient à les faire durer encore assez longtemps : comme ces carreaux étoilés par un choc, qu'on craint de voir tomber à tout moment et qui résistent à plus d'un coup de vent.

La semaine suivante, il y eut dîner de famille chez Mme Passemard. Le repas terminé, on passa au salon, que ces messieurs quittèrent bientôt pour aller fumer dans la salle de billard. Mme Passemard

se mit à son métier, tandis que sa fille s'allongeait, rêveuse, dans un fauteuil. La porte s'ouvrit tout à coup et un domestique annonça :

« M. Jacques Henriot! »

XXIV

Jacques était arrivé depuis peu, du fond de l'Algérie, où il avait passé les deux derniers mois du voyage entrepris un an auparavant. Son premier soin fut d'aller demander M. de Garamante à son cercle : le comte, en déplacement de chasse, était absent. Jacques attendit son retour avec impatience, car il avait hâte de revoir son vieil ami et de causer longuement avec lui. Après avoir consacré quelques jours à son installation, Henriot pensa qu'il ne pouvait se dispenser de faire une visite aux Passemard. Surmontant donc la répugnance qu'il éprouvait à rentrer dans cet hôtel, le jeune homme se présenta chez eux un après-dîner, comptant trouver seuls le raffineur et sa femme. La première personne qu'il aperçut en entrant dans le salon fut Andrée : la jeune femme, très surprise de cette soudaine apparition, eut le temps de se remettre un peu à la faveur des bruyantes démonstra-

tions dont sa mère accablait le voyageur, se leva, rajusta d'un mouvement rapide une boucle de ses cheveux, et s'avança vers lui en disant avec des modulations câlines dont sa voix avait si bien pris l'habitude autrefois, en lui parlant, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de les oublier :

« Bonsoir, Jacques! vous voici donc enfin de retour? »

Il se retourna, et, malgré toute son assurance, la jeune femme dut baisser les yeux sous le poids du regard froidement méprisant dont il l'accabla.

« Bonsoir, madame, » dit-il d'un ton parfaitement calme, qui ne trahissait ni affection ni haine; rien que le parti pris d'une glaciale indifférence. Et, sans plus s'occuper d'elle, il se mit à causer de l'air le plus naturel du monde avec sa mère.

« Mais cours donc prévenir ton père que Jacques est de retour! s'écria tout à coup la pétulante Mme Passemard. Grand vilain, va, qui depuis plus d'un an ne nous a pas donné signe de vie! Qui ne nous a pas même écrit un mot au moment du mariage d'Andrée! C'est fort heureux que le comte de Garamante nous ait appris un jour ton départ de Rome et ton voyage en Orient, car sans lui nous n'aurions pas su du tout si tu étais encore de ce monde... A propos... et ce pauvre M. Mareuil! C'est donc vrai, qu'on peut en mourir, de ces fièvres romaines! Quel malheur!... »

Andrée, qui rentrait, entendit les derniers mots de sa mère. Elle vit Jacques se lever brusquement et pâlir.

« Oui, dit-il d'une voix sourde, c'est un affreux malheur! »

Alors, elle détourna la tête, prise d'une épouvante soudaine à l'idée de rencontrer de nouveau son regard.

« Eh! bonjour, mon cher Jacques! cria tout à coup la grosse voix joyeuse de Passemard... Je n'ai pas besoin de te présenter à mon gendre, n'est-ce pas? La connaissance est déjà faite...

— Parfaitement, » dit Henriot; et, sans paraître remarquer certain air un peu matamore que le vicomte avait cru devoir se donner, il serra cordialement les mains de Maxime et de son père.

« Ah çà! reprit le raffineur, causons sérieusement une minute. Tu nous raconteras tes voyages ensuite. Te voilà donc revenu : qu'est-ce que tu comptes faire?

— Me remettre immédiatement au travail.

— Bravo! Mais tu dois en avoir terriblement perdu l'habitude, sinon le goût, depuis un an que tu te promènes?

— Rassurez-vous : j'ai mis le temps à profit, surtout dans les six derniers mois. Je rapporte de là-bas quelques petites choses et pas mal d'études qui vont me servir pour le tableau que je compte envoyer au Salon prochain.

— Sujet classique? fit Morincourt avec une imperceptible nuance de dédain.

— Mon Dieu oui, monsieur.

— Et peut-on vous demander?... reprit Andrée en s'enhardissant.

— Sans doute, madame; *Jacob chez Laban.*

— Ah! » fit-elle faiblement, et elle sentit monter à ses joues un peu de rougeur en se rappelant la dernière parole qu'elle avait adressée à Jacques, au moment de son départ pour l'Italie.

« Est-ce un reproche déguisé qu'il a voulu me faire? pensa la jeune femme. Quel masque impénétrable il a rapporté de là-bas! »

Jacques, en effet, n'était plus le même homme. De sa physionomie, ouverte, mobile, expressive, les traits seuls n'avaient pas changé. Sa figure, où tous les sentiments se reflétaient jadis, avait pris une expression aussi immuable que la sérénité du ciel d'Egypte. Les lignes rigides de cette face pâle et amaigrie semblaient tendues par l'effort continu d'une volonté qui interdisait au visage de trahir l'âme. Il gardait quelque chose de l'impassible gravité des Orientaux, ne riait point, faisait à peine, de loin en loin, un geste court, et tenait ses paupières légèrement abaissées, comme pour tamiser l'éclat du foyer de vie qu'on voyait toujours rayonner dans ses yeux. Sur les tempes, ses cheveux très noirs commençaient à s'argenter : Andrée s'en

aperçut et songea qu'il n'avait pas encore trente ans.

Sur les instances répétées de Mme Passemard, il parlait maintenant de ses voyages, d'Athènes et de Constantinople, de Jérusalem, du Caire où il avait passé deux mois, de Constantine et de l'Algérie qu'il avait visitées en dernier lieu. Jacques s'exprimait avec une aisance simple, évitant l'insupportable affectation de couleur locale, de termes techniques et de locutions polyglottes qui gâtent si souvent les histoires de voyages. On sentait dans ses récits un enthousiasme contenu qui échauffait doucement les descriptions et les colorait sans les enluminer. Parfois une remarque fine ou profonde prouvait que l'artiste épris de belles lignes harmonieuses, de lumière intense, avait aussi le goût de cette observation qui ne s'arrête pas à la forme extérieure des choses et cherche à en pénétrer le sens intime. Deux ou trois fois Morincourt l'interrompit et, pour montrer qu'il était au courant, parla de haïks, de kohl, de henné, de cafedgis, de hatchich, de feredjés, de minarets et de muezzins, avec l'irritante assurance des gens qui ont étudié l'Orient dans *les Orientales* ou le magasin turc de la rue de Rivoli. Jacques le laissait agiter son clinquant de pacotille : puis, de sa belle voix grave, dont le ton ne s'élevait ni ne s'abaissait jamais, reprenait, sans marquer mécontentement ou dédain,

le fil de son discours. Il semblait que le vicomte, comme sa femme, n'existât pas pour lui, et qu'il ne s'aperçût même point de la présence de ces deux inconnus. Andrée, quelque peu humiliée de cette implacable indifférence, souffrait des efforts maladroits de Roger pour briller et aurait voulu lui crier de se taire.

« Mais laissez donc continuer Jacques ! lui dit-elle vivement, comme il venait de placer une nouvelle pauvreté à propos des cultes symboliques de l'ancienne Égypte. Vous ne connaissez de l'Égypte que les décors d'*Aïda*, mon cher ! »

Henriot ne parut pas avoir entendu cette interpellation, qui valut à la jeune femme un regard furieux de son mari. L'heure était avancée; il prit congé et se retira, sans qu'Andrée eût le courage de lui demander, comme elle en avait l'intention, de venir la voir avenue de Villiers. Dès qu'il fut sorti du salon, Mme Passemard s'écria :

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-il assez changé !.. Ce doit être la mort de son ami et les voyages...

— Oui, appuya Passemard, je ne reconnais plus mon Jacques d'autrefois...

— C'est étonnant comme il a vieilli ! fit Maxime.

— Et vous, ma chère, interrogea Morincourt avec un peu de bravade dans le ton, comment le trouvez-vous?

— Mieux qu'auparavant ! » répondit-elle en le regardant bien en face.

Si la vicomtesse avait voulu tout dire, elle aurait été obligée d'avouer que le retour inattendu d'Henriot l'avait profondément troublée. Elle avait constaté avec un indicible étonnement que l'homme froid, résolu, maître de soi, qui venait de reparaître tout à coup, ne gardait plus rien du grand garçon timide d'autrefois. Une métamorphose complète s'était opérée en lui, dont il ne déplaisait point à la jeune femme de s'attribuer l'honneur. Andrée, lorsqu'elle se retrouva en présence d'Henriot, ne songea pas à voir en lui l'homme qui avait tué Mareuil : elle se sentit fière d'avoir inspiré une de ces rares et sauvages passions qu'on ne rencontre pas souvent dans la vie. Il lui sembla, tant elle avait le sens moral perverti, que la femme capable de se faire aimer ainsi d'une passion meurtrière s'élevait bien au-dessus de toutes les autres femmes et gardait, du forfait commis pour elle, on ne sait quelle marque de fatalité. Cette idée flattait l'instinct romanesque qu'une éducation imprévoyante avait laissé se développer en elle. Sa vanité, à qui le mariage venait d'infliger d'amères déconvenues, trouvait donc une satisfaction inavouée et malsaine dans ce qui aurait inspiré à d'autres seulement des remords. A partir de ce jour, Andrée pensa souvent à cet ami d'enfance qu'elle ne reconnaissait plus et qui piquait sa

curiosité par je ne sais quoi d'énigmatique qu'elle se plaisait, maintenant, à lui attribuer. Elle trouva qu'il avait rapporté de son voyage comme un reflet de la poésie du vague et profond Orient; il n'était point jusqu'au drame de ce duel ignoré qui ne donnât à Henriot un étrange prestige de mystère et de terreur. L'imagination aidant, Jacques devint rapidement, aux yeux de Mme de Morincourt, un de ces personnages qu'elle avait vus souvent passer dans les lectures ou dans les rêves de sa seizième année, marqués au front d'un sceau de grandeur tragique.

XXV

Quelques jours après la visite de Jacques à l'hôtel Passemard, M. de Garamante sonna un beau matin à la porte du peintre.

« Ah! mon cher enfant, dit-il en le pressant dans ses bras, que je suis donc heureux de vous revoir enfin! »

Après avoir fait sur le voyage, le séjour en Algérie, la dernière traversée, les questions obligatoires, le comte, qui, tout en interrogeant Henriot, n'avait pas un instant cessé de l'observer avec soin, lui dit tout à coup :

« Et, maintenant, laissons là l'Orient pour causer un peu de vous. C'est un sujet qui m'intéresse davantage et sur lequel vos rares et laconiques billets m'ont très insuffisamment éclairé depuis un an. Comprenez-moi bien : je ne vous demande pas de réveiller certains souvenirs... Allez, mon pauvre ami, je n'ai pas eu de peine à deviner ce qui s'est

passé : je l'avais en partie prévu ! Ne me parlez donc pas de cela... Je sais, je sais.... Mais dites-moi bien vite dans quel état d'esprit je vous retrouve. »

Jacques resta un instant sans répondre, et ce ne fut pas sans un peu d'effort qu'il se décida enfin à parler :

« Si vous m'aviez adressé cette question il y a un an, je vous aurais répondu que tout me semblait fini pour moi. J'avais un ami : vous savez ce que j'ai fait de lui ! Il y avait une femme que j'aimais : vous savez ce qu'elle est devenue ! Quand un coup comme celui-là vous frappe, on fléchit, et il semble qu'on ne pourra plus jamais se redresser. Mais le temps a coulé, et, comme tant d'autres, je me suis laissé reprendre à la vie. Sans la trouver ni belle ni bonne, il m'a paru peu à peu que cette enjôleuse était en somme moins haïssable que je n'avais cru à un certain moment. Il s'est fait en moi je ne sais quel obscur travail d'apaisement. La mer, le ciel, le désert complices ont bercé, endormi mon âpre désespérance. Je rapporte un peu de la paix de cet Orient impassible et rêveur. J'ai vu, là-bas, des brins d'herbe verts pousser sur des ruines vieilles de quatre mille ans : et je me suis dit qu'un peu de bonheur pouvait peut-être aussi fleurir sur un cœur dévasté. Que vous dirai-je ? Je reviens, mûri par la souffrance, triste à jamais, non pas découragé, résolu enfin à commencer une nouvelle vie que je

partagerai entre le travail et, si vous le permettez, l'amitié....

— Si je le permets ! Ah ! mon cher Jacques, c'est un bien grand bonheur pour moi de vous entendre parler ainsi. Vous êtes un homme sauvé, et, l'avouerai-je, je craignais fort que vous ne le fussiez point. J'appréhendais qu'cn dépit de tout cette maudite passion.....

— Maudite passion!... oui, vous avez raison.... maudite! C'est elle qui.... Parlons d'autre chose! dit-il en se contenant soudain. N'ayez aucune crainte : en revoyant Mme de Morincourt...

— Vous l'avez donc vue depuis votre retour?

— Oui, chez son père. Ne fallait-il pas que j'allasse visiter M. et Mme Passemard? Je l'ai trouvée là.

— Ah!... Eh bien?

— Eh bien, je n'ai plus reconnu la femme que j'avais tant aimée. Il m'a semblé que je parlais à une étrangère. Et, quand le souvenir de ce que j'ai fait à cause d'elle s'est présenté à mon esprit, j'ai eu peine à contenir l'expression de l'horreur qu'elle m'inspire à présent.

— Et comment a-t-elle été pour vous?

— Je ne sais..... on m'a fait parler de mon voyage.... Je ne me suis pas occupé d'elle.... Il me semble qu'elle a écouté, sans rien dire.... Ah! je me souviens maintenant qu'à un certain moment elle a adressé quelques mots assez vifs à son mari,

qui venait de m'interrompre pour dire je ne sais quelle sottise.

— Ah!... cela ne m'étonne pas : le ménage va mal.

— Déjà!

— Oui.

— Est-ce que vous allez chez eux?

— Non... je ne suis même pas très bien avec Mme de Morincourt : nous n'avons jamais eu beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Mais je la vois de temps en temps chez son père. La guerre n'est d'ailleurs pas déclarée entre nous; et, tenez, j'y songe, il faudra qu'un de ces jours je me décide à lui faire une visite. Je ne veux pas me brouiller avec elle.

— De quel côté demeure-t-elle?

— Avenue de Villiers.

— Et vous disiez que le ménage allait mal?

— Mais oui. J'ai surpris, depuis six mois, quelques symptômes de grave mésintelligence entre Morincourt et sa femme. Je crois qu'elle commence à perdre ses illusions sur la valeur du personnage. Telle que je la connais, elle doit être cruellement blessée dans sa vanité par la chute piteuse du drame de son mari à l'Odéon. Si Morincourt ne trouve pas le moyen de se relever à ses yeux, comme peintre ou comme écrivain, et de racheter cet échec retentissant par un succès, il est perdu!

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. »

Ils causèrent encore de choses indifférentes pendant une heure; puis M. de Garamante, après avoir examiné avec intérêt quelques études superbes rapportées par Jacques, le quitta, non sans lui avoir fait promettre de venir dîner le soir au cercle avec lui.

« Allons, se disait le comte, tout va mieux que je n'espérais. Mon grand garçon est bien guéri cette fois. Son talent est en pleine croissance. Un bel avenir s'ouvre devant lui....... »

Il s'arrêta pensif, et un bon sourire éclaira son visage.

« Au fait, murmurait l'aimable homme à mi-voix, pourquoi pas? Cela compléterait le sauvetage. »

Une voiture passait. Il se fit conduire chez une vieille amie, qui n'avait pas toujours été vieille et que l'on soupçonnait, sans preuve, d'avoir été, dans le temps, un peu plus que son amie. La façon tendrement respectueuse dont il baisa la main de la baronne de Royaumont en entrant dans son boudoir n'avait rien en soi qui infirmât cette opinion. Quand un homme touche ou baise la main d'une femme jadis aimée, des caresses assoupies se réveillent dans ses doigts, courent sur ses lèvres : c'est une chose exquise que ce frisson léger qui galvanise pour un moment nos pauvres amours d'autrefois et,

résume dans une volupté chaste et courte des mois ou des années de passion, comme on fait avec mille fleurs une goutte de parfum!

« Chère baronne, dit le comte en se redressant, avez-vous une jeune fille à marier?

— Pour vous? demanda-t-elle gaiement.

— Oh! que non pas! vous savez bien que j'attends votre veuvage...

— Et pour qui alors?

— Pour un charmant garçon de ma connaisssance.

— De la fortune?

— Non. Mais, ou je me trompe fort, ou il gagnera une centaine de mille francs par an avant qu'il soit longtemps.

— Fi donc! il est dans les affaires, alors?

— Non pas; il est peintre.

— Au fait, cela se ressemble assez aujourd'hui..... Tous décorés et tous millionnaires... En attendant, il n'a pas le sou, votre protégé, n'est-ce pas?.... Quelques espérances au moins?

— Ma foi, je lui connais de par le monde une manière d'ami, un vieux garçon sans famille, qui s'intéresse fort à lui et finira sans doute par lui laisser une vingtaine de mille francs de rente.

— Et en a-t-il pour longtemps, le vieil ami?

— Diable! vous êtes pressée!

— Le détail a son importance : c'est la première chose qu'on me demandera.

— Qui, on?

— Mais tout le monde, les parents, la jeune fille elle-même, si j'en trouve une.

— Ah! baronne, quelle grâce ont ces préliminaires du mariage contemporain!... Soit! Dites donc à la chère créature que le vieil ami a le mauvais goût de n'être pas encore tout à fait aussi cacochyme qu'on le pourrait souhaiter; qu'il ne se fait pas rouler dans une petite voiture, mais qu'il s'en excuse; que d'ailleurs la goutte le travaille assez rudement, et qu'il n'est pas interdit d'espérer, vu l'âge du podagre, qu'elle puisse un beau matin remonter au cœur.

— Tout cela est excellent! Voilà une *espérance* présentable : à la bonne heure!.... Vous me garantissez bien la goutte, n'est-ce pas? Quand on se mêle de marier les gens....

— Vous avez raison : il faut de la probité en affaires.

— Et a-t-il un nom?

— Il s'en fait un : cela vaut mieux.

— Ah çà! vous n'êtes pas pour l'ancienneté de la race, vous?

— Peuh! Les vieux noms, c'est comme les habits tout faits; rarement ils vont bien à qui doit les porter.

— Quel affreux homme!... Tenez, au fond, vous n'êtes qu'un jacobin.

— Je n'ai pourtant jamais décapité personne...... pas même le baron.

— Oh! non, dit-elle, surtout lui! »

Elle éclata d'un de ces petits rires que l'on n'entend jamais sortir de la bouche des femmes tout à fait vertueuses et, tendant la main au comte :

« Allons, mon ami, c'est entendu, reprit-elle. Je chercherai. Faut-il que vous me trouviez vieille femme pour venir me demander un pareil service!..... Je devrais vous refuser...... Tenez, j'ai toujours été trop bonne pour vous.

— Vous le regrettez, chère? dit-il d'une voix très douce en se rapprochant un peu d'elle.

— Non! » dit-elle après un silence.

Sa bouche souriait; quelque chose d'humide et d'attendri baignait le regard dont elle l'enveloppa.

M. de Garamante posa dévotement ses lèvres sur la face interne du poignet de son amie, à l'endroit où la transparence de la peau satinée laisse voir un réseau de petites veines bleues. Il resta ainsi incliné devant elle, un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour être seulement poli, un peu moins qu'il ne fallait pour marquer un retour offensif. Le comte possédait l'art, qui se perd, de nuancer cet hommage, d'y mettre de tout, depuis le respect jusqu'à la passion, et savait baiser de vingt manières diverses la main de vingt femmes différentes. C'était une opinion chère à M. de Gara-

mante, que la main d'une blonde ne se dût point baiser de même sorte que celle d'une brune; qu'à la seule façon dont un homme procède en pareil cas on peut voir aisément ce que vaut sa psychologie féminine, et deviner presque à quelle source il en a puisé les éléments.

Le soir, il dîna au cercle avec Jacques; le jeune homme lui annonça que, dans l'après-midi, un riche amateur américain était venu visiter son atelier et lui avait payé quinze mille francs une suite de douze aquarelles rapportées du Caire.

« Bravo! s'écria le comte. Ce Yankee a du goût, par hasard : accident qui ne se renouvellera probablement pas, mais dont vous faites bien de profiter. J'avais beaucoup admiré vos aquarelles ce matin. Vous en reste-t-il encore d'autres?

— Une vingtaine, faites au jour le jour, un peu partout, à Constantinople, à Smyrne, à Jérusalem, en Egypte, en Algérie.

— Eh bien! mais savez-vous que c'est le commencement de la fortune! Je le disais aujourd'hui même à quelqu'un, dans deux ou trois ans, vous gagnerez ce qu'il vous plaira et serez un fort joli parti pour la personne à qui vous ferez l'honneur de l'épouser.

— Me marier!

— Pas tout de suite; dans quelques mois, dans un an; vous avez le temps d'y songer.

— Mais je suis sans famille.

— Raison de plus pour vous en faire une.

— Je ne connais personne.

— Moi je connais tout le monde. Si vous voulez me faire le plaisir de m'accompagner un peu le soir, après votre journée de travail, je vous présenterai dans vingt maisons fort agréables.

— Si vous saviez quel sauvage je suis!

— Tant mieux! Cela donnera aux femmes le désir de vous apprivoiser. C'est leur manie : elles voudraient toutes avoir un tigre domestique.

— Mais je n'ai pas envie du tout de me marier.

— Permettez : vous sentez-vous le cœur libre?

— Oui.

— Absolument libre?

— Absolument.

— Eh bien! alors, pourquoi ne pas faire du mariage le premier article du programme de cette vie nouvelle dont vous me parliez ce matin?

— Pourquoi? En effet, je ne le sais pas. Je n'aime plus, sans doute; et pourtant j'éprouve une répugnance vague à tenter d'aimer encore. Il me semble que j'aurais à craindre..... que sais-je..... des souvenirs.

— Laissez pousser un bourgeon nouveau, et vous verrez comme elles tombent, les feuilles mortes du cœur!.... Peut-être, en ce moment même, y a-t-il quelque part, je ne sais où, assise à la table de famille, près de sa mère, en face de son ouvrage ou

de quelque Dickens à couverture rouge, une belle jeune fille, bonne, douce, naïve et simple, — celles-là seules valent qu'on les épouse! — de qui le regard, en se posant sur vous, plaidera mieux que je ne saurais faire la cause du mariage..... et la gagnera.

— Vous ne l'avez pas trouvée, pourtant, vous, cette jeune fille!

— Faute de l'avoir cherchée à temps, mon ami, car elle a dû exister pour moi il y a quelque vingt-cinq ans, la fiancée inconnue, comme elle existe, j'en suis sûr, aujourd'hui pour vous. Et croyez-vous que je n'aie jamais déploré la solitude où me condamne mon célibat égoïste? Ne sentez-vous pas, mon cher enfant, dans la sympathie qui m'attire vers vous, quelque chose de plus qu'un intérêt banal? C'est la revanche de l'instinct paternel que je n'ai pas écouté jadis, car d'autres voix dominaient alors la sienne, et que j'entends à cette heure, parce qu'elles se sont tues pour laisser régner en moi le grand silence de la cinquantième année..... Je deviens sentimental comme un saule pleureur! Allons fumer un cigare sur le boulevard, voulez-vous? »

Ils se promenèrent jusqu'à une heure assez avancée : le comte, comme tout bon Parisien, était noctambule. Le lendemain, il alla dîner avec Jacques. Les deux hommes prirent rapidement l'habitude de passer leurs soirées ensemble. Bientôt, Henriot se

laissa entraîner sans trop de résistance dans quelques salons où il n'eut pas de peine à obtenir, sous les auspices de M. de Garamante, ses lettres de naturalisation. Le comte mettait une discrète coquetterie à faire valoir son jeune ami. Il y parvint sans beaucoup de peine, car Jacques avait une distinction naturelle qui ne demandait qu'à être encore un peu affinée par l'usage du vrai monde, pour ne plus rien laisser à désirer. Le jeune peintre gagna rapidement cette assurance modeste, qui est le point où doit s'arrêter un homme de mérite, à égale distance de la timidité et de l'outrecuidance. Il dépouilla peu à peu sa sauvagerie et n'en garda qu'une certaine réserve fière, qui répugnait aux niaiseries de la conversation courante, aux banalités qu'on échange entre deux portes, aux liaisons qu'on forme entre le potage et le dessert. On lui reprochait d'être un peu dédaigneux et de ne point causer assez. M. de Garamante, très satisfait des progrès de son élève, essaya de l'endoctriner sur ce point.

« Il faut, lui disait-il, avoir le mépris des imbéciles, mais ne pas autant le laisser paraître.

— Bah! répondait Jacques, c'est le seul moyen de les tenir à distance, et encore! Ils sont tant, et de nature si envahissante! »

XXVI

Un jour, l'idée vint au comte d'aller faire une visite à Mme de Morincourt. Il ne l'avait pas vue depuis le retour de Jacques et n'était pas fâché de savoir ce qu'elle lui dirait d'Henriot. Le comte n'avait qu'un défaut, la curiosité; il ne pouvait se résigner à perdre de vue un sujet, quand il avait commencé à l'étudier. C'est ainsi que, après avoir assez durement traité Andrée le jour de son mariage, il se garda bien de lui faire mauvaise figure lorsqu'il la retrouva plus tard chez son père. Il n'éprouvait aucune sympathie pour la fille de Passemard, mais elle l'avait intéressé à première vue comme un cas féminin assez rare et qui n'était pas indigne d'exercer sa sagacité. D'autre part, Mme de Morincourt craignait un peu le comte; lorsqu'elle le revit au retour du voyage en Espagne, elle évita de faire la moindre allusion à la scène de la sacristie, ou même de paraître s'en souvenir.

« Monsieur de Garamante? Est-ce bien vous que je vois? dit-elle, lorsque le domestique ouvrit la porte de l'oratoire gothique à longues fenêtres en ogive, qu'elle avait fait meubler dans le goût sévère, un peu raide, du XVe siècle, et qui était devenu sa pièce favorite.

— Moi-même, madame, dit le comte en s'inclinant. Me permettez-vous de vous demander pourquoi vous paraissez si surprise en me voyant?

— C'est que je n'osais plus espérer le plaisir que vous voulez bien me faire aujourd'hui.

— Il est vrai; j'aurais dû déjà venir vous présenter mes hommages; mais vous savez, à Paris, on ne trouve jamais le temps de faire...

— Ce dont on n'a pas envie! Oui, je le sais.... Oh! ne vous en défendez pas! Les sympathies sont libres. Et, à ce propos, une question! D'où vient donc, je vous prie, cette grande affection que vous avez pour Jacques Henriot?

— Mon Dieu, madame, cela est à la fois très simple et très difficile à expliquer. Est-il rien de plus fugitif, de plus subtil, de plus insaisissable à l'analyse que ces sympathies dont vous parliez tout à l'heure?

— Comment, un observateur comme vous, qui a trop la passion d'étudier les autres pour n'avoir pas un peu le goût de s'analyser soi-même, ne saurait pas pourquoi un jeune homme, inconnu de lui il y a

deux ans, a pris si rapidement une place dans son cœur? Vous allez me faire croire que vos sentiments, amitié ou antipathie, manquent de logique, monsieur!

— Rassurez-vous, madame; ils en ont beaucoup au contraire. Quant à l'intérêt que m'inspire ce jeune homme, je suis un peu embarrassé pour vous dire comment il est né, si je ne le suis plus pour vous expliquer comment il a grandi.

— Vraiment! Savez-vous que vous m'intriguez on ne peut plus. Contez-moi donc cela, dites!

— Soit!... Eh bien! madame, figurez-vous que, au moment où je l'ai connu, je me suis mis en tête qu'il était éperdûment amoureux...

— Ah!

— Oui.... et qu'il aimait quelqu'un qui ne le lui rendait pas...

— En vérité!

— Parfaitement..... et que la personne en question, tout en ne voulant pas de ce brave et honnête cœur qui s'offrait à elle, entretenait cet amour au lieu d'y couper court, comme une jolie chatte, gourmande et cruelle, s'amuse à se faire les griffes sur une pauvre petite souris...

— Blanche! ce sera plus touchant. Vous êtes de la Société protectrice?

— Oui, mais pas des animaux de proie. Ceux-là, je les combats.

— Continuez donc, cher monsieur, vous m'intéressez puissamment!

— Trop heureux, madame! Je me suis donc senti pris d'une commisération profonde pour ce malheureux que je voyais — que je croyais voir — engagé sans guide, sans conseiller, avec l'inexpérience de sa jeunesse et la candeur de sa loyauté, dans une de ces dangereuses aventures où il aurait fallu pour se tirer d'affaire tout ce qui manquait à Jacques, la dextérité, l'art de se faire valoir, un certain talent de mise en scène dont il a toujours été dépourvu.

— De sorte que votre affection a commencé par la pitié. Ce n'est pas flatteur pour lui.

— Ne pensez-vous pas que ça l'est moins encore pour la femme qui a rendu ce jeune homme misérable à tel point qu'il inspirait la compassion avant l'estime? D'ailleurs, l'estime est venue à son tour. J'ai aimé Henriot non seulement parce qu'il souffrait, mais parce qu'il souffrait avec une dignité stoïque qui n'allait point sans grandeur.

— Oui... c'est vrai! » dit-elle, rêveuse, le regard vague, oubliant presque la présence du comte.

Elle ajouta, après un léger soupir, d'une voix très douce et qui ne gardait plus rien de ce qu'elle y avait mis de mordant depuis le début de la conversation :

« Poursuivez, je vous prie, monsieur; comme vous, je suis l'amie de Jacques... depuis plus longtemps, même. »

Le comte, un peu surpris de ce changement dans le ton d'Andrée et dans l'expression de son visage, reprit après un silence :

« Je l'ai aimé aussi, parce qu'il me consolait du spectacle que m'offre une partie de la jeunesse de ce temps, celle que je suis condamné à rencontrer dans le monde, au théâtre, sur le boulevard. J'ai horreur de ces petits vieillards de vingt-cinq ans, secs, égoïstes, compassés, qui vivent de reports ou de chevaux. Henriot me plaît, au contraire, avec sa fierté un peu sauvage, la franchise et la résolution qui donnent quelque chose de si mâle à ses traits. Il s'est beaucoup mûri pendant ce long voyage. J'ai vu partir un grand enfant timide; je retrouve un homme, et fortement trempé, je vous le jure!

— Vous trouvez?

— Oui. Son talent même s'est modifié. Les maîtres vénitiens et l'Orient lui ont révélé le secret de la lumière. Il rehausse maintenant le mérite de son dessin ferme et correct par l'éclat d'un coloris que je ne lui connaissais pas. On vient de lui payer très cher quelques aquarelles qu'il avait faites en se jouant. Je ne doute pas que, dans quelques années, sa réputation ne soit solidement établie et sa fortune faite.

— Voilà qui est parfait! Il ne reste plus qu'à le marier, maintenant, dit-elle avec une gaieté un peu forcée.

— J'y songe, madame!

— En vérité, vous êtes un père pour lui, monsieur, ou plutôt, mieux encore, une maman..... Sans doute vous vous êtes mis en campagne déjà pour lui trouver une femme.....

— C'est, ma foi, bien possible que je veuille faire ce cadeau de prix à quelqu'un qui m'en paraîtrait digne..... Vous savez, les vieux garçons, c'est comme les vieilles filles : ils ont la manie de marier les gens....

— Est-ce par rancune contre le célibat?

— Qui sait? Peut-être bien!... Et puis, voyez-vous, madame, j'arrive à l'âge où l'on commence à passer sa vie en revue pour savoir quel bagage on emportera dans le voyage inévitable et prochain. Je n'ai pas fait beaucoup de mal, — si ce n'est à moi-même, peut-être! — mais cela ne suffit pas. Je voudrais, avant de partir, avoir fait un peu de bien. Ce jeune homme m'en a fourni l'occasion, et je l'en aime davantage : il n'est pas interdit, je pense, de s'attacher aux gens par ce motif qu'ils ont besoin de vous, et de leur savoir gré non des services qu'on reçoit d'eux, mais de ceux qu'on leur rend..... Oh! je sais bien que c'est là une conception de la reconnaissance qui paraîtra baroque!... Ma foi, tant pis! Je me suis mis en tête de faire pour ce grand garçon-là ce que j'aurais fait pour un fils, d'être un peu son guide, l'ami prudent qui écarte de sa route

les périls de la vie, qui veille discrètement sur ses affections et le prévient lorsqu'il les place mal; d'avoir en un mot de l'expérience pour lui, qui a de la jeunesse pour moi! Et savez-vous ce qui arrive? C'est que je suis payé au centuple, étant plus content de moi-même en ce moment que je ne l'avais été jusqu'alors dans le cours de ma vie égoïste. J'ai donc fait enfin une bonne action, madame! Vous voyez bien que je dois beaucoup à Jacques : je ne suis que sa sagesse; il est, lui, ma vertu! »

Le comte s'était levé en achevant ces mots. Andrée, le menton appuyé sur la main, restait perdue dans une rêverie si profonde, qu'elle ne s'aperçut pas, d'abord, que M. de Garamante allait prendre congé.

« Vous voudrez bien me rappeler au souvenir de M. de Morincourt, dit-il.

— Je n'y manquerai pas..... M. de Morincourt sera très sensible..... J'ai oublié de dire l'autre jour à Jacques que j'étais tous les jours chez moi de cinq à sept. Voudriez-vous être assez bon pour le lui dire de ma part, et que je serais heureuse de le voir?... »

M. de Garamante s'inclina et sortit. Quand il fut dehors :

« Ah çà! se dit-il, qu'est-ce qui se passe dans cette tête-là? »

XXVII

Un soir que Jacques et le comte étaient allés prendre une tasse de thé chez la baronne, celle-ci fit un petit signe à son ami et lui dit à voix basse :

« Regardez donc, je vous prie. »

M. de Garamante suivit la direction de son regard et vit une jeune fille assise au fond du salon, près d'une table couverte de revues et de journaux illustrés, qu'elle feuilletait négligemment.

« Comment la trouvez-vous? dit la baronne en souriant.

— Fort bien, ma foi!... Qui est-ce?

— Blanche Hauteclair.

— Une parente du médecin?

— Sa fille.

— Tiens, je ne savais pas qu'il fût marié.

— Sa femme est morte.

— Quel âge?

— Dix-neuf ans, et deux cent mille francs de dot.

— Je ne vous demandais pas cela.

— Bah! à partir de seize ans, le chiffre de la dot fait partie de l'âge d'une jeune fille. On ne demande pas l'un sans l'autre!

— Charmant!... Et vous croyez que.....

— Dame!... à moins que je ne l'aie fait venir ce soir pour lire le *Tour du monde!*

— Est-ce qu'elle se doute de quelque chose?

— Allez donc le lui demander! Est-ce qu'on sait jamais, avec ces gamines-là? J'ai parlé hier devant elle et son père de la visite que vous m'avez fait faire l'autre jour à l'atelier de votre ami Henriot : ce qui m'a fourni l'occasion de dire tout le bien que je pense de lui et de son talent. Elle vient de l'entendre annoncer et s'est remise à lire sans avoir l'air de le regarder : cela n'empêche pas qu'elle l'a vu, je vous en réponds. Et maintenant, si vous croyez qu'elle juge cette rencontre-là fortuite, c'est que vous connaissez bien peu les petites filles, comte!.... Allez causer avec le papa, et ne manquez pas de lui dire qu'Henriot joue le whist.... Moi, je me charge de la présentation des jeunes gens. Cela ferait tout à fait l'affaire, vous savez : douce, sage, modeste et point sotte... Et puis voyez donc le joli minois! »

Elle était charmante, en effet : les bandeaux plats de ses cheveux châtains descendaient bas sur le front et donnaient quelque chose de virginal à son visage éclairé par des yeux dont le bleu profond

semblait presque noir, à l'ombre des longs cils soyeux. La baronne mit en train une petite conversation entre Jacques et la jeune fille, puis s'éloigna pour aller recevoir quelqu'un qui entrait, revint au bout d'un instant près d'eux, afin d'empêcher que la solitude ne les effarouchât, se fit remplacer par le comte, puis par son mari et par M. Hauteclair, déploya enfin les mille ressources de cette stratégie à laquelle une femme du monde qui sait son métier doit recourir en pareil cas, pour cacher ses petits projets. Elle manœuvra si bien qu'il était minuit et que l'on commençait à se retirer, quand les deux jeunes gens s'aperçurent qu'ils avaient passé la soirée à causer ensemble. Rien ne vaut un salon pour ces innocents tête-à-tête, et même pour d'autres qui le sont moins. Que de mystérieuses et pudiques fiançailles se sont faites de la sorte; que de cœurs aussi se sont donnés sans en avoir le droit, au milieu du murmure discret qui couvre indifféremment les duos de la pure tendresse et ceux de la passion coupable! Qui dira ce que les salons font le plus : des mariages ou des adultères?

Ce mois-là, Jacques rencontra souvent dans le monde la fille de M. Hauteclair. La baronne prenait goût à cette petite campagne matrimoniale, la première qu'elle eût encore dirigée. Elle trouva d'utiles auxiliaires dans ses amies. On sait que les femmes du monde ont formé une société d'encouragement au

mariage, qui recherche les candidats, presque aussi rares que les danseurs aujourd'hui, facilite les vocations et prépare la tâche de M. le maire et de M. le curé, de la même façon que les rabatteurs aident les chasseurs, en poussant vers eux le gibier. C'est une aimable et discrète franc-maçonnerie, dont les affiliés ont juré guerre à mort au célibat et qui, combattant au nom d'un principe, avec le pieux acharnement de la foi, se félicite quand elle fait des heureux, ce qui peut arriver, et ne songe jamais à s'accuser quand elle fait, ce qui s'est vu, des victimes. Les deux jeunes gens se trouvèrent enveloppés par les liens invisibles d'une édifiante conspiration. Une quinzaine de femmes vieilles ou jeunes complotèrent leur bonheur. Quelques-unes n'avaient pourtant pas à se louer du mariage, au contraire! Mais quoi! c'est une si belle institution, qu'on ne peut vraiment pas plus la rendre responsable des fredaines de quelques mauvais maris, que la religion elle-même des péchés de quelques mauvais prêtres! D'autres, dans le nombre, avaient été comme la baronne, plutôt sans peur qu'elles n'étaient sans reproche : on ne s'étonnera pas d'apprendre que celles-là témoignassent plus de zèle encore que les autres. C'est œuvre pie d'unir deux cœurs sous le joug sacré! Qui sait même si le mérite de cette vertueuse propagande ne suffit pas à réparer aux yeux du juge les menues peccadilles qu'on peut avoir à se reprocher?

Quoi qu'il en soit, Mlle Hauteclair et Henriot se retrouvèrent plusieurs fois par semaine dans la même loge d'Opéra, au même dîner, à la même soirée. Par un accord tacite, on plaçait Jacques et Blanche à côté l'un de l'autre, on les laissait ensemble, et l'on se contentait de surveiller sournoisement le progrès de leur intimité. Le monde paternel et narquois n'avait garde de les déranger, se disant peut-être, le sceptique, qu'il en aurait bien le temps plus tard. Il en a tant vu, de ces vierges timides et rougissantes, qui se mettent un beau jour à jeter leur bonnet par-dessus les moulins, en regrettant seulement qu'ils ne soient pas plus hauts! Tant vu aussi, de ces amoureux transis qui se dégourdissent tout à coup, après le sacrement, et prennent feu comme un morceau de bois sec, pour la première femme qui passe, autre que la leur!

Jacques laissait aller les choses, en évitant de s'engager à fond. Evidemment, le peintre plaisait à M. Hauteclair et ne déplaisait point à sa fille. Le malheur, c'est qu'avec la meilleure volonté du monde il ne se sentait pas du tout épris. Il n'évitait point les occasions de la voir, mais ne les recherchait pas non plus. Quand il avait travaillé tout le jour à son grand tableau et que venait l'heure de quitter l'atelier pour aller dîner, puis passer la soirée dehors, ce n'était point sans un peu de regret qu'il endossait son habit. Non pas qu'il eût rien à dire contre la

charmante enfant qu'on lui offrait et qui ne se refusait pas. Mlle Hauteclair avait du sérieux dans l'esprit, une simplicité parfaite, avec quelque chose de résolument honnête qui plaît dans une jeune fille dont on veut faire la compagne de sa vie. Elle ne ressemblait guère à certaines petites poupées parisiennes, mal élevées, frivoles, écervelées et vaniteuses, qu'une éducation imprévoyante démoralise comme à plaisir et qu'on semble dresser non pour l'époux, mais pour l'autre. Jacques rendait justice à toutes ses qualités. Il avait de l'estime pour elle, et beaucoup; l'entraînement, le je ne sais quoi faisait défaut. M. de Garamante, qui avait soigneusement évité de paraître se mêler de l'affaire, la suivait de loin avec l'intérêt le plus vif et commençait à concevoir des inquiétudes. Il avait essayé deux ou trois fois de sonder adroitement son jeune ami : Jacques, si confiant d'ordinaire avec lui, toujours prêt à prendre conseil de son expérience et de son affection, s'était dérobé. Le comte, sachant de quelle pudeur Henriot revêtait ses sentiments intimes, renonça à l'interroger et attendit.

La baronne, qui commençait à s'impatienter de ces longueurs (elle était de ces femmes qui, dès lors qu'elles se sont mis en tête de marier quelqu'un, songent à la layette du bébé), résolut de tenter une petite épreuve. Quelques mots de Jacques lui avaient appris qu'il aimait beaucoup la musique.

D'autre part, Mlle Hauteclair passait pour avoir un assez joli talent au piano et de la voix. Un soir qu'elle recevait seulement des intimes, la baronne demanda à sa petite amie de jouer quelques morceaux. Comme une brave fille qu'elle était, Blanche, sans se faire prier ni trop rougir, attaqua la partition de *la Favorite*. On la félicita fort de son exécution, qui ne manquait en effet ni de finesse ni d'agilité. Elle était tout heureuse et promenait de son père à la baronne un regard reconnaissant et confus, qu'elle n'osait arrêter sur l'homme dont l'approbation aurait eu plus de prix à ses yeux que tous les éloges. Jacques se décida, le dernier, à lui faire un petit compliment. Mais quelques minutes après, une discussion s'étant élevée sur les mérites respectifs de la musique allemande et de la musique italienne, la jeune fille, très attentive à tout ce qui se disait, l'entendit professer hautement sa prédilection pour les Allemands. Elle se détourna pour rougir, et une ombre de tristesse passa sur son charmant visage : était-ce sa faute, à elle, si son père ne pouvait souffrir que la musique italienne, et si sa maîtresse estimait que, hors Rossini et Donizetti, il n'y a pas de salut? Elle n'en savait pas, de musique allemande, et que n'aurait-elle pas donné pour en savoir ce soir-là! On lui demanda de chanter quelque chose. Cette fois, il fallut insister, car elle avait une peur affreuse. Sa voix chevrotait un peu quand

elle donna les premières notes du *Soir* de Gounod :

Le soir ramène le silence :
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la Nuit qui s'avance.

La baronne, qui observait Henriot, le vit tout à coup pâlir et se lever brusquement. Il passa la main sur son front et resta debout contre une porte, immobile, les yeux au plafond, tellement absorbé qu'il ne prit pas part une seule fois aux applaudissements et oublia de féliciter la jeune fille quand elle eut fini. Mlle Hauteclair s'en aperçut et souffrit de cette indifférence jusqu'à se sentir envie de pleurer. Elle tourna pourtant vers lui un beau regard humide, chargé de reproches très doux : il lui sembla que la figure de Jacques exprimait un dédain farouche. Alors la pauvrette sentit vaguement que quelque chose d'irréparable venait de s'accomplir. Elle ne comprit pas; mais, devinant que le cœur de l'homme qu'elle commençait à aimer en secret était à jamais perdu, la jeune fille se leva, vint à lui et très simplement :

« Adieu, monsieur! » dit-elle en lui tendant la main.

Il prit cette petite main froide, qui tremblait un peu, et la garda quelques secondes.

« Adieu, mademoiselle! » fit-il enfin avec effort.

Ce fut tout. Ils ne se sont jamais revus. Il y a ainsi beaucoup de romans commencés par des jeunes filles et qui ne vont pas plus loin que le premier chapitre. Seulement, certaines mettent dans ces quelques pages beaucoup plus qu'on ne pense, une fraîcheur de sentiment, une suavité de tendresse qu'elles ne retrouveront pas plus tard. C'est affaire à l'homme qui les a inspirées, ces saintes amourettes, de garder éternellement de la reconnaissance et du respect pour la femme qui lui a ainsi donné les prémices de son jeune cœur.

XXVIII

Le lendemain matin, M. de Garamante reçut un billet de la baronne :

« Laissez-moi vous dire, mon cher comte, que lorsqu'on veut marier les gens, il serait sage de leur demander, au préalable, s'ils en ont envie pour de bon. Votre M. Henriot est un beau garçon et un artiste de grand talent ; mais il me paraît aussi disposé à se faire carme qu'à prendre femme. Je vous ai bien regretté hier soir : vous auriez peut-être compris, vous qui le connaissez, ce qui s'est passé entre lui et ma pauvre petite amie. Je n'y ai vu goutte; mais il me semble que le mariage en question s'en va à vau-l'eau. Voilà un joli début pour moi ! Est-ce que j'aurais le mauvais œil?.... »

Une heure après, le comte était chez Henriot.

« Eh bien, que se passe-t-il donc, mon cher Jacques? dit-il en entrant. La baronne m'écrit que rien ne va plus. Et comme elle avait fort à cœur de vous

faire épouser sa petite amie, c'est à moi qu'elle s'en prend..... »

Jacques sourit tristement.

« Ce qui se passe? dit-il. Mon Dieu, rien; seulement, j'ai reconnu combien j'avais raison de vous dire que je n'étais pas mûr encore pour le mariage.

— Ah bah! Et comment cela?

— A mille indices, dont je regrette maintenant de n'avoir pas tenu compte plus tôt. ... Cela m'aurait épargné le remords, que j'éprouve aujourd'hui, d'avoir peut-être, sans le vouloir, troublé la tranquillité de cette jeune fille. Et c'est chose précieuse que la paix du cœur! Je le sais mieux que personne.

— Mais enfin me direz-vous...

— Oh! ce n'est pas long. J'ai donc rencontré, il y a deux mois à peu près, Mlle Hauteclair chez la baronne, puis dans quatre ou cinq autres maisons. Il n'était pas bien difficile de voir qu'on voulait nous marier : et, comme je n'avais en principe aucune objection, je ne me suis pas dérobé. Sans faire la cour à cette jeune fille, en évitant soigneusement de la compromettre et de m'engager, j'ai essayé de l'aimer : je n'ai pas pu, et me voici.

— Jacques, dit M. de Garamante, vous me cachez quelque chose. C'est votre droit, et je n'insiste pas. Mais je regrette profondément, laissez-moi vous le dire, que vous ayez refusé ce brave cœur qui s'offrait à vous. »

Il se leva pour sortir. Jacques se leva vivement, lui prit la main et le retint en disant :

« Restez, je vous en prie. Je ne vous ai pas tout dit, c'est vrai, et j'ai honte de montrer si peu de confiance à qui me témoigne tant de sympathie. »

Et il lui raconta tous les efforts qu'il avait faits pour aimer la jeune fille : comment il avait cru plus d'une fois que l'amour, en effet, allait se mettre de la partie, et combien il avait souhaité ce renouveau!

« Vain espoir! disait-il. Je sens en moi quelque chose qui ne veut plus vibrer; et, comme d'un instrument dont les cordes sont cassées, je ne puis plus tirer de mon pauvre cœur que des sons aigres et discordants.

— Mais alors, mon cher enfant, vous l'aimez donc encore, cette femme qui a déjà si lourdement pesé sur votre vie?

— Je ne crois pas; mais il m'est impossible d'en aimer une autre.

— Pas même Mlle Hauteclair? Une jeune fille si douce, si simple, si charmante?

— Sans doute! Seulement, quand on a été épris de Mme de Morincourt, savez-vous ce qui arrive? C'est qu'on n'aime plus la douceur, qu'on n'aime plus la simplicité, qu'on n'aime plus le charme. On a le goût perverti à ce point, que ce qui devrait plaire dans une femme, ce qui mérite l'estime, est précisément ce qui vous éloigne d'elle. On devient,

au moral, une espèce de monstre qui ne peut plus aimer honnêtement, saintement, et dont la corruption intellectuelle réclame les excitations de la coquetterie la plus raffinée. La simplicité, disiez-vous! Eh! je ne puis plus la souffrir, depuis que je connais l'art d'Andrée. J'ai causé beaucoup avec cette jeune fille : vous croyez peut-être que son ingénuité m'a touché? Allons donc! Elle m'a fait songer à la maestria de l'autre! J'ai entendu de sa musique, musique italienne, quelque chose de fade, qui écœure. L'autre avait fait un choix savant dans ce que la musique de tous les pays et de tous les temps a de plus vibrant, de plus passionné, et cette musique capiteuse me grisait! Hier soir, la pauvre innocente a chanté, et le hasard a voulu qu'elle choisît un des morceaux d'Andrée : sa voix pure, au lieu de me charmer, a seulement éveillé en moi le souvenir du contralto étrange et puissant dont les notes troublantes m'ont si souvent fait palpiter jadis. Non, non, l'épreuve est faite, je ne puis pas, je ne veux pas me marier; qu'on ne m'en parle plus! Il est des poisons que l'organisme ne peut éliminer, n'est-ce pas? De même, il y a des amours dont on ne guérit point. Sans doute, on n'en meurt pas; mais on en garde le virus, toujours!

— Diable! » dit seulement le comte. Et, après un silence : « Est-ce que vous avez vu Mme de Morincourt depuis quelque temps?

— Moi? Pas du tout! Et je n'ai pas plus cherché à la voir que je n'ai l'intention de le faire à l'avenir.

— Elle m'avait chargé de vous engager à venir chez elle, » reprit M. de Garamante, en plongeant son regard scrutateur dans les yeux d'Henriot.

Il ne broncha pas et répondit :

« C'est beaucoup d'honneur qu'elle me fait, mais je ne mettrai pas les pieds à l'hôtel Morincourt.

— Si pourtant elle essayait de vous y attirer?

— Je n'irais pas.

— Vous voyez bien pourtant que vous n'êtes point détaché de cette femme!

— Pardon! Je ne le suis pas assez, cela est évident, pour que le souvenir qui me reste d'elle ne me condamne pas à l'impuissance d'aimer ailleurs; mais, si vous croyez que mon ancienne passion est à la veille de se rallumer, vous vous trompez. Parmi les sentiments complexes qu'Andrée m'inspire aujourd'hui, ce qui domine, c'est une sorte d'horreur. Songez donc qu'il y a pour nous séparer à jamais et nous rendre étrangers l'un à l'autre, non seulement son mariage, mais encore cette chose effroyable, la mort de Henri! Non, non, je vous assure, tout est bien fini entre nous!

— Espérons-le! » dit le comte, et il se dirigea vers la porte. Au moment de sortir : « Le travail va toujours bien? demanda-t-il. Serez-vous prêt pour le Salon?

— Bien juste. J'ai pourtant abattu terriblement d'ouvrage depuis mon retour. Avec les dix jours qui me restent, j'arriverai.

— Et vous ne voulez toujours pas me montrer votre toile?

— Pardonnez-moi cette petite coquetterie : je désire vivement ne vous la présenter qu'achevée.

— Soit... Quel est donc votre sujet, déjà? Ah! oui, une scène biblique, m'avez-vous dit... Allons, bonne chance! Travaillez bien, et à ce soir! Nous dînons ensemble, n'est-ce pas, célibataire endurci? »

XXIX

C'est pendant son voyage que Jacques avait eu l'idée de ce tableau. Il fit même quelques études préparatoires de paysages et de figures avant de rentrer en France. Une fois installé à Paris, il modifia son projet primitif et, au lieu de la simple toile à deux figures qu'il voulait d'abord exécuter, imagina une grande composition à trois scènes et à trois personnages.

Le panneau de gauche du triptyque, *l'Amitié*, représentait Caïn et Abel marchant dans une campagne fleurie et ensoleillée : Caïn pose la main gauche sur l'épaule de son frère et de l'autre lui montre de jeunes chevaux folâtrant dans un pré, tandis qu'un vol de flamants roses tournoie au-dessus d'un étang. La lumière intense qui inondait le paysage, la profondeur de la perspective fuyant à perte de vue, la correction élégante du dessin, donnaient à cette scène un caractère de placidité sereine

dont il était impossible de méconnaître la grandeur et la beauté. Dans le panneau du milieu, plus large que les deux autres et intitulé *la Jalousie*, l'artiste avait peint un coin de forêt du monde primitif, plein de frondaisons luxuriantes qui s'enchevêtrent de manière à former un dôme de verdure : des rayons de soleil le percent çà et là comme de grandes flèches d'or. Des lianes flexibles se tordent en spirales autour des troncs, pendent du haut des branches supérieures comme des chevelures dénouées ou s'élancent d'un arbre à l'autre, à travers l'espace, en dessinant la courbe gracieuse d'une frêle passerelle de feuillage. Et toute cette végétation fougueuse semble gonflée par le flux d'une sève plus jeune et plus forte ; une vie intense, prodigieuse, court sous les écorces et s'épanouit en floraisons superbes : des fleurs de pourpre ou de neige, larges, charnues, resplendissent comme des astres dans la pénombre humide et verte ; des aras au plumage éclatant voltigent çà et là. Au premier plan, une jeune femme est assise sur une racine noueuse qui perce le gazon ; ses cheveux flottent épandus ; une branche souple de liserons blancs s'enroule autour de son front, deux grappes rouges de sorbier pendent à ses oreilles ; près d'elle, un genou à terre, dans une attitude d'adoration, Abel souriant lui tend des deux mains une gerbe de fleurs ; à droite au-dessus d'un buisson, passe, menaçante et convulsée par une fureur meur-

trière, la tête de Caïn. Le troisième panneau, *le Remords,* montrait l'assassin biblique assis sur un rocher au milieu d'une grande plaine nue et déserte. Sa massue est à ses pieds; son visage exprime une morne désespérance. Plus de fleurs, plus d'animaux joyeux, plus de lumière radieuse : une lande stérile, un ciel bas où courent de grandes nuées sinistres, fouettées par un vent de tempête; quelques arbres, tordus, échevelés par l'ouragan. Le soleil, qui se couche, tache l'horizon d'une large flaque sanglante; le meurtrier a vu cette rougeur accusatrice, qui lui rappelle son forfait : il détourne la tête et tend le bras comme pour chasser quelque horrible apparition.

Si Jacques n'avait pas encore voulu laisser voir à M. de Garamante son œuvre, bien qu'elle fût presque terminée, ce n'était point, comme il l'avait dit, par coquetterie d'artiste. Il lui était arrivé une singulière aventure depuis qu'il avait entrepris ce tableau. Le premier panneau était à peu près fini quand il revint à Paris, ainsi que le fond du second. Le lendemain du jour où il avait fait sa visite de retour aux Passemard et rencontré Mme de Morincourt, Henriot se mit à sa figure de femme, sans modèle. Il travailla depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit avec beaucoup d'ardeur. Le soir, le corps était esquissé, la tête faite. Il n'était point mécontent de son ouvrage : il lui sembla qu'il avait réussi à

saisir et à fixer l'expression cherchée, qui devait faire de cette femme une sorte de génie de la forêt, d'une beauté impénétrable comme la profondeur des grands bois, froide et mystérieuse comme eux, recevant l'offrande d'Abel sans que la placidité dure de son visage trahît gratitude ou plaisir. Après le rude labeur de cette journée d'inspiration, le peintre sortit pour dîner et prendre l'air. Avant de se coucher, il voulut revoir ce qu'il avait fait; mais quand il eut tourné le réflecteur vers la toile, peu s'en fallut que la lampe n'échappât de ses mains, tant il se sentit frappé de surprise, presque de terreur, en apercevant devant lui une sorte de portrait d'Andrée. Ce n'était ni son front, ni ses yeux, ni l'ovale parfaitement régulier de son visage, ni la couleur de ses cheveux, et pourtant cette chose indéfinissable et subtile, la ressemblance, s'y laissait surprendre, cachée à demi dans certain retroussis des lèvres, dans quelque chose de cruellement ironique qu'exprimait cette tête étrange, nimbée de fleurs. Alors, avec une effrayante précision, il se rappela toute la scène du duel; il revit Henri étendu à terre, la poitrine trouée, et Andrée souriante sur son chevalet. Il eut l'idée de prendre le portrait, qu'il avait roulé et jeté dans une malle en quittant Rome, sans vouloir le regarder, depuis cette nuit terrible où il l'avait balafré d'un coup de son épée sanglante.

« Je me trompe, se disait-il, je suis fou! Cette

ressemblance n'existe que dans mon imagination; je me suis surmené aujourd'hui, et j'ai la fièvre.... »

Mais quand il tint la toile, roulée sur un morceau de bois, une sorte d'horreur le prit; il n'osa plus la déployer, pour comparer les deux têtes, et la jeta sur un canapé.

Ce soir-là, Jacques dormit mal, et son sommeil fut hanté par des cauchemars. Le lendemain matin, à peine éveillé, il courut à son triptyque et contempla avidement sa figure de femme. Au grand jour, l'effet n'était plus tout à fait le même, et la ressemblance avec Andrée paraissait plus lointaine encore : il aurait fallu, pour surprendre ce reflet fugitif et léger comme une ombre, connaître non pas seulement les traits de la jeune femme, mais avoir pénétré jusqu'au fond même de son être moral. Henriot fut charmé de constater qu'il y avait seulement une certaine parenté d'expression entre la tête qu'il venait de peindre et celle d'Andrée. Il aurait pu, d'un coup de pinceau, détruire même cette vague similitude. Il ne le fit pas, non parce que la figure était admirablement venue et lui plaisait ainsi, mais parce que, à la réflexion, il lui parut qu'il avait le droit d'infliger ce châtiment à Mme de Morincourt, qui seule sans doute se reconnaîtrait et comprendrait l'allégorie accusatrice. Le choix même du sujet révélait que le peintre était en proie à l'obsession d'une idée morale, et que ce tableau devait avoir, dans le

secret de sa pensée, une signification toute particulière, de remords et de vengeance. L'introduction toute nouvelle du personnage de femme dans la légende sacrée, l'indication de la jalousie comme mobile du crime, prouvait assez que, en peignant la scène biblique, Jacques avait la mémoire toute pleine encore des souvenirs du drame dont il avait été l'acteur principal. D'abord il ne voulait pas pousser plus loin l'allusion. Mais, dans ces cerveaux d'artistes, tout prend corps et figure : ils voient ce qu'ils pensent, tant leur esprit répugne à l'abstraction. C'est ainsi que la femme quelconque qu'il avait voulu peindre était devenue à son insu Andrée, sinon pour les autres, du moins à ses yeux; Abel devint peu à peu Henri Mareuil, et le moment arriva bientôt où Caïn ne fut plus que Jacques lui-même. Pas plus que la tête de femme, les deux têtes d'hommes n'étaient, si l'on veut, des portraits, et pourtant, à les regarder très attentivement, quelque chose d'insaisissable, un trait imperceptible, trahissait la pensée de l'artiste. Il travailla dès lors avec une passion extraordinaire; il lui arrivait de se dire parfois qu'il faisait œuvre non pas seulement de peintre, mais aussi de justicier, et qu'il accomplissait la malédiction muette jetée par Mareuil sanglant à cette femme qui leur avait mis l'épée à la main. Sa vie ancienne, à laquelle il voulait échapper quand il rentra en France, le ressaisissait tout entier,

et chaque jour un peu plus fortement, après ses longs tête-à-tête avec Henri et Andrée. Pauvre petite Blanche Hauteclair ! Comme une gentille hirondelle qui songe à faire son nid, elle était entrée un instant dans cette âme troublée et n'aurait pas demandé mieux que de s'y poser ; mais une telle tempête y soufflait, qu'elle avait pris peur et s'était enfuie !

XXX

Vers la fin d'avril, Jacques avait fini son tableau, et le triptyque était parti pour le Salon. Un soir qu'il n'avait rien à faire, il monta après dîner chez les Passemard, où des exclamations et des reproches saluèrent son entrée dans le salon.

« Bonsoir, revenant! cria Hector. Tu es donc encore de ce monde! »

Il s'excusa d'être resté si longtemps sans venir, en alléguant qu'il avait eu beaucoup à travailler depuis sa dernière visite. Andrée, qu'il n'avait pas remarquée encore, car elle était assise au fond du salon dans une immense bergère qui la cachait presque, se leva, et lui tendant la main :

« Soit dit sans reproche, vous alliez pourtant au théâtre, car je vous ai aperçu à l'Opéra il y a trois semaines à peu près...

— C'est vrai.

— Vous étiez même dans la loge de la baronne de

Royaumont, et en compagnie d'une charmante jeune fille dont on n'a pas pu me dire le nom. Qui est-ce?

— Mlle Blanche Hauteclair, la fille du médecin.

— Ah!... J'espérais que vous seriez venu me dire bonsoir.... Vous étiez trop occupé sans doute.

— Veuillez m'excuser, madame; je ne vous ai pas remarquée. »

Il retrouva pour dire ces mots le ton glacial qu'il avait pris déjà, en lui parlant, lors de son retour. Lorsqu'elle avait entendu pour la première fois cette voix brève et dédaigneuse, Andrée avait été surprise; ce soir-là, elle souffrit. Sans rien ajouter, elle regagna sa place et resta là, immobile et muette, disparaissant à demi dans l'ombre. La tête renversée sur le dossier, elle semblait dormir, mais de ses paupières mi-closes s'échappait un regard qui ne quittait pas Jacques.

« Alors, disait Mme Passemard, tu as beaucoup travaillé?

— Beaucoup.

— Commences-tu à vendre un peu? interrogea Passemard.

— Mais oui, pas mal.

— Allons, tant mieux!.... Je connais des peintres qui ne pourraient pas en dire autant, ajouta le beau-père du vicomte en jetant un coup d'œil sur sa fille. Et qu'est-ce que tu viens de faire ces temps-ci?

— Un grand tableau pour le Salon.

— Tiens! dit Maxime, c'est comme mon beau-frère. Il a trouvé le moyen d'avoir une place dans le salon carré. Et toi?

— Je n'en sais rien encore, mais j'espère qu'on m'y mettra aussi.

— Je ne te souhaite pas d'être à côté de lui! dit Passemard en riant. S'il était ici ce soir, — au lieu de nous avoir quittés après dîner comme d'habitude pour aller à son cercle, — mon gendre t'expliquerait que son tableau va faire une révolution dans l'art.

— C'est aussi ce qu'il disait de son drame, » insinua Mme Passemard avec une douceur haineuse de belle-mère.

Jacques s'attendait à voir Andrée prendre la défense de son mari. Elle ne souffla mot. La conversation continua à bâtons rompus. On causa de tout : de l'exposition qui allait s'ouvrir, de la politique, des jésuites, — que M. Passemard voulait expulser au nom des lois existantes, — et des lois existantes, sur lesquelles celui-là même qui les invoquait avec conviction paraissait avoir des notions extraordinairement vagues. Jacques apprit que le vicomte était résolu à racheter son échec d'auteur dramatique par un grand succès de peintre, et qu'il y avait une locomotive dans son tableau.

« Oui, oui, une locomotive! affirmait Mme Passemard. Et un tunnel! Ça t'étonne, n'est-ce pas? Eh

bien ! il paraît que ça doit donner un effet de lumière. Et toi, qu'est-ce que tu as fait? Ce dont tu nous as dit un mot la dernière fois, sans doute?

— Non. J'ai changé d'idée depuis.

— Et quel sujet avez-vous choisi? dit Andrée en se rapprochant.

— *Caïn*, madame! » répondit-il froidement, en plongeant dans ses yeux un regard dont elle ne put supporter l'éclat. Pendant que Jacques, sans plus s'occuper d'elle, prenait congé, la jeune femme s'était laissé glisser sur une chaise, en murmurant :

« Ah! mon Dieu, toujours ! »

Le lendemain était jour de vernissage. Andrée se rendit de bonne heure au Salon. A l'entrée, les quêteuses commençaient déjà à harceler les arrivants avec l'édifiante ténacité qui caractérise cette obsession annuelle. Des employés du palais passaient et repassaient précipitamment, roulant des échelles. Des exposants en retard donnaient un dernier coup de pinceau à leurs toiles, en maudissant le jury, coupable de ne leur avoir pas donné à tous la cimaise; une odeur d'essence et de vernis se répandait des salles du premier étage dans l'immense vaisseau vitré du rez-de-chaussée, où la blancheur des marbres s'enlevait vigoureusement sur la verdure des massifs et des tapisseries de haute lice.

Andrée entra dans le salon carré, auquel accède l'escalier qu'on prend en venant par les Champs-

Elysées. Il y avait foule devant un grand tableau à trois compartiments, au bas duquel se détachait en lettres rouges sur le cadre de bois noir ce seul mot: *Caïn.* La jeune femme eut un battement de cœur et s'approcha rapidement. Elle ne distingua rien d'abord. Son regard allait d'un panneau à l'autre, au hasard, ne sachant encore où se poser, comme il arrive quand on voit pour la première fois une toile hors ligne. Enfin elle se mit à examiner le détail de la composition : tout à coup son visage se couvrit d'une pâleur affreuse, car elle venait de découvrir la ressemblance vengeresse que Jacques avait cachée dans les trois têtes. Alors elle eut peur, regarda autour d'elle si personne ne s'était aperçu de rien, et rabattit sur sa figure le voile de gaze brune qu'elle avait relevé en entrant. Son premier mouvement avait été de quitter la place, de s'enfuir : il lui semblait que tout le monde devait la reconnaître et deviner le drame. La curiosité la retint, le besoin de regarder encore, et d'écouter ce que l'on disait. Les épithètes admiratives s'entre-croisaient : « Admirable.... splendide.... c'est un chef-d'œuvre.... Voilà la médaille d'honneur toute trouvée.... Quel coloris! Voyez donc ces verdures!... Et ce paysage de gauche : est-ce assez limpide, est-ce assez profond!... Quelle expression dans les têtes : voyez donc celle de femme, comme elle est étrange..... Oui, et d'une beauté troublante : on com-

prend que Caïn ait tué pour cette femme! » Andrée releva son voile et promena sur ses voisins un regard assuré : elle n'avait plus peur, une bouffée de fierté lui montait maintenant au cerveau. La jeune femme aurait souhaité qu'on la reconnût; je ne sais quel désir fou lui venait de crier :

« Regardez-moi donc! c'est moi qui ai inspiré ce chef-d'œuvre, moi de qui ce grand peintre a copié les traits, moi qu'il a aimée! »

Une rougeur, non de honte mais de plaisir, colorait ses joues; un souffle d'orgueil et de passion gonflait ses narines. Pour la première fois de sa vie, elle savourait un de ces triomphes dont elle avait toujours souhaité de connaître l'ivresse. Des noms passaient dans son esprit : Béatrix, Laure, la Fornarina, toutes celles que le génie d'un amant a immortalisées, et dont il lui semblait qu'elle était devenue la sœur. Un célèbre critique d'art, dont le nom courut aussitôt dans la foule, fendit le groupe et vint se placer auprès d'elle. Il regarda longuement et dit à quelqu'un qui l'accompagnait :

« Voilà une page magistrale! Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de la puissance et de l'originalité de la conception ou de la splendeur du coloris et de la vigueur du dessin! Voyez donc ce qu'un homme de talent sait tirer d'un sujet que tant d'autres auraient dédaigné comme usé et vieilli, ou traité sans le rajeunir : quelle idée profonde, d'avoir fait

jouer à la femme un rôle dans le Premier Meurtre, comme dans le Premier Péché, et de compléter la Bible, qui la montre seulement tentatrice d'Adam, en nous la montrant aussi instigatrice de Caïn! Savez-vous qu'il y a dans ce tableau-là ce que je ne trouve presque jamais ici : une pensée! »

Andrée lui jeta un regard reconnaissant et sortit du cercle. Elle éprouvait le besoin de se montrer, de chercher des visages de connaissance; elle espérait vaguement rencontrer Jacques et se féliciter avec lui de leur succès, car elle était grisée par ce qu'elle venait de voir et d'entendre, au point de perdre un peu terre, et n'était pas loin de penser qu'une partie de la gloire conquise par son ancien ami lui revenait, à elle.

Tout à coup, Andrée se trouva en face du tableau de son mari : une locomotive qui sort d'un tunnel en jetant de la fumée; deux grosses lanternes exécutées en trompe-l'œil, éclairant de reflets rougeâtres la voûte couverte de suie; au premier plan, une femme en toilette de bal, étendue à terre, la tête posée sur un rail. Quelques personnes s'arrêtaient un instant devant cette composition d'un réalisme grossier, où la brutalité avait la prétention d'être la force, et la bizarrerie l'originalité. Le public s'éloignait bientôt, d'un air de parfaite indifférence ou de dédain. Andrée vit des sourires et des haussements d'épaules. Elle s'approcha et saisit au vol

ces sarcasmes lourds et cruels qu'on laisse échapper dans les expositions, comme les enfants lancent des pierres dans la rue, sans se demander si quelqu'un ne sera pas atteint : « Joli effet d'éclairage au pétrole.... Très naturel, cette femme en robe décolletée, allongée sur la voie.... Ça aura du succès, le dimanche, auprès des machinistes en congé.... Connaissez-vous l'auteur?

— Oui, un aiguilleur repentant de P.-L.-M. »

Et l'on riait aux éclats de ces grosses facéties. Le critique influent s'approcha à son tour :

« Décidément, dit-il, ce Morincourt abuse du droit qu'on a d'être prétentieux et médiocre. Comprend-on qu'on ait reçu une pareille chose! Ce jury est d'une faiblesse!... Et quand je pense qu'on a osé mettre ça dans la même salle que le *Caïn!* »

Andrée s'éloigna, pâle, les sourcils froncés, avec la mauvaise figure qu'elle avait, quelques mois auparavant, en sortant de l'Odéon. La réalité qu'elle avait oubliée, pendant quelques minutes d'étrange enivrement, venait de la ressaisir :

« Et c'est ce nom-là que je porte! se disait-elle avec plus de colère encore que d'humiliation. C'est ce poète sifflé, ce peintre ridicule qui est mon mari! Et je n'ai pas voulu de l'autre, du grand artiste qui m'aimait! »

Elle passa dans la salle voisine, sans trop savoir où elle allait, sans répondre presque aux saluts de

M. de Salbris, de Desrieux et de Passérieux qu'elle rencontra. Puis elle revint sur ses pas, pour sortir, échapper à l'odeur de peinture qui lui faisait mal à la tête. En rentrant dans le grand salon, elle aperçut M. de Garamante au bras de Jacques, devant le tableau de son mari; un peu plus loin, le vicomte regardait le triptyque. Elle alla droit à Roger, et, d'un air audacieux, presque provocant, lui dit :

« Eh bien ! comment trouvez-vous cette toile? »

Andrée pensait que son mari avait remarqué cette vague ressemblance qu'elle-même n'avait pas tardé à discerner, et se préparait à lui tenir tête, le cas échéant. Mais il faut croire ou que les maris sont condamnés à ne jamais rien voir, ou que la ressemblance était moins accusée qu'il n'avait paru à la jeune femme, car Morincourt lui répondit avec tranquillité :

« Je la trouve un peu poncive. Cela sent toujours les procédés de l'École des beaux-arts : c'est bien banal ! »

Il détourna la tête, assez tôt pour ne pas rencontrer le regard de dédain suprême dont sa femme l'accabla. Elle prétexta une violente migraine pour ne pas rester avec lui et le laissa continuer seul sa visite. La foule grossissait toujours dans le grand salon : un groupe compact se tenait en permanence devant le triptyque de Caïn, et les éloges des nouveaux arrivants ratifiaient pleinement l'admiration expri-

mée par les premiers. Pour gagner la baie de sortie, Andrée fut obligée de louvoyer un peu et se trouva tout à coup en face d'Henriot et du comte. Jacques salua avec cette politesse froide et hautaine dont il ne se départait plus, depuis son retour, lorsqu'il se trouvait en présence de Mme de Morincourt. Il ne paraissait nullement disposé à engager la conversation ; mais cette indifférence systématique n'empêcha pas Andrée de lui dire :

« Je suis heureuse, Jacques, du grand succès que vous allez remporter. »

Il s'inclina légèrement et ne répondit pas.

« N'avais-je pas raison, madame, dit M. de Garamante, de vous affirmer que notre ami avait rapporté d'Orient le secret d'un coloris que nous ne lui connaissions pas?.... Et quelle façon originale, imprévue, de traiter un si vieux sujet, n'est-ce pas?

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur, » répliqua-t-elle d'un ton sec et cassant.

Puis, feignant de regarder un tableau, elle tourna le dos au comte et se rapprocha d'Henriot, qu'une ondulation de la foule avait écarté de quelques pas.

« Jacques, dit-elle d'une voix très douce, dont la caresse allait presque jusqu'à la supplication, j'avais prié M. de Garamante de vous faire savoir que je suis chez moi tous les soirs avant le dîner. Il ne vous a pas fait ma commission, sans doute?

— Je vous demande pardon, madame, mais je n'ai

pas eu jusqu'ici le loisir de me présenter à votre hôtel.

— N'oubliez pas que vous y serez le bienvenu.... J'aurais tant de plaisir à vous voir.... A bientôt, n'est-ce pas? »

Et, glissant dans la foule, elle disparut.

« Eh bien? dit, en se rapprochant de Jacques, le comte, qui avait entendu les derniers mots de la vicomtesse. Elle vient de vous faire son invitation : comptez-vous aller chez elle?

— Jamais! répondit-il résolument. Regardez le panneau de droite de mon triptyque : Caïn est seul! »

XXXI

Plusieurs jours se passèrent. Le tableau de Jacques Henriot souleva dans la presse un long cri d'admiration; la critique fut, au contraire, impitoyable pour Morincourt, sauf deux ou trois feuilles infimes où le parti pris de camaraderie se laissait trop voir pour ne pas enlever toute valeur aux éloges. On pense bien que l'humeur, déjà passablement rogue du vicomte, ne fut pas adoucie par ce nouvel échec. Ce qui l'exaspérait plus encore que son propre insuccès, c'était le triomphe d'Henriot. Il éclatait à tous moments en récriminations puériles contre le public, contre les critiques d'art, et accusait tout le monde, excepté lui-même. Andrée le laissait aller sans daigner même lui répondre. Roger n'eût pas été fâché pourtant (c'est là un sentiment très conjugal) de trouver un prétexte à invectiver sa femme, à l'accuser de pactiser avec ses ennemis, comme il l'avait fait après la chute de

son drame. Mais, soit que la vicomtesse fût instruite par l'expérience de la scène violente qu'elle avait essuyée au retour de l'Odéon, soit plutôt que le dédain dominât désormais en elle tout autre sentiment à l'égard de son mari, Andrée ne lui fournissait point l'occasion que cherchait son dépit et se renfermait obstinément dans un silence gros de pensées.

Pendant trois semaines, elle attendit la visite de Jacques. Elle jugeait impossible qu'il ne vînt pas, et chaque soir, lorsqu'elle se mettait à table en face de son mari, sans le regarder : « Allons, se disait-elle avec un soupir, ce n'est pas pour aujourd'hui encore ; ce sera sans doute pour demain ! »

Ce qu'elle attendait de cette visite, la jeune femme ne le savait pas, et eût été bien embarrassée de le dire si quelqu'un, d'aventure, le lui avait demandé. Quoi qu'il en soit, cette pensée de revoir Jacques était alors le grand intérêt de sa vie. Elle se sentait devenir plus sentimentale que par le passé : « Je n'ai pas un ami, pas une amie, se disait-elle parfois; mon mari n'est plus qu'un étranger pour moi, en supposant qu'il ait jamais été autre chose; je suis seule et je m'ennuie ! »

C'est affaire aux maris de s'aviser que leur femme s'ennuie et de savoir que ce symptôme est de ceux dont les parties intéressées doivent tenir le plus grand compte, dans un ménage, sous peine pour

l'une d'elles au moins, quand ce n'est pas pour les deux, d'avoir à s'en repentir. Mais le vicomte ne voyait rien, par la raison qu'il professait pour les femmes, y compris la sienne, ce lourd dédain des hommes à bonne fortune, ne s'était jamais donné la peine de les étudier, et ne soupçonnait guère les orages que peut cacher leur silence. Il avait renoué connaissance avec ses anciens amis du quartier latin, recevait de temps en temps la visite d'hommes à longs cheveux et à chapeaux mous, qui sentaient la pipe et crachaient dans les coins; peu à peu, pour se consoler de ses déboires, il prit l'habitude d'aller faire un tour là-bas, au Fleurus, ou, plus près, au Rat-Mort, avec les vieux. Ce n'était pas là qu'on doutait de lui, surtout quand un nombre respectable de bocks vides s'alignait sur la table! Pas là non plus qu'on affectait de ne pas écouter quand il parlait de la décadence de l'art! Ah! les braves copains! Comme il les aimait, eux qui le comprenaient si bien, lui le poète et le peintre incompris! Aussi ne leur cachait-il pas qu'il regrettait un peu de s'être « embourgeoisé ». Pendant ce temps-là, Andrée, assise dans son oratoire sur sa chaire sculptée, demandait en vain à la lecture, au dessin ou à la musique un remède contre le désœuvrement, et commençait à maudire l'ambition qu'elle avait eue de devenir vicomtesse.

Un jour que Roger avait été particulièrement bru

tal, presque grossier avec elle, à déjeuner, la jeune femme mit son chapeau à la hâte, sortit précipitamment de l'hôtel, et, montant dans la première voiture qu'elle rencontra, se fit conduire rue du Val-de-Grâce, où elle savait que demeurait Henriot. Elle gravit d'un trait les cinq étages, et sonna sans même se donner le temps de réfléchir à ce qu'elle venait faire ni de préparer ce qu'elle allait dire. La porte s'ouvrit d'elle-même; un cordon qui aboutissait à l'atelier de Jacques lui permettait d'ouvrir sans se déranger et le dispensait d'avoir d'autre domestique que la concierge, qui faisait le matin son ménage. Andrée se trouva dans une antichambre petite, mais arrangée avec beaucoup de goût. La voix de Jacques cria de la pièce voisine :

« Qui est là? »

Elle ne répondit pas.

« Mais entrez donc! » reprit Jacques.

Elle mit la main sur le bouton de la porte, et hésita. Ce qu'elle avait fait lui paraissait moins simple. « Si pourtant mon mari m'avait suivi, pensait-elle; s'il croyait que.... »

La porte s'ouvrit tout à coup, Jacques parut, et sans montrer émotion ni surprise :

« Vous vous êtes trompée, sans doute, madame.

— Non; c'est bien chez vous que je venais... puisque vous n'avez pas voulu venir chez moi. »

Il hésita une seconde, puis, s'effaçant :

« Entrez, » dit-il froidement.

Elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit sur un divan, accablée moins par la fatigue de la rapide ascension que par la dureté impitoyable de cet accueil. Lui resta debout, le dos appuyé contre le chambranle de la porte, les bras croisés sur la poitrine.

« Oserais-je vous demander ce qui vaut à mon atelier l'honneur de votre visite, madame?

— Vous m'appeliez Andrée, autrefois....

— Il y a si longtemps, que je ne m'en souviens plus.

— Vous êtes dur... soit... Eh bien! monsieur, je viens pour vous dire.... Ah! Jacques, si vous saviez comme je suis malheureuse!

— Malheureuse! Et de quoi, grand Dieu? N'avez-vous pas tout ce que vous souhaitiez, de la fortune, un titre.... En vérité, je ne vois pas ce qui pourrait vous manquer.

— Il me manque votre amitié, Jacques; votre amitié que j'ai eu le tort, la folie de ne pas apprécier assez, jadis, et que je regrette aujourd'hui, car il me semble qu'elle était le seul bien véritable que j'eusse. Je vous la demande humblement : ne voulez-vous pas me la rendre, dites? »

Elle parlait d'une voix mouillée de larmes, brisée, et ébauchait, en joignant les mains, un geste de supplication. Mais la sincérité de cette douleur ne

le toucha point, et c'est d'une voix âpre, où vibraient toutes ses souffrances, toutes ses colères anciennes qu'il répondit :

« Vous osez parler encore d'amitié! Vous vous ennuyez donc bien, pour venir me proposer de reprendre ce commerce malhonnête, où vos dupes doivent tout mettre, le meilleur de leur intelligence et de leur cœur, jusqu'à leur vie même, sans que vous y ayez jamais mis autre chose que votre désœuvrement ou votre coquetterie!.. Cela occupe, n'est-ce pas, jeune fille ou mariée, à Paris ou aux Charmilles!... C'est un jeu charmant : tant pis pour qui le prend au sérieux! Il n'y a qu'un malheur, madame, c'est que je ne suis plus disposé à faire votre partie aujourd'hui.

— Ah! que vous me plaisez ainsi! dit-elle. Parlez, accablez-moi! Je ne me défends pas. J'aime à voir briller cette colère dans vos yeux : elle leur donne un éclat qui m'effraye et qui me charme! Jacques, que ne vous êtes-vous montré tel autrefois que je vous vois aujourd'hui, plein de génie, beau comme un jeune dieu! Je n'aurais pas attendu si longtemps pour vous aimer..... comme je vous aime! »

Elle dit ces mots très lentement et très bas; mais sa voix profonde donnait à ce murmure caressant qui sortait de sa bouche une ardeur brûlante de passion. L'étrange femme s'était levée, et, la tête renversée un peu en arrière, les paupières mi-clo-

ses, les lèvres serrées, les ailes mobiles de son nez droit toutes frémissantes, elle marchait vers lui, la poitrine en avant, les bras pendants, les mains ouvertes et un peu écartées du corps, comme les statues de saintes qu'on voit sur les autels. Et quand elle fut tout près de lui :

« Mais prends-moi donc! dit-elle. Tu ne vois donc pas que je suis à toi! »

Alors, quelque chose comme un éblouissement passa devant les yeux de Jacques. Toute sa jeunesse chaste lui monta au cerveau, ainsi que les fumées d'un vin capiteux. Brusquement, ses deux bras l'enveloppèrent d'une étreinte puissante. Avec la force d'un lion il l'enleva de terre et l'emporta comme une proie. Elle se laissait aller, à demi pâmée, et souriait de son sourire mystérieux. Il la déposa avec des précautions infinies, une douceur d'athlète qui craint de briser quelque chose de fragile, sur le divan qu'elle venait de quitter. Puis, reculant d'un pas, il la couva d'un regard et dit :

« Comme tu es belle!

— Est-ce que tu vas faire mon portrait? » demanda-t-elle avec sa voix câline.

Jacques tressaillit, et son visage soudainement pâli n'exprima plus qu'une sorte d'égarement.

« Ton portrait? dit-il. Il est fait ton portrait! »

Et saisissant dans un coin une toile roulée, il la déploya en criant :

« Regarde bien! Vois-tu cette balafre : c'est mon épée qui l'a faite! Vois-tu cette tache rouge : c'est du sang, du sang de Henri? Va-t'en, misérable! »

Elle recula vers la porte, épouvantée. Quand elle eut soulevé la portière et qu'elle se trouva dans l'antichambre, elle entendit le bruit sourd que fait un corps en s'abattant à terre. Alors elle se mit à fuir, en proie à une terreur folle. Arrivée au bas de l'escalier, elle se précipita dans la loge du concierge :

« Montez vite au cinquième, dit-elle; il y a quelqu'un qui se meurt! »

XXXII

Deux ans se sont écoulés. Une congestion cérébrale, compliquée d'une sorte de fièvre chaude, a mis la vie de Jacques en péril. Pendant trois semaines il a été en proie au délire et à d'horribles hallucinations. Maintenant il ne conserve plus de cette redoutable crise et des événements qui l'ont immédiatement précédé, que le souvenir confus d'un cauchemar. M. de Garamante, qui pendant quatre mois l'a soigné avec la tendresse d'un père, en sait plus long que lui sur les causes de la congestion foudroyante qui l'a terrassé. Des mots incohérents prononcés par le malade au milieu du délire, quelques indications naïvement fournies par la concierge qui ne se doute de rien, ont permis au comte de deviner ce qui s'était passé. Il est allé trouver Mme de Morincourt et a eu avec elle une explication catégorique.

« La mort de Mareuil, a-t-il dit, doit vous suffire.

Il ne faut pas que Jacques, qui ne se souvient plus de rien, sache jamais que vous êtes venue chez lui. Le médecin affirme qu'une nouvelle crise ne manquerait pas d'entraîner la folie ou la mort. Pensez-y bien, madame! »

Andrée, profondément humiliée, n'a fait aucun effort pour le revoir pendant sa maladie. Ce n'est pas seulement avec colère, mais aussi avec épouvante qu'elle se rappelle les paroles, l'air et le geste terrible d'Henriot quand il l'a chassée de l'atelier.

Pour plus de sûreté, le comte a emmené son ami en voyage dès que le progrès de la convalescence l'a permis. Ils ont passé trois mois à Nice. Au bord de la mer bleue, sous le bon soleil, Henriot s'est tout à fait remis de cette rude secousse.

« Mais enfin, a-t-il demandé à son compagnon, vous ne me dites toujours pas ce qui s'est passé avant le moment où l'on m'a trouvé évanoui dans mon atelier?

— Rien! Vous vous étiez surmené tout l'hiver; on ne travaille pas impunément dix heures par jour pendant trois mois, même avec votre vigueur. Votre triptyque vous aura valu, outre la croix et les vingt mille francs qu'on vous l'a payé, un bon accès de fièvre chaude : voilà tout!

— C'est étrange! » murmura-t-il. Puis il n'y pensa plus, et crut que quelque rêve lui avait laissé cette réminiscence troublante d'un corps souple

et mince qu'il aurait pressé contre sa poitrine.

De retour à Paris, Jacques s'est remis au travail. Il gagne maintenant une cinquantaine de mille francs par an, et gagnerait bien davantage s'il voulait faire « du métier ». Il a loué à Auteuil une petite maison avec un atelier et un jardin. M. de Garamante a promis de quitter son appartement du cercle et de venir s'installer auprès de lui : le comte aura la disposition du premier étage, Henriot celle du second; le rez-de-chaussée, qui comprend cuisine, salle à manger, salon, billard et antichambre, sera commun. Ils vivront ensemble, chacun gardant sa liberté, et payant la moitié du loyer ainsi que des frais d'entretien. Cette combinaison leur sourit fort à tous deux, car ils ne peuvent plus se passer l'un de l'autre. L'amitié virile qui les unit est nuancée de respect filial d'un côté, et de l'autre de tendresse paternelle. Au contact du vieux gentilhomme, Jacques a beaucoup gagné : il s'affine de jour en jour, et ajoute à sa distinction native un peu de cette aisance simple et noble qui donne si grand air à son ami. Dernièrement, le comte a acheté un code et lu avec beaucoup d'attention les articles relatifs à l'adoption.

Hector Passemard est toujours député. Il siège à gauche, vote à tort et à travers, élève et renverse des ministères sans trop savoir pourquoi, par habitude peut-être, et parce qu'il faut bien faire quel-

que chose quand on est à la Chambre. Il n'a pas encore eu de portefeuille, mais sait que son tour viendra. Sa compétence d'industriel paraît le désigner pour les affaires étrangères. Si Passemard n'ose plus dire tout haut, sans rire, que la République est le gouvernement qui coûte le moins, il pense tout bas que la carrière de républicain est celle qui rapporte le plus, aux députés. On prétend qu'il porte un vif intérêt aux marchés passés par les diverses administrations de l'État et qu'il est en bons termes avec plusieurs gros entrepreneurs ou fournisseurs. Mais ce sont là propos réactionnaires : il n'y a pas de preuves. Il a un pied dans tous les ministères, assiège les bureaux, nomme, révoque, avance, déplace depuis le préfet jusqu'au garde champêtre dans son département, obtient des bourses, des exemptions de service militaire, des bureaux de tabac, des palmes académiques et des croix. On cite, à Paris, deux conseils d'administration dont il ne fait point partie. Et pourtant il commence à trouver que les affaires du pays ne marchent plus aussi bien, depuis que les siennes vont mal. Des spéculations malheureuses, les folies de Maxime qui a dissipé des sommes énormes à vouloir monter son écurie de courses, ont décidément compromis la fortune du raffineur. Des doutes commencent à luivenir sur la sagesse de l'éducation qu'il a donnée à son fils.

« Je te le disais bien, soupire mélancoliquement Mme Passemard, que tu avais tort d'encourager la passion de ce garçon-là pour les chevaux! Oh! les chevaux! J'aimerais mieux les femmes!

— C'est la même chose! répond Passemard; courir ou faire courir, vois-tu, c'est tout un! »

Mme de Morincourt a essayé de la littérature pour se consoler de ses mécomptes amoureux. Elle a écrit un petit volume de Pensées. L'ouvrage, qui conclut au néant de tout, est d'une métaphysique obscure et précieuse. Il ne semble pas que l'auteur se comprenne très bien lui-même, ce qui donne à son livre un air de profondeur. Le vicomte a daigné applaudir à la tentative. Il est charmé du titre qu'elle a trouvé, *Nirvâna*, et admire beaucoup la richesse de sa langue philosophique. Andrée, en effet, grâce à des cahiers d'expressions qu'elle avait fort soigneusement composés autrefois, manie ce jargon spécial avec une certaine dextérité, qui ferait presque croire qu'elle est du métier, à ceux qui n'en sont pas. Roger a maintenant pour sa femme des égards de confrère. Il a fait faire par Lemerre une petite édition à exemplaires numérotés : on les distribue aux amis sûrs. Deux comptes rendus très élogieux ont déjà paru, l'un dans la *Soirée parisienne*, l'autre dans une petite feuille du quartier latin, *le Névropathe*, où Morincourt publie de temps en temps quelques vers. Veloutine a com-

paré la vicomtesse à Sapho et à Mme de Staël : cela fait toujours plaisir. Andrée sait gré à son mari du petit succès qu'elle lui doit.

La publication de *Nirvâna* a marqué dans la vie de la jeune femme la fin d'une période. C'est le testament d'Andrée, une sorte de chant du cygne que l'amie de Mareuil et d'Henriot a entonné avant de se transformer. Mme de Morincourt a depuis lors inauguré une manière nouvelle. Elle s'est décidément installée dans la vie conjugale et ne cherche plus à en sortir. La malheureuse expérience qu'elle a faite de la passion n'a pas peu contribué à modérer ses instincts romanesques. La naissance d'un fils a presque achevé sa conversion : elle s'est résignée sans trop de peine à l'appeler Ernest au lieu de Rafaël ou de Sosthène, noms qu'elle aurait exigés trois ans auparavant. Il n'y a pas eu moyen d'empêcher qu'elle nourrît cet enfant : au bout de quelques mois, sa mère dut même lui faire honte de trop aimer à montrer certaine partie rose et potelée du poupon, l'orgueil des nourrices.

« Tu finiras par l'enrhumer ! » a dit Mme Passemard.

Et il n'a pas fallu moins que cette crainte pour lui faire entendre raison.

La métamorphose d'Andrée a fait de nouveaux progrès depuis qu'elle est mère. Ce qu'il y avait en elle d'artificiel et d'acquis tombe peu à peu. Il

s'opère en cette jeune femme comme une sorte de retour offensif du bourgeoisisme qui était dans son sang, et qu'elle n'avait réussi à conjurer qu'en forçant sa nature. Elle engraisse beaucoup et commence à ne plus composer ses toilettes avec autant d'art; elle aime maintenant les vêtements amples et commodes, les sièges larges, bas, où l'on enfonce, passe des journées entières en peignoir, à manger de petits gâteaux et à boire du sirop de groseille. Elle ne fait plus du tout de peinture, à peine un peu de musique, mais s'intéresse aux choses de sa maison, recommande à sa cuisinière d'acheter les pommes de terre en gros, compte le linge sale elle-même, et réussit les confitures d'abricots au point de rendre jalouse sa mère, qui lui a donné la recette.

Toutefois, on reconnaît l'ancienne Andrée à certains traits qui subsistent encore. Elle s'est mise à faire des confitures, mais aussi de la politique, ce qui est plus facile. Le faubourg Saint-Germain n'a décidément pas voulu donner à la femme du vicomte déserteur les lettres de naturalisation qu'elle eût été singulièrement flattée d'obtenir. Par rancune, la fille de Passemard, qui d'ailleurs s'était toujours piquée de libéralisme, a passé avec son mari à l'extrême gauche. Elle affecte aujourd'hui les opinions les plus avancées, place volontiers de petits développements socialistes que le pauvre Mareuil

s'était amusé à lui apprendre autrefois, se montre de temps en temps à la Chambre, les jours où l'on doit entendre quelque ténor de l'intransigeance : Andrée juge tout à fait galant d'être à la fois vicomtesse et jacobine.

« Célimène-Egalité ! a dit d'elle M. de Garamante, bas-bleu et bonnet rouge ! »

Depuis que la paix, sinon l'amour, règne dans son ménage, et que, sans estimer beaucoup son mari, elle se résigne à le prendre tel qu'il est et à le dédaigner un peu moins, Andrée consent à recevoir les amis de Roger. Elle donne tous les quinze jours, pendant l'hiver, une petite soirée politico-littéraire où il ne vient point de femmes, seulement de futurs hommes d'État, de futurs écrivains, de futurs peintres, sculpteurs ou musiciens, tous méconnus, comme Morincourt, mais tous remplis de talent, la réserve de l'avenir ! On lit des vers, on revise la constitution, on fait des théories à perte de vue sur la musique de Wagner et la suppression du sénat, on parle de fonder une Revue, dont Mme de Morincourt prendrait la direction, et où les « jeunes », les « oseurs » seuls seraient admis. Andrée a fini par prendre goût aux hommages de ces illustres incompris, qui lui dédient l'un sa valse, l'autre son sonnet, le troisième son livre d'études sociales. Elle n'a pas assez d'aristocratie native pour être bien exigeante sur la qualité de l'encens, pourvu qu'on en brûle.

La vicomtesse s'est ainsi formé une petite cour où chacun l'entretient dans cette pensée qu'elle est une femme supérieure, ce qui l'a conduite insensiblement à croire que Morincourt avait raison et que ce ramassis est une élite. Comme elle est pleine d'égards pour eux et s'ingénie à flatter leur vanité avec autant de soin qu'ils en mettent à chatouiller agréablement la sienne, Andrée trouve beaucoup de zèle et de dévouement dans ses fidèles. Ils la célèbrent avec enthousiasme et colportent partout ses louanges. Il se fait ainsi autour d'elle une sorte de notoriété qui n'est pas de très bon aloi, mais dont elle se contente. La fille de Passemard est de ces ambitieux d'ordre inférieur qui aiment le bruit, et acceptent à défaut de la gloire, où ils ne peuvent atteindre, cette célébrité en gros sous dont on fait facilement l'aumône à Paris.

L'autre jour, le comte de Garamante et Jacques allèrent à une soirée chez un grand peintre étranger, qui inaugurait par une fête le splendide hôtel qu'il s'est fait construire près du parc Monceaux. Au fond d'un petit salon, Henriot aperçut Mme de Morincourt entourée de plusieurs hommes. Il eut de la peine à la reconnaître, car l'embonpoint qui l'a envahie depuis trois ans modifie non seulement l'expression de son visage, d'un ovale autrefois si régulier qu'on eût dit une tête de statue grecque, mais même le caractère général de sa beauté. Elle

a perdu la souplesse onduleuse de sa démarche, sa maigreur troublante d'androgyne.

« Eh bien! dit M. de Garamante, comment la trouvez-vous?

— Je ne la retrouve plus!... Mme de Morincourt a enterré Andrée!

— Oui... et il faut que vous enterriez, vous, Mme de Morincourt.

— Tant pis!... répondit le jeune homme en soupirant. C'était une grande artiste! Elle méritait de mieux finir... *De profundis!*

— *Amen!* » répliqua le comte.

Ils s'en allaient quand ils entendirent la conversation suivante entre deux jeunes gens :

« Quelle est donc cette femme en rouge au fond du petit salon?

— Mme de Morincourt. Tu ne la connais pas?

— Non.

— Mais tu sais bien au moins le surnom qu'on lui donne?

— Pas le moins du monde.

— La Muse des Ratés! »

FIN

Coulommiers. — Typ. Paul Brodard et Cie.

